

LA
VIE A REBOURS

PAR
LOUIS REYBAUD



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1854

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction
à l'étranger.

LA

VIE A REBOURS

PAR

LOUIS REYBAUD

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1854

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction
à l'étranger.

DU MÊME AUTEUR:

MŒURS ET PORTRAITS.....	2 vol.	
JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale.	1	»
JÉRÔME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques.....	4	»
NOUVELLES.....	1	»
ROMANS.	1	»
LA COMTESSE DE MAULÉON.....	1	»

SOUS PRESSE

MARINES ET VOYAGES.....	1	»
-------------------------	---	---

I. — OU NOTRE HÉROS ENTRE EN SCÈNE

Le ciel du monde parisien voit souvent paraître de ces météores qui, après avoir brillé un moment, s'éteignent dans l'obscurité. Plus l'éclat qu'ils répandent a été vif, plus sont profondes les ténèbres qui le suivent. On dirait que l'attention publique proteste contre ces surprises d'un jour et s'en venge par l'oubli.

Il est impossible toutefois que le nom d'Armand Courtenay n'éveille pas au moins un souvenir chez les personnes qui se reportent aux premières années du gouvernement de juillet. Cette date et ce nom sont presque inséparables. Armand eut alors une de ces situations qui s'emparent des regards, même les plus indifférents ; il fut, pendant plusieurs saisons, l'oracle du goût, l'arbitre de l'élégance : il régna, en un mot, et son règne, pour être court, n'en fut que mieux rempli. Ceux qui l'ont connu vers ce temps savent quelle part il faut faire, dans ce succès, aux grâces de son corps et de son esprit. Rarement on vit un cavalier armé de tant de séductions et pourvu de tels avantages. Fier, impétueux, plein de sève jusqu'à l'excès, il joignait à une physionomie d'un grand caractère, cette structure souple et vigoureuse où se reconnaissent les races de choix. De plus, il avait à ses ordres le mot heureux, railleur au besoin, et se servait avec une égale supériorité de la parole ou de l'épée.

Dans l'existence d'Armand, il y a eu deux parts, l'une publique et en relief, l'autre entourée d'un certain mystère. Pour cette dernière, un coin du voile va être soulevé, et quant à la vie publique, elle lui fut commune avec une bande de joyeux compagnons qui menaient rondement leur santé et leur fortune. Qui n'a entendu citer quelques-uns de leurs exploits ? Les murs de nos théâtres en parleraient au besoin. Ils y commandaient sans partage ; ils y exerçaient un droit absolu de police et d'autres droits encore, renouvelés des temps les plus scabreux de la féodalité ; ils y tenaient sous le joug les sujets de la danse et du chant, dominés, les uns par la perspective d'un triomphe, les autres par la menace d'une exécution. A vrai dire, cette souveraineté n'avait été fondée et ne durait qu'à titre onéreux et au prix de certains efforts. Le public y résistait parfois ; il se mêlait d'avoir un sentiment à lui, de juger par lui-même et à sa manière. Alors il fallait user

des grands moyens, vaincre ses froideurs ou résister à ses entraînements, le réduire, en un mot, et le ramener. Habiles ou violents, les procédés importaient peu, pourvu que le résultat fût obtenu.

Armand occupait un emploi distingué parmi ces fils de famille ; s'il n'en était pas l'âme, souvent il en fut le bras. Volontiers il se chargeait des missions difficiles, et s'en tirait à l'honneur commun. Personne ne luxait avec plus d'art les côtes d'un malotru, sauf à payer la casse, comme ils le disaient entre eux et dans leur langage familial. Personne ne dégainait plus vite et ne poussait une botte avec plus de feu ; personne ne roulait avec plus d'aisance sous son cheval dans les mésaventures d'une course au clocher. Son point d'honneur était de ne se laisser effacer en rien, ni par personne. Dans une querelle, il se jetait en avant et le premier ; dans un pari, il doublait sur-le-champ les enjeux ; à table, il ne souffrait pas qu'un convive fût plus gris que lui. Ainsi de toutes ses prouesses ; il n'y voulait pas du second rang. C'était un vrai paladin, et il eût fait merveille en pleine chevalerie.

Au moment où ce récit commence, précisément une lutte à armes courtoises vient de s'engager entre lui et le vicomte Gaston de Montluel. C'est dans une loge d'Opéra, où parmi l'essaim des jeunes merveilleux se sont glissés quelques damerets à chevrons, et entre autres un personnage que notre héros nomme indistinctement mon oncle Séverin ou mon oncle le député. Cette désignation nous suffira ; elle sauve la dignité parlementaire. Armand usait beaucoup de son oncle, surtout à titre de caution ; il s'en servait comme d'une ressource, d'un argument favori pour les cas épineux. Se sentait-il pressé trop vivement, il se dérobaît par un mot : — Demandez à mon oncle Séverin, disait-il ; et le cher homme ne se refusait jamais à un acquiescement silencieux. Pouvait-on moins faire pour un neveu si bien posé ? Armand, d'ailleurs, ne se montrait point ingrat ; il commandait aux siens, vis-à-vis de son oncle, de certains égards, même dans la familiarité ; il l'aidait dans ses conseils, l'éclairait de son goût, lui envoyait ses fournisseurs, tous gens de choix : son tailleur, son carrossier, son marchand de chevaux, et ne profitait qu'avec réserve de la confusion des comptes qu'autorise si naturellement la parenté. Le député faisait ainsi bonne figure dans ce monde élégant, et c'était pour lui le sujet d'un grand orgueil.

Dans le débat engagé entre Armand et Gaston, plus d'une fois l'oncle Séverin avait été pris à témoin, et, contre ses habitudes, il se renfermait dans une stricte neutralité. C'est que l'affaire était de nature à partager les

meilleurs esprits. Il s'agissait d'une question d'art, d'une question d'école, et au frémissement qui régnait dans la salle, on voyait qu'elle était posée sur plus d'un banc et avec un partage marqué dans les opinions. Les théâtres ont de ces jours gros d'événements ; celui-ci en fut un des plus mémorables. Le sceptre de la danse allait changer de mains ; une révolution était imminente, non seulement dans les personnes, mais dans les méthodes. La reine du moment n'avait pas cherché le succès en dehors de la grâce et de la pudeur : on eût dit une fille de l'air, enchaînée à la terre par surprise et toujours disposée à regagner l'élément natal. Sa rivale tenait à notre planète par des liens moins subtils ; c'était une enfant d'Ève, et, comme sa mère, sujette à donner le goût du péché. Elle arrivait dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, chargée de couronnes, et après avoir traversé l'Europe d'un pas victorieux. Sa gloire, déjà grande, n'attendait plus qu'une sanction, celle de la scène française ; la danseuse y touchait ; elle débutait ce soir-là.

On devine quel concours de spectateurs avait attiré un pareil début, et pourtant, à l'intérieur de la salle, le nombre frappait moins que le choix. Toutes les hautes existences y avaient des représentants, la noblesse, la diplomatie, l'administration, les lettres, les arts, la finance, l'industrie, les plus belles femmes, les plus beaux noms. La toilette était à l'avenant. Dans chaque loge, il y avait un mot pour la danseuse qui excitait, tant de curiosité ; ceux-ci l'avaient applaudie à Berlin, ceux-là à Saint-Petersbourg, les mieux informés apportaient une anecdote, un détail ; beaucoup lui faisaient un marchepied des titres de sa rivale ; il y en avait d'assez cruels pour ajouter que celle-ci baissait, qu'elle avait fait son temps. Le monde des oisifs est si oublieux et si dur ! On cite quelquefois l'histoire d'un nègre qui s'escrimait à coups de bâton contre une pendule de prix ; son maître survint : « — Pourquoi brises-tu cela ? lui dit-il en colère. — Parce que c'est trop vieux, répondit tranquillement l'esclave. Il en est ainsi des grandes situations. Le public en agit avec elles comme ce nègre : quand elles durent trop, il les brise.

Cependant l'entretien s'animait entre Armand Courtenay et le vicomte Gaston de Montluel. Gaston tenait pour la danse éthérée, Armand pour la danse sensuelle. Au fond, ils n'y attachaient qu'un médiocre intérêt, et une simple préférence de genre ne les eût pas tant émus. Ce qu'ils voulaient, c'était se pressentir, se pénétrer au sujet d'une rivalité naissante. Faut-il le dire ? ils étaient épris tous deux de la divinité du jour. C'est le destin des sujets célèbres d'attirer sur leurs pas un cortège de soupirants et de cueillir

une moisson d'hommages, même avant de se produire. Il ne manque pas d'empressés pour aller briguer la faveur d'un premier regard, ni d'officieux pour jouer le rôle d'introducteurs et de maîtres des cérémonies. De tels soins, rendus à temps, engagent toujours qui les accepte, et bien des petits avantages y sont d'ailleurs attachés. On juge alors les talents dans leur fleur et sous le charme de la nouveauté ; on a le privilège des épreuves à huis clos ; on peut se faire un titre dans le monde de ce qu'on a vu et entendu par exception et avant tous les autres.

Armand et Gaston avaient le goût et l'habitude de ces raffinements, de ces jouissances choisies ; ils en cherchaient les occasions. Dès le premier jour, ils se mirent de l'essaim qui entourait la reine présomptive, et se montrèrent des plus assidus. Point de répétition où ils ne parussent, point de partie de bois où on ne les vît à cheval. Était-elle le soir dans sa loge ? ils s'empressaient d'aller lui rendre leurs devoirs. Mettait-elle les pieds hors de son hôtel ? ils ne manquaient pas de se trouver sur son chemin. C'étaient deux passions bien caractérisées, mais pleines de contrastes presque sur tous les points.

Celle d'Armand était ardente, ouverte, impétueuse comme lui : rien n'y ressemblait à du calcul. Il eût pris un cœur d'assaut, violemment peut-être, jamais par ruse. Ses désirs, même les plus fougueux, étaient, tempérés par des instincts de chevalier, et, s'il cédait au vice, il en portait le poids avec une certaine loyauté. Cette fois, il éprouvait un penchant très-vif et lui donnait pour issue l'enthousiasme. La passion de Gaston était d'une nature tout autre : elle avait un caractère sournois, souterrain. C'était un séducteur du genre sombre, comme on en voit sur les théâtres du boulevard. Il ne livrait rien au hasard, tendait ses pièges avec un art infini, et attendait patiemment que sa proie vînt y tomber. Des concurrents comme Courtenay ne l'effrayaient pas ; il savait qu'en de telles poursuites, le dernier mot appartient aux flegmatiques et aux discrets. Sa tactique, d'ailleurs, était entièrement opposée : tandis qu'Armand se prodiguait en admiration, Gaston se tenait dans une réserve voisine du dénigrement. Il y avait encore du calcul là-dessous ; chez les reines de théâtre, la crainte est plus d'une fois le commencement de l'amour.

Dans une pareille situation, une femme n'a pas le choix entre les moyens de conduite. A la veille d'un début, le plus petit nuage peut amener un ouragan ; il faut les écarter tous de l'horizon, éteindre jusqu'aux moindres inimitiés et se rallier le plus de sympathies possible. De là une coquetterie

d'état, plus savante, plus raffinée qu'aucune coquetterie de nature. Le grand art consiste alors à distribuer ça et là des encouragements contenus, à accorder un mot à celui-ci, un sourire à celui-là, surtout à conserver la balance égale entre eux, de manière à ne préférer et à n'éconduire personne. Malheur à elle si, dans cette justice distributive, sa tête s'égare, son Cœur faillit ; malheur si une préférence visible se fixe sur l'un de ses poursuivants. A l'instant, tous les autres se tourneront contre elle ; rien d'implacable comme la vanité blessée. Pour un heureux qu'elle aura fait, elle se sera attiré une légion d'ennemis, ou tout au moins de malveillants. Ce terrain, naguère si uni, se couvrira d'obstacles ; au lieu de fleurs, elle ne trouvera plus que des ronces sous ses pieds. On lui pardonnait ses manèges, on ne lui pardonnera pas un sentiment avoué et loyal ; le vide se fera autour d'elle.

Voilà où en étaient les choses au lever du rideau. Dans la même loge, deux adorateurs déclarés, se surveillant, s'épiaient l'un l'autre, et, à leurs côtés, l'oncle Séverin qui se maintenait sur la ligne d'une neutralité prudente ; dans le reste de la salle, un public impatient, gagné par les émotions d'un début et animé des meilleures dispositions. La danseuse parut ; de longs applaudissements accueillirent son entrée ; elle salua et y mit tant de grâce, qu'il se fit comme un élan vers elle de tous les points de l'enceinte. Armand était radieux ; Gaston fronçait le sourcil : l'oncle Séverin se sentait fort ébranlé. Le ballet suivit son cours ; c'était l'un de ceux où l'ancienne idole avait le mieux réussi et qu'elle avait marqués du sceau de son talent. Affronter un tel souvenir était une entreprise périlleuse, et il y eut un moment où l'on put craindre qu'elle n'aboutît à un échec. Une certaine émotion s'était emparée de la débutante ; son geste manquait de précision, sa danse de sûreté ; elle n'animait pas, elle ne remplissait pas la scène. Involontairement le public se livrait à un rapprochement fâcheux ; il avait vu ce rôle dessiné avec plus de bonheur, exécuté avec plus de puissance. De là un peu de réserve, un peu de froideur et un silence mortel après l'enthousiasme du premier moment.

Pendant cette éclipse passagère, l'attitude d'Armand était curieuse à étudier ; on voyait s'y réfléchir le dépit et la souffrance. Il lui semblait que la salle était injuste et qu'après avoir trop soutenu la débutante, on l'abandonnait trop. Son œil se portait du public à la scène et de la scène au public, ici, comme encouragement, là, comme un reproche. Dans cette foule que gagnait la tiédeur, il cherchait des auxiliaires pour réveiller l'élan et

réchauffer l'admiration ; il eût voulu communiquer à ces visages une portion de l'ardeur qui animait le sien. Sous l'empire de ce sentiment, sa vivacité naturelle avait pris un tel caractère, que tout égard de voisinage était complètement éteint, en lui. Ses jambes turbulentes allaient chercher celles de l'oncle Séverin, et les maltrahaient de la façon la plus odieuse. Volontiers aussi, il eût adressé un défi à Gaston, qui avait sur les lèvres un sourire railleur comme celui des démons. Ce qui causait le désespoir d'Armand semblait faire la joie du vicomte ; il y eut même un moment où celui-ci ne put se contenir.

— Fiasco ! dit-il expressivement.

— Épicier ! répliqua Armand avec un regard plein de colère.

— Aie, s'écria de son côté l'oncle Séverin, qui venait de recevoir le contre-coup de là mauvaise humeur d'Armand.

Si les choses eussent duré ainsi, c'était une partie perdue ; mais une infaillible revanche allait survenir. Dans le cours du second acte, se trouvait intercalé un pas à caractère, pas favori où la danseuse produisait toujours un merveilleux effet. Elle y comptait, elle le ménageait comme une surprise. Dès que l'orchestre y eut préludé, il s'opéra en elle une sorte de transfiguration. Sa physionomie se para d'un charme nouveau et inattendu, ses mouvements acquirent une grâce qui ne s'était point encore révélée. On eût dit une autre femme. Impossible de pousser plus loin l'attrait du regard, l'abandon des poses, la séduction du sourire. Il y eut, dans cette scène, un geste ou un coup d'œil que chaque spectateur put prendre pour lui ; elle semblait les provoquer un à un et les entraîner dans son cercle magique. Jamais fascination plus grande n'avait été exercée sur le public.

Qu'on juge de l'état d'Armand. Il se croyait sous l'empire d'un rêve. Le corps penché hors de la loge, il s'enivrait de ce spectacle, et s'associait par une pantomime involontaire à ces mouvements empreints de volupté. Ni ses mains, ni ses pieds, ne pouvaient rester en repos. L'oncle Séverin avait beau chercher un abri pour ses membres, rien ne les préservait de l'enthousiasme de son neveu. Gaston en fut quitte à meilleur marché ; il n'essuya qu'une apostrophe.

— Eh bien ! vicomte, lui dit Courtenay en victorieux.

— C'est à revoir, répliqua l'impassible frondeur, il y a des ficelles.

— Ouf ! ajouta le député, qu'un nouveau choc venait d'atteindre.

Plus de doute désormais ; c'était une bataille gagnée, gagnée avec éclat et prélude de beaucoup d'autres. Tant que dura le pas à caractère, un silence

profond régna sur tous les bancs. C'était l'œil qui était charmé, et pourtant l'oreille s'y associait au point de ne vouloir rien perdre de cette harmonie vivante. Mais quand la danseuse en fut arrivée au geste final et eut porté sa main à ses lèvres en guise de salut, il se déclara du haut en bas de l'enceinte un de ces ébranlements prolongés qui sont la dernière expression d'un succès de théâtre. A cinq reprises différentes, cet ébranlement se renouvela et avec une intensité croissante. Les cris se mêlaient aux trépignements, et des milliers de mouchoirs s'agitaient dans les loges en témoignage de sympathie. Rien n'y manquait, pas même la pluie de couronnes. En un clin d'œil le théâtre en fut jonché, et quand, redemandée à grand bruit, l'actrice vint recueillir les derniers applaudissements, les mains les plus rebelles furent entraînées à s'y joindre, et les bouquets en retard se détachèrent des ceintures comme un tribut obligé.

C'était un grand triomphe et une mémorable soirée. Armand ne se possédait plus ; il en devenait fou. Pendant la manifestation, il s'était prodigué ; ses mains, ses pieds, ses poumons avaient fourni un rude service. Non-seulement il avait épuisé son approvisionnement de fleurs, mais, ne trouvant plus rien sous sa main, il avait failli donner au chapeau de son oncle la même destination. Celui-ci l'arrêta à temps dans cet abus de confiance. D'ailleurs, tout était dit ; le rideau venait de se baisser sur sa divinité ; les initiés seuls pouvaient aborder le sanctuaire, Armand était de ceux-là ; il avait ses grandes et petites entrées. Par des corridors mystérieux, il pénétra jusqu'aux coulisses et rejoignit la danseuse au moment où, épuisée de fatigue et radieuse de bonheur, elle allait entrer dans sa loge.

— O Miranda, lui dit-il avec passion, quel grand succès et quelle merveille vous êtes !

Elle lui tendit la main.

— Merci, Monsieur, dit-elle, merci. Je vous ai vu ; rien ne nous échappe.

— Vraiment ? répondit-il.

— Oui, ajouta-t-elle avec un sourire enchanteur, et je veux causer avec vous. Venez demain ; voici votre lettre d'audience.

Elle détacha quelques fleurs d'un bouquet, les lui remit et disparut. La porte de la loge se ferma sur elle. Armand était ébloui ; il n'osait croire à un bonheur si prompt ; il s'attendait à plus d'obstacles.

— A demain, répétait-il, elle m'a dit à demain. Un rendez-vous ! Elle est à moi.

Ces mots furent entendus ; il y avait là un témoin. Le vicomte Gaston avait suivi son rival et venait de surprendre sa pensée :

— A toi ? dit-il, à toi ? Armand ! C'est ce que nous verrons.

Il s'effaça derrière une coulisse, de manière à n'être pas aperçu, et attendit silencieusement la sortie de la danseuse.

II. — UNE JOURNÉE DE L'ONCLE SÉVERIN.

A quelques jours de là, Armand frappait de bonne heure à la porte de son oncle et l'arrachait aux douceurs du repos. On a vu quelle était l'idée dominante de ce personnage parlementaire. Il voulait être l'ami et le compagnon de ces jeunes gens, le paraître surtout c'était pour lui un titre, une position ; les honneurs politiques le touchaient moins. Il lui semblait que la fréquentation de ces enfants du siècle, si heureux de vivre, si ardents au plaisir, écartait les rides de son front et conjurait le développement d'un embonpoint précoce. Il s'y retrempait comme le vieil Éson dans son bain magique, et en sortait rajeuni.

A côté de tels avantages, cette intimité avait bien quelques charges. L'oncle Séverin les supportait philosophiquement. Il comprenait que son âge est celui des tributs volontaires ou forcés, et s'exécutait avec un stoïcisme antique. Personne n'offrait un dîner de meilleure grâce et ne laissait à ses maîtresses plus de liberté d'allures dans le cercle de ses amis. On le citait au jeu pour sa grandeur dans le gain, pour son sang-froid dans la perte. Puis il avait cette vertu rare de supporter la raillerie sans s'émouvoir et d'y opposer une inaltérable égalité d'humeur. Tant de qualités l'avaient fait adopter par cette jeunesse folâtre ; on en avait ri d'abord, on avait fini par l'aimer. Ce n'était ni le moins jovial, ni le moins altéré de la bande ; il buvait sec et n'y bronchait pas. Généreux d'ailleurs, et sachant entamer le fonds quand le revenu était insuffisant ; aimant le faste, les chevaux, la bonne chère, enfin tout ce qui conduit promptement un homme à sa ruine ! A en croire le bruit public, notre député y touchait ; les hypothèques s'en mêlait déjà ; les huissiers n'étaient pas loin, ce qui faisait dire à l'arrondissement que M. Armand *mangeait son oncle*. Le fait est que cet oncle se mangeait lui-même ; on y aidait seulement.

Au bruit que fit Armand en pénétrant dans sa chambre, le député se réveilla en sursaut et avec un sentiment d'inquiétude. Il n'était pas accoutumé à des visites si matinales. Sa première pensée fut que son neveu le venait réclamer pour un duel ; il le savait pointilleux et porté à ces sortes d'affaires.

—Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? dit-il en se mettant sur son séant.

Armand n'eut pas la force de répondre ; les regards effarés de son oncle, ses gestes éperdus, sa toilette de nuit le mirent en si belle humeur, qu'il s'abandonna à un accès d'hilarité. Il faut dire que le personnage ne gagnait pas à être surpris dans cet appareil léger et sous cette perspective académique. En habit de ville, avec son râtelier en état et ses cheveux passés fraîchement au noir, l'oncle Séverin avait encore bon air ; il était fort présentable. Mais lorsque la nature reprenait ses droits et que l'art ne répandait plus sur lui ses prestiges, il s'opérait dans sa personne de tels changements qu'on aurait pu en contester l'identité. De là cette explosion de bonne humeur qu'Armand n'avait pu contenir.

— Mais encore, de quoi s'agit-il ? reprit l'oncle Séverin avec un peu d'impatience.

Le jeune homme s'expliqua ; il y avait course à Chantilly ; les choses ne pouvaient pas marcher sans eux. Paul de Blangy y serait, le docteur Raoul aussi ; le vicomte Gaston était parti de la veille. Ce qu'Armand ne disait pas, c'est que la danseuse en vogue, la Miranda, devait s'y trouver également. D'ailleurs, tout était prêt ; l'oncle Séverin n'aurait à s'occuper de rien ; la chaise les attendait à la porte de l'hôtel ; des chevaux de main avaient été envoyés sur les lieux avec les jockeys ; point de souci, point d'embarras ; Armand insistait là-dessus.

— Eh bien ! mon oncle, ajouta-t-il, que vous en semble ? Une course ! Pas moyen d'y manquer ! Vous venez avec moi, n'est-ce pas ?

— Soit, mon neveu ; mais la chambre !

— Vraiment, mon oncle ! Comment dites-vous cela ? Je suis curieux de l'entendre une seconde fois !

— La chambre, parbleu, la chambre ! Il n'y en a pas deux où j'aie à faire ! La chambre des députés !

— Encore ! Décidément, mon oncle, vous êtes malade. J'ai tort d'insister.

— Mauvais plaisant !

Ce scrupule ne tint pas devant une raillerie ; l'oncle Séverin capitula ; il était de ceux qui portent avec aisance la responsabilité parlementaire ; il gouvernait l'Etat à ses heures et faute de mieux. Sur-le-champ il procéda à sa toilette, et, malgré les impatiences d'Armand, il n'en négligea aucun détail. Chantilly était le rendez-vous d'un monde choisi ; il se proposait d'y paraître avec tous ses avantages. Instances, persifflage, mauvaise humeur, rien n'y fit ; l'infortuné neveu fut obligé de tout subir, le spectacle des cosmétiques, l'emploi varié des eaux de senteur ; l'oncle Séverin ne lui fit

pas grâce d'un coup de brosse. Enfin il prit ses gants et son chapeau, et l'on put partir.

Dans tout ceci, Armand avait un dessein qu'il n'avouait pas. Il donna au postillon des instructions à voix basse et lui indiqua un itinéraire mystérieux. Au lieu de passer par La Chapelle-Saint-Denis, la chaise traversa La Villette et alla relayer au Bourget ; c'était le chemin des écoliers. L'oncle Séverin demanda en vain des explications. Armand n'y répondit que par des quolibets. Tant que la voiture roulait, il n'avait qu'une préoccupation, c'était d'en hâter le mouvement ; aux relais, il mettait pied à terre, pressait les valets d'écurie, et, au besoin, aidait à la besogne. En même temps, il s'enquérail des équipages qui avaient passé, de leur forme, de leur couleur, de l'avance qu'ils avaient pris sur lui ; puis, reparti de nouveau, il excitait les guides de la voix et les maintenait sous l'aiguillon de ses générosités. A l'aide de ces moyens combinés, la chaise volait comme un trait. Elle dépassa la Patte-d'Oie, Louvres, la Chapelle-en-Serval, et s'engagea dans la route qui traverse la forêt de Chantilly. Là, d'un point dominant, Courtenay découvrit un coupé vert qui fuyait sous les arbres et se déroba dans un tournant du chemin.

— Postillon ! s'écria-t-il, un louis pour toi si tu rejoins cette voiture.

Sous le coup de ces mots, la chaise reçut un élan qui témoignait de leur puissance. Armand était compris, trop compris au gré de l'oncle Séverin. Ébranlés par cette vitesse, les ressorts forçaient leur jeu et troublaient l'aplomb des voyageurs, tandis que des tourbillons de poussière souillaient leurs vêtements et ne leur permettaient plus de voir à dix pas devant eux. Le député réclama, se fâcha ; peine perdue. Armand ne tenait compte ni de ses remontrances, ni de ses cris ; il réitérait ses efforts, et les chevaux redoublaient d'emportement. Cependant le but n'était pas atteint ; à la rapidité de la chaise, le coupé répondait par une rapidité égale, il maintenait ses distances et acceptait le défi. Les deux postillons y apportaient le même point d'honneur ; l'un voulait gagner du terrain, l'autre n'en pas perdre. La lutte aurait pu se prolonger si un incident inattendu ne fût venu y mettre fin. Des attelages de routiers, effrayés par cette course à outrance, se mirent en travers de la chaussée, et n'y laissèrent plus qu'un étroit passage. Le coupé le franchit sans encombre ; mais la chaise, moins heureuse, se heurta à un essieu et perdit une de ses roues. Il y eut un choc violent, qui jeta l'oncle et le neveu dans la poudre du chemin. Ils se relevèrent meurtris, mais sans fracture.

— Beau début ! dit l'oncle en secouant ses habits.

— Disparu ! s'écria le neveu, en suivant des yeux le coupé, qui s'effaçait derrière un mouvement de terrain.

Le dommage n'était pas grand ; il fut vite réparé. De là à Chantilly, il n'y avait qu'une lieue de trajet ; on la fit au pas, et l'oncle Séverin profita de cette tranquillité d'allures pour effacer les désordres survenus dans sa personne et dans ses ajustements. Il essaya bien d'y joindre une plainte à l'adresse de son neveu, mais à l'air dont elle fut accueillie, il jugea prudent de ne pas insister. A tout prendre, il n'appartenait pas impunément au monde du cheval ; les chutes faisaient partie obligée de l'emploi. Il se rabattit donc sur son peigne à favoris et s'en servit avec un acharnement qui trahissait des amertumes intérieures. Parfois même, elles s'exhalaient dans une exclamation :

— Jolie partie de plaisir ! disait-il.

Quand ils arrivèrent à Chantilly, les courses étaient engagées ; pour pénétrer sur la pelouse, il fallut attendre que la lice fût libre. Armand était d'une détestable humeur. Il s'en prenait, de sa mésaventure, à tout le monde, au postillon qui l'avait conduit, aux rouliers qui avaient intercepté le passage, aux jockeys qui amenèrent les chevaux de main, aux ordonnateurs des courses, au ciel, à la terre, et même à l'oncle Séverin. N'eussent été les liens du sang, peut-être lui aurait-il cherché querelle et fait un mauvais parti ; il était dans l'un de ces moments où l'on a soif de victimes. Le spectacle qui l'attendait n'était pas de nature à modifier ces dispositions. A peine eut-il pénétré dans l'enceinte, qu'il aperçut, au premier rang de la tribune d'honneur, celle qui venait de lui échapper, la Miranda, plus belle, plus enjouée, plus attrayante que jamais, et près d'elle, en officieux et en conquérant, le vicomte Gaston de Montluel. A cette vue, il s'éleva dans le cœur d'Armand un dépit tellement vif, que ses deux éperons pénétrèrent à la fois dans les flancs de son cheval. Ainsi attaquée, la bête se défendit par un si terrible écart, que tout autre en eût été désarçonné. Notre héros se maintint, mais au prix d'une rude pression exercée sur son oncle, en selle à ses côtés.

— Quoi ? c'est encore vous, lui dit le jeune homme avec un peu d'aigreur.

— Mais pardieu oui, c'est moi, répliqua le député. Et qui veux-tu que ce soit ? Quand tu brises des membres, tu me donnes toujours la préférence.

— C'est votre faute aussi, mon oncle.

— Ma faute ? Ah vraiment !

— Votre faute, la vôtre, entendez-vous ! Il vous a fallu ce matin une heure pour vos apprêts. Mais vous ne savez donc pas, mon oncle, tout ce qu'on peut perdre dans une heure, tout ce qu'on peut y gagner. Une heure ! quand il suffit d'une minute pour enlever un cœur, surprendre un engagement, arracher un aveu ! Nous avons une heure de retard, n'est-ce pas ? Eh bien ! qu'en résulte-t-il ? que notre journée est manquée.

Le jeune homme, en parlant ainsi, avait un air si pénétré, si convaincu, que l'oncle Séverin n'osa pas opposer récriminations à récriminations ; il y mit de la grandeur ; il oublia ses griefs et ses foudres :

— Allons, soit ! Armand, lui dit-il avec bonté. J'ai dérangé tes projets ; il suffit : je suis un grand coupable !

Ces mots, pleins de résignation, furent perdus pour celui à qui ils étaient adressés : depuis un moment il paraissait absorbé dans une étude spéciale. La jument de son oncle maîtrisait son attention ; il en examinait les formes et en suivait les allures ; C'était une bête de prix et de grande origine ; le député venait de l'acheter, afin de s'en prévaloir auprès de la société instituée pour l'encouragement des chevaux. Peut-être comptait-il s'en faire un titre à la dignité de membre honoraire ; l'animal valait bien cela. En attendant, notre héros cherchait à en tirer un autre parti et à l'engager dans une entreprise difficile. Laquelle ? On le saura bientôt. C'était la pensée et le but d'un long entretien qu'il poursuivait avec lui-même :

— M'a-t-elle seulement regardé ? se disait-il. Non, pas une fois. Voici une heure que je suis ici, à sa portée, sous sa vue, et je n'ai rien obtenu, ni une attention, ni un coup d'œil. Oh ! les femmes ! les femmes ! Et moi qui croyais l'avoir enlacée dès le premier jour ! — Venez demain, me dit-elle. — J'y vais, fou d'amour, ivre d'espoir ! j'entre ; dérision ! dix personnes étaient là ; il y avait salon ; on causait de l'Allemagne et de la Prusse. Voilà un bel avantage. Décidément elle se joue de moi. C'est une coquette qui sait mieux se défendre que je ne sais attaquer, et qui me mènera loin dans, cette carrière des déceptions et des déboires. Dès lors, pourquoi s'obstiner ? Pourquoi persévérer, dans une poursuite inutile ?... Mais voyez donc si elle tournera les yeux de ce côté ! On dirait qu'elle ne sait pas seulement que je suis là. Elle n'en a que pour ce Gaston, qui l'obsède et l'accable de fadeurs. Qu'est-ce que Gaston, après tout ? Un bêtard, un envieux, un caractère eu dessous. Oui ; mais il est près d'elle, à ses côtés, il a le beau rôle ; tandis qu'à distance et à cheval, je suis d'un ridicule achevé... Et dire qu'elle ne

me regardera pas ; que je n'aurai d'elle ni un geste, ni un mouvement, ni un signe d'intelligence ; qu'elle me laissera confondu dans cette foule sans m'y distinguer, qu'elle me traitera comme Pierre, comme Paul, comme mon oncle, comme le premier venu ! C'est à entrer dans des fureurs diaboliques. Ah ! il en va ainsi ! Ah ! il faut en venir aux grands moyens ! Ah ! vous voulez du mouvement, du spectacle, du drame même, si le hasard vous sert. Eh bien ! soit, et quels que soient vos dédains, je vous forcerai bien à me regarder, madame.

Le bruit s'était répandu, sur la pelouse, qu'une course de haies allait être fournie par des jeunes gens du monde, montés sur leurs propres chevaux. On connaissait les noms de plusieurs cavaliers, et des paris considérables s'étaient engagés pour et contre. De toutes les luttes de ce genre, aucune n'excite plus d'intérêt, et ne laisse à l'imprévu une plus grande part. Celle-ci avait, en outre, cet attrait, qu'elle était entièrement improvisée et se passait en habits de ville. Tout avait été calculé, d'ailleurs, de manière à ce que les chances ne fussent point trop inégales. Voilà l'incident sur lequel comptait Armand Courtenay. Déjà il avait pris ses précautions et fait un échange de monture avec son oncle ; puis, comme emporté par sa bête, il avait disparu de l'enceinte. Le député le chercha longtemps et ne renonça à cette poursuite que lorsque le signal habituel eut annoncé la course des haies.

Qu'on juge de son étonnement, lorsque, parmi les cavaliers qui vinrent se ranger près du poteau du départ, il reconnut son neveu, brillant comme de coutume, et sous lui sa jument favorite, honneur de son écurie. A les voir, il était impossible de se défendre d'un légitime orgueil. Armand était vraiment beau ; il rappelait les airs et les poses des temps héroïques. Son visage portait le reflet des émotions de la journée ; ses yeux brillaient de l'ardeur de vaincre et du désir de plaire ; à cheval, il avait l'aplomb du centaure et la grâce d'un écuyer accompli. L'oncle Séverin s'en émerveillait et il n'était pas le seul. Dans les tribunes, le même sentiment venait de naître, surtout au sein du groupe qui entourait la Miranda. Armand avait atteint son but ; il forçait l'attention. La danseuse ne prêtait plus qu'une oreille distraite aux galanteries de Gaston ; elle semblait dominée par la vue de ce cavalier, qui voltigeait sous ses yeux avec une perfection si naturelle.

La course commença. Huit cavaliers étaient engagés, dans le nombre, des coureurs experts et des noms célèbres ; il y avait un tour à faire et six haies à franchir. Armand eut un départ merveilleux ; d'un premier bond il

s'empara de la corde et s'y maintint ; il mena la course avec une vigueur et une aisance incomparables. L'oncle Séverin ne reconnaissait plus sa jument, tant elle avait pris, sous sa main, de feu, d'élan et de jarret ; la Miranda s'était levée pour mieux voir ; elle ne pouvait détacher son regard de cet impétueux jeune homme, qui s'en allait dans l'espace avec la rapidité de l'ouragan, et au milieu de nuées de poussière. Gaston était devenu soucieux ; il sentait son influence ébranlée et cherchait comment il pourrait la raffermir. Un échec d'Armand eût été pour lui une bonne fortune, et il s'y rattachait de tous ses Vœux ; peut-être allait-il plus loin : le cœur d'un jaloux a des replis bien sombres.

Les cinq premières haies avaient été franchies, et Armand conservait ses avantages ; il courait vers la dernière haie avec la même aisance qu'au début, du même train et sans forcer sa monture. Son concurrent le plus voisin ne venait qu'à une certaine distance derrière lui. De toutes parts on adjugeait le prix à Courtenay ; c'était l'opinion des tribunes, l'opinion de la pelouse : pas un cheval ne se trouvait en état de regagner l'avance qu'il avait conquise ; cinq y avaient renoncé. On l'applaudissait déjà sur son passage, comme on applaudit aux victorieux. Hélas ! que de naufrages au port ! que de coups de foudre sur les cimes ! C'en fut un exemple de plus, A la dernière haie, la jument de notre héros ne s'y prit pas d'assez loin, manqua son élan, heurta du sabot une saillie des claies d'osier, perdit l'équilibre et s'en alla rouler dans le sable en entraînant son cavalier. A la vue de cette catastrophe, un cri de douleur et de regret s'échappa de toutes les poitrines. L'oncle Séverin se porta au secours de son neveu, et, dans la tribune d'honneur, il se fit un mouvement autour de la danseuse, qui se sentait défaillir.

— Contenez-vous mieux, madame, lui dit Gaston à voix basse ; vous vous perdriez !

— Et que vous importe ? répondit-elle en se relevant à ces mots. Ai-je des leçons de tenue à recevoir de vous ?

— Puisque vous le prenez ainsi...

— Votre bras, monsieur, ajouta-t-elle brusquement, et allons voir votre ami. Vous lui portez un singulier intérêt. Venez.

— Soyez tranquille, madame, le voilà debout. Armand sait tomber, il a fait ses preuves ; nous ne sommes jamais inquiets pour lui. Voyez donc comme il marche librement.

En effet, le cavalier paraissait sain et sauf ; la jument seule restait étendue sur l'arène. La Miranda n'insista plus ; elle retomba dans une rêverie profonde. Le vicomte s'observait et ménageait ses coups. Tout palliatif était désormais inutile ; il fallait agir avec vigueur, découvrir la plaie et y porter le fer. Aussi, après quelques moments de silence, revint-il à la charge au risque d'être maltraité de nouveau, et du ton d'un ami qui appelle une confidence :

— Vous l'aimez donc ? lui dit-il.

La danseuse le regarda et vit dans ses traits une bienveillance inaccoutumée ; elle prit confiance, elle céda. Sa réponse ne fut ni formelle, ni directe ; seulement elle porta la main vers son cœur.

— Je comprends, dit Gaston. Pauvre femme ! ajouta-t-il avec un soupir étudié. Eh bien ! écoutez.

Et, comme pour amortir, autant qu'il était en lui, la douleur qu'il allait causer, il se pencha vers l'oreille de la danseuse, et à voix basse, si basse, qu'à peine pût-elle les entendre, il y glissa quelques mots. L'effet en fut prompt et vif ; elle se releva comme si elle eût mis le pied sur une couleuvre :

— Marié ! lui, marié ! Fi donc !

— C'est la vérité, madame !

— Vous mentez, monsieur ! répliqua-t-elle avec colère.

— Ah ! madame !

— La preuve, alors, vous me la donnerez, n'est-ce pas ?

— Quand vous voudrez.

— Ce soir, monsieur, ce soir. Il est des choses qu'on ne diffère pas. Ce soir, entendez-vous, ou je vous tiens pour le plus déloyal des hommes.

— Vous l'aurez ce soir, madame.

— Eh bien ! partons. Aussi bien, je n'ai que faire ici.

Elle quitta la tribune sur-le-champ, et, quelques minutes après, elle se dirigeait vers Paris. Gaston avait pris place dans son coupé ; on eût dit qu'elle le gardait comme otage.

Armand la chercha vainement dans tous les hôtels de Chantilly ; quand il n'eut plus d'espoir de la retrouver, il fit atteler la chaise et repartit avec l'oncle Séverin, qui protesta vainement. Le malheureux avait commandé et payé un repas qu'on le forçait d'abandonner. Il était, en outre, engagé jusqu'à la concurrence de cent louis dans les paris de la course des haies, et, pour comble d'infortune, il perdait sa bête favorite, qui devait l'élever

jusqu'aux honneurs de la société d'encouragement. Tant d'épreuves à la fois ébranlaient sa philosophie, et des réflexions mélancoliques remplirent les heures du trajet.

— Décidément, se disait-il, il y a excès. Quatre louis d'un repas perdu, cent louis d'un pari, deux cents louis pour ma jument, trois cent quatre louis en tout ; puis, deux chutes, des membres moulus, et un neveu que j'ai failli laisser sur le carreau. Il est temps de se modérer, Séverin ; si tu y vas de ce train-là, tu ne dureras pas longtemps. C'est trop de plaisir dans le même jour.

III. — LE FEU D'AZUR.

Il est temps de quitter ce tourbillon de théâtres et de courses pour des scènes plus calmes et plus rapprochées de la nature. C'est de ce côté que doit venir le rayon de lumière dont s'éclairera ce récit.

Au delà des vastes bois de Hallate, qui couvrent une portion de l'arrondissement de Senlis, et touchent aux limites de celui de Compiègne, entre Villeneuve et Roberval, et sur un plateau qui domine la vallée de l'Oise, se trouvent ou se trouvaient du moins, à l'époque dont nous parlons, deux vastes propriétés d'origine seigneuriale, et désignées dans le pays sous les noms de château des Ageux et château des Roziers. Les traditions locales s'accordaient à dire que les propriétaires de ces deux fiefs avaient toujours vécu entre eux, dans le cours des temps, sur un pied de guerre, guerre d'archers et d'hommes d'armes, quand la force créait le droit ; guerre de procureur et d'huissier quand ce fut le tour de la ruse. Jamais une paix durable n'avait pu s'établir entre les chefs de ces maisons ; ils étaient trop voisins pour cela et cherchaient trop à empiéter l'un sur l'autre. Seulement, par un accord tacite, le seigneur des Ageux poussait plus volontiers ses entreprises du côté de la forêt ; tandis que le seigneur des Roziers dirigeait les siennes vers les plaines de la vallée de l'Oise.

Malgré le délabrement des constructions, on pouvait voir quelle en avait été l'importance. C'étaient deux vrais fiefs, ayant les moyens de se défendre et de se garder, fossé extérieur, mur d'enceinte, plate-forme, beffroi, meurtrières et créneaux ; puis, au dedans, tous les établissements nécessaires en cas de siège : boulangerie, boucherie, étables, granges, celliers, hangars pour le bétail. A vrai dire, plusieurs de ces bâtiments tombaient en ruine ; l'entretien en eût été trop coûteux. Notre âge actuel ne comporte plus ces grandes existences d'autrefois, avec l'appareil qui s'y rattachait et les dépenses qui y étaient inhérentes. La vie féodale ressemble à ces vieilles armures, dont personne, aujourd'hui, ne porterait le poids. Tout s'est réduit, tout se fait sur un pied plus modeste et dans de moindres proportions. Aussi y avait-il eu, dans l'emploi des bâtiments dont se composaient les deux châteaux, des réductions graduelles où pouvaient se

mesurer, d'un côté, l'étendue des besoins, de l'autre, l'état de fortune des propriétaires qui s'y étaient succédé.

Sous ce rapport, le château des Ageux, où nous irons d'abord, était mieux partagé que celui des Roziers. L'habitation des maîtres, les logements des fermiers et les bâtiments de l'exploitation, ne laissaient de vacantes que très-peu de parties de l'ancien manoir. Encore s'en servait-on pour des usages accidentels et dans des moments d'urgence. Mais en revanche, c'était aussi celui où le caractère de l'édifice primitif avait été le plus profondément altéré. Non pas qu'un mauvais sentiment eût poussé à cette altération : la nécessité seule avait tout fait. Ces grandes salles de nos aïeux, ces âtres où disparaissaient des chênes, ces murs sévères et froids, ces ouvertures clairsemées et par où pénétrait un jour avare, tout cela ne pourrait guère servir de nos jours qu'à loger des bandits ou des orfraies. Or, le château des Ageux avait été constamment habité dans la belle saison et souvent dans la saison d'hiver. De là, ces appropriations, ces changements qui avaient transformé l'édifice féodal en une maison de campagne moderne. Que de travaux il avait fallu pour cela et que d'argent ! Que d'efforts d'imagination de la part de l'architecte ! Certes, il y aurait eu plus d'avantage à démolir dès le début et à refaire sur un plan nouveau ; mais l'expérience en matière de construction ressemble beaucoup à l'expérience de la vie : elle n'arrive que lorsqu'on n'est plus en mesure d'en profiter.

Enfin, à force d'or et de temps, on était parvenu à convertir le vieux château des Ageux en un lieu habitable. De larges croisées avaient été pratiquées dans des murs cyclopéens ; on avait tiré parti de la hauteur pour la diviser en étages, et amélioré les distributions intérieures autant que le permettaient les massives et vénérables bases du monument. Des plafonds et des parquets au style du jour, des boiseries moins accessibles à la bise que celles dont se contentaient nos hauts barons, des papiers de tenture au dedans, et au dehors cette couche de badigeon qui est le sceau le plus distinctif de l'art moderne : tout cela complétait la transformation et donnait à l'ensemble un caractère équivoque, contre lequel protestaient les portions encore intactes du manoir seigneurial. Des travaux analogues avaient été faits dans les bâtiments d'exploitation, de manière à y rendre le service facile et moins dispendieux. Hélas ! qui n'aboutit là désormais ! Si notre siècle perd le goût de la grandeur, il acquiert, et à quel degré, celui de l'utilité.

Sur un point, toutefois, la profanation n'avait pu s'accomplir ; elle y eût été sans objet comme sans excuse ; c'était dans l'enceinte du parc qui environnait le château. La nature se défend toujours, et elle avait sur ce point un attrait si vif, des effets si variés et une telle magnificence de sites, que la main de l'homme ne devait pas y ajouter beaucoup et n'en pouvait rien retrancher. Tel avait été le paysage autrefois, tel il restait ; Dieu a des splendeurs qui ne varient pas. Deux belles rangées de tilleuls conduisaient à une plate-forme d'où l'œil découvrait le cours de l'Oise dans une étendue de deux lieues au moins, et les clochers de trente villages semés sur l'une et l'autre rive. Par un beau soleil couchant, c'était merveille de voir la lumière se jouer sur les eaux, sur les cultures, sur les ardoises des toits, frapper les objets de dégradations insensibles, jusqu'au moment où, en perdant la couleur ils semblent perdre aussi l'activité. Le reste du parc était plein d'accidents : pareils, plus concentrés et sur une plus petite échelle, mais toujours heureux, toujours souriants. Huit générations de possesseurs y avaient laissé chacune un souvenir, un détail, une surprise, et la végétation, produit de plusieurs siècles, y atteignait des proportions qui imposaient le respect.

Voilà ce qu'étaient le château Ageux et l'oasis de verdure dont il était environné. En dehors de cette portion toute d'agrément, il comprenait six fermes qui en formaient le revenu. C'était un vaste et beau domaine dont les terres, sans être fortes, se prêtaient à une exploitation variée, et donnaient dès résultats satisfaisants. Les hommes experts n'en portaient pas le prix à moins d'un million, et l'on pouvait, sans exagérer les baux, sans écraser les fermiers, en tirer, bon an, mal an, trente mille livres de rente au plus petit pied.

Une circonstance qui étonnait fort le pays, et qui n'admettait aucune explication plausible, c'est qu'on laissât peser sur une femme la conduite d'une aussi grosse affaire. Encore si cette femme y avait apporté l'expérience de l'âge, la longue habitude d'une pareille gestion ; mais celle sur qui pesait une pareille responsabilité touchait à ses vingt ans, et, en fait de culture, n'avait pas poussé les choses au delà des pots de fleurs de son salon. Cette énigme causait donc un certain scandale parmi les gens de la campagne, qui veulent savoir le pourquoi et le comment ; mais la châtelaine Ageux était si jolie, si charitable aux pauvres gens, si affable envers tout le monde ; le curé de Roberval en disait tant de bien ; elle se tenait si saintement à la messe, élevait sa fille avec tant de soin, que les plus

méchantes langues s'en trouvaient désarmées. D'ailleurs, de quoi se mêlait-on ? Chacun n'avait-il pas le droit de disposer du sien ? Elle n'en faisait ni plus ni moins que tout le monde, et si elle se trompait, personne qu'elle n'en pâtirait, à coup sûr. Voilà les propos qui se tenaient dans le pays.

Leur moindre tort était de porter à faux : dans l'exploitation du domaine des Ageux, les malveillants ne voulaient pas reconnaître la main d'un homme ; il y en avait une pourtant, et c'était celle d'un homme entendu. La châtelaine ne faisait rien que par les conseils du père Rémy ou maître Rémy, comme disaient les paysans. Maître Rémy tenait à bail la principale ferme, celle qui touchait au château, et il étendait sur les autres le bénéfice de sa surveillance. Seulement, pour s'épargner tout ennui, son action s'exerçait mystérieusement. La châtelaine savait ainsi qui forçait le bétail et qui épuisait les terres ; un reproche, adressé à temps, arrêtait ces abus avant qu'ils soient enracinés. Maître Rémy aimait les Ageux ; il y était né, son père aussi ; il tenait à ce que le domaine restât ce qu'il l'avait toujours vu, un domaine régulier, bien conduit ; l'honneur des Ageux était le sien. D'ailleurs, il prêchait d'exemple ; propriétaire de sa ferme, il ne l'eût pas menée autrement, et il voulait que tout le monde, aux Ageux, fît comme lui.

C'est ce qu'il répétait à la châtelaine, par une belle matinée d'avril, en lui rendant compte d'un petit pillage qu'il venait de découvrir chez un fermier du domaine. Maître Rémy était un vieillard vigoureux, porteur d'une figure ouverte, où se réfléchissait l'honnêteté, et fier de ses longs cheveux blancs qui lui descendaient sur les épaules. Son costume était celui d'un fermier aisé. La châtelaine l'écoutait, assise dans un fauteuil, avec une belle enfant de deux ans, qu'elle faisait sauter sur ses genoux. C'était un tableau qui eût tenté le pinceau de Greuze ; il est difficile de rendre ce qu'il avait de pur, de suave et de frais. Le groupe de la mère et de l'enfant avait surtout un charme incomparable ; on y voyait réunies toutes les beautés, toutes les grâces, toutes les pudeurs. L'enfant jouait avec les cheveux de sa mère, et se mutinait quand on n'écoutait pas son petit babil ; il fallait alors faire attention à elle, bon gré, mal gré, la gronder ou la couvrir de caresses. Ces petits manèges n'avaient pas de fin, et la jeune femme s'y prêtait avec une bonté d'ange : on voyait que cette enfant était déjà son maître ; mais aux cœurs des mères, ce joug est si doux, et elles le portent avec tant d'orgueil !

Le vieux fermier avait réussi pourtant, au milieu de ces petits soins et d'interruptions fréquentes, à expliquer l'objet de sa visite et à prendre des

ordres pour le service du jour. Il allait sortir, quand la jeune femme l'arrêta par un mot, accompagné d'un regard suppliant.

— Mon bon Rémy, lui dit-elle, restez et asseyez-vous ; nous avons à causer encore.

Il faut croire que le vieillard savait d'avance à quelle confiance il était appelé, car son visage exprima moins de curiosité que de douleur. Néanmoins, il prit un siège en homme résigné et attendit. La jeune femme donna un point d'appui à sa fille, qui venait de s'endormir dans ses bras ; puis, tira de son sein un papier qu'elle y avait déposé.

— Il m'a écrit, Rémy, il m'a écrit, dit-elle avec une joie d'enfant.

— Je le sais, Madame, répondit le vieillard avec respect ; c'est un de nos garçons qui a porté la lettre.

— Eh bien ! mon vieux Rémy, les choses en sont toujours là ; son procès n'en finit plus ; il a affaire à des gens de loi qui sont d'une longueur et d'une exigence !

— Ah ! oui, son procès, dit le vieillard, qui semblait en savoir beaucoup là-dessus.

— Il y a des avances, il y a des frais, il y a des droits d'enregistrement, que sais-je moi ? Bref, il lui faut dix mille francs.

— Dix mille francs ! s'écria le vieux fermier regimbant comme le bœuf sous l'aiguillon ; et où veut-il, morgue, qu'on les prenne ?

— Voyons, père Rémy, ne vous fâchez pas, ne m'abandonnez pas. Rémy, soyez bon pour nous, je vous en conjure. Dieu ! le vilain argent ! Je n'ai du tourment qu'à cause de lui. Il y a des moments où je voudrais qu'il n'y en eut plus ; cela abrégerait bien des choses.

Cette candeur avait toujours pour effet de désarmer le vieillard ; il eût pu d'un mot détruire bien des illusions ; la force lui manquait pour cela. Cette jeune femme était si heureuse de son erreur, et la vérité lui eût porté un coup si terrible ! Rémy ne voulut pas qu'elle le reçût de sa main ; le temps ou le hasard se chargerait de ce triste ministère. Au lieu de répondre, il inclina la tête et demeura pensif : ce silence n'arrangeait pas la châtelaine ; elle attendait un acquiescement.

— Eh bien ! mon vieux Rémy, reprit-elle, c'est fait, n'est-ce pas ? Nous les trouverons, ces dix mille francs ? Qu'est-ce que dix mille francs, après tout ?

— Dix mille journées de pauvres gens, Madame, répéta le vieillard avec un peu de sévérité.

— Oui, mais les Ageux sont là, et les Ageux c'est une mine d'or. D'ailleurs, si les Ageux n'ont rien de libre, il y a les Roziers. Vous pourrez voir chez les gens des Roziers, mon bon Rémy, mon mari me le dit dans sa lettre. Et moi qui ne vous la communiquais pas ! comme si j'avais quelque chose de caché pour vous ! Tenez, écoutez.

Et elle lut :

« Chère Adrienne,

On dirait que la fatalité s'en mêle ; voici encore un incident nouveau. Notre procès devait venir hier ; mais une formalité importante avait été oubliée ; il s'agissait du dépôt d'une somme, d'une consignation, comme ils disent au palais, et ce dépôt n'ayant pas été fait, la cause a été remise. Me voici donc retenu pour un temps indéfini ; c'est à se désespérer. Les avocats n'ont pas conscience des tourments qu'ils causent ; on dirait qu'ils prennent plaisir à mettre les plaideurs à la torture, avant de se donner celui de les faire condamner.

Je t'ai parlé d'une somme à déposer, sous peine de n'en finir jamais. Cette somme est importante, et il faut la verser sur-le-champ ; il y a, en outre, les droits d'enregistrement, les frais d'actes, les honoraires, en tout dix mille francs environ. C'est donc dix mille francs dont j'ai besoin, besoin : urgent, entends-tu ? Adrienne. On te dira, sans doute, dans les fermes que tout est payé ou bien qu'on ne peut pas payer encore ; que les denrées se vendent mal, qu'il y a eu de la grêle sur les champs et des épidémies dans le bétail. Propos de paysans ; si tu t'y arrêtes, jamais tu n'en auras un sou. Fais exécuter une tournée dans les domaines ; si les Ageux n'ont rien de libre, il y a les Roziers ; mais d'une façon ou d'une autre, j'attends les dix mille francs ; autrement le procès devient interminable et je suis condamné à un exil éternel.

Ton époux et ami,
ARMAND COURTENAY. »

Pendant cette lecture, le vieux Rémy avait eu bien de la peine à se contenir ; ce style, ce ton, ce langage le blessaient ; un moment, il fut sur le point d'en tirer une éclatante vengeance : son grand cœur le retint ; mais,

comme s'il se fût défié de lui-même, il prit brusquement son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! mon ami, vous me fuyez, lui dit la jeune femme d'une voix douce. Et nos dix mille francs, les aurons-nous ?

— Nous verrons, nous verrons, répliqua le fermier d'un ton bourru et en précipitant sa retraite.

Restée seule, Adrienne songea à son mari, et ne voulut pas le laisser un seul jour dans l'incertitude. Elle déposa sa fille sur un canapé, se mit à son bureau et écrivit :

« Mon Armand,

Que je te dise d'abord où j'en suis de ton affaire d'argent ; il faut qu'elle te touche beaucoup, puisqu'elle remplit ta lettre. J'ai vu Rémy ; il a pris la chose, comme toujours, en sanglier ; mais il est bon au fond, et il nous aime. Tu auras ta somme demain ; tu peux y compter ; j'y veillerai.

Mon Dieu ! que tes gens de loi sont donc terribles, et que je leur en veux ! S'ils savaient tout le mal qu'ils me font avec leurs éternels délais, peut-être en seraient-ils touchés. Voilà six longs mois que la chose dure ; six mois, j'ai compté les jours ; six mois de notre jeunesse, c'est-à-dire le plus pur de notre vie. Ne va pas croire que je t'en fais un reproche ! Oh ! non. J'ai confiance en toi, vois-tu, une confiance sans limites. Tu m'ordonnerais de marcher dans du feu, que je n'hésiterais pas à le faire. Ces questions d'intérêt, ces misères d'argent, Dieu sait combien elles me répugnent ! J'aimerais mieux mendier que d'exiger même ce qui me serait dû. Mais, dès qu'il s'agit de toi, tout change ; j'y prends goût ; j'y ai plaisir ; je deviendrai presque avare, si c'est ton intention que je sois ainsi. Tu le vois, Armand ; ce n'est pas une femme que tuas, mais une esclave ; le jour où tu en abuseras, tu auras cessé d'être ce que je t'ai connu, noble et généreux. En abuser, toi ? jamais ! je suis folle.

Ma bonne maman voulait m'emmener passer avec elle quelques jours à Verberie ; je n'ai pas voulu quitter les Ageux. Tu n'y es pas, mais ton souvenir y est resté : il n'est pas un coin du château, un arbre du parc, auxquels je n'aie rattaché une pensée. Je m'en nourris, puisque tu n'es pas là. Hier encore, j'ai poussé jusqu'à la plateforme ; la journée était admirable, l'air tiède et doux ; on se sentait au cœur comme une sève nouvelle. Dieu ! que je t'ai regretté ! Que de joie j'aurais eue à m'appuyer

sur ton bras, à régler mon pas sur le tien, à t'admirer et à t'entendre ! Et toi aussi, mon Armand, tu aurais été heureux, car le ciel était pur, la nature souriante ; c'eût été le réveil de nos beaux jours.

Que je te raconte un de mes petits projets ! Je puis le faire, car j'y ai renoncé : c'était du mystérieux, du romanesque, et une femme doit bien se garder de ces choses-là. Je voulais partir brusquement et t'aller surprendre à Paris. Mais j'ai bien vite compris que ces beaux plans manquaient de décence ; j'en ai rougi jusqu'au blanc des yeux. Tu es bien capable d'en rire pour doubler ma honte.

Ta fille grandit et embellit à vue d'œil ; elle a ton regard, elle a tes airs, elle a ta pétulance surtout. A parler en conscience, elle me fait damner ; mais je supporte tout d'elle, parce qu'elle me vient de toi.

Reçois les tendresses de ton

ADRIENNE. »

Cette lettre partit le jour même ; elle jette un grand jour sur des points qu'il était essentiel d'éclaircir. Mais comment les choses en étaient-elles arrivées là ? Par quel incroyable vertige Armand avait-il été conduit à un aussi étrange délaissement ? Pourquoi avait-il caché son mariage à ses amis et mené à Paris cette vie de garçon dont on connaît un épisode ? C'est ce que le lecteur doit être impatient de connaître et ce que lui apprendra la suite de cette histoire.

IV. — ENTRE VOISINS.

Le château des Ageux était déjà aux Courtenay dans les premières années de ce siècle ; ils l'avaient acquis par vente volontaire, d'un chevalier des Ageux, le dernier de cette maison, qui était parvenu au moyen de grands efforts, à le soustraire au séquestre républicain. Les terres, au moment de l'achat, se trouvaient dans un état d'appauvrissement excessif, et, pour les remettre en rapport, il fallait y employer beaucoup d'argent et beaucoup de soins. Le père d'Armand se voua à cette tâche ; la fortune des siens y était engagée. Dès ce moment, il ne quitta plus les Ageux, commença les premiers travaux, les étendit dans une mesure prudente, enfin dirigea son exploitation avec autant d'intelligence que de succès. Au bout de six ans, le domaine était transformé ; on pouvait y établir des fermes et les donner à bail.

Ce fut pendant la première période de cette gestion que le château des Roziers changea de maîtres. L'acquéreur était un Breton, du nom de Méridec, qui avait fait sa fortune dans les Indes, homme intrépide jusqu'au vertige et dévoué jusqu'à en mourir. Toutes les mers d'Asie le connaissaient ; vingt fois il y avait abordé les bâtiments anglais et opéré de riches captures. Pour se distraire de ce rude métier, un jour il vint à Paris, et y mena, pendant quelques semaines, la vie d'un prince d'Orient. Sans doute il y eût vu promptement la fin de ses galions, s'il n'eût rencontré dans le monde une jeune personne de qualité, belle, bien élevée, qu'il trouva de son goût, et qui l'agréa. Méridec ne fit pas traîner les choses ; au bout des délais de rigueur il était marié, et disait adieu à la vie de corsaire.

On sait ce qui arrive à ces hommes qui ont des cœurs de lion ; la vie de ménage les a bientôt apprivoisés. Notre marin ne dérogea pas à cette loi ; il se dessaisit du commandement en faveur de sa femme, ne vit plus que par ses yeux, n'agit plus que par sa volonté. Jamais abdication ne fut plus absolue ni plus entière ; l'ancien Méridec avait disparu, et il s'en était formé un nouveau. L'ancien avait les goûts fastueux, et jetait l'or aux quatre vents ; le nouveau était devenu rangé, économe, presque parcimonieux ; il y avait dans l'ancien Méridec un vieux levain de païen ; il se grisait volontiers et sacrait pour s'exercer l'organe ; le nouveau renonça à l'eau-de-vie et aux

jurons ; il assista le dimanche aux offices divins, et eut sa place réservée au banc d'œuvre. Le vêtement même se ressentit de la métamorphose. Adieu la cravate de tricot rouge et le chapeau ciré ; il fallut prendre l'habit noir et emprisonner dans une paire de gants des mains rebelles à cette destination.

Parmi les actes forcés auxquels le marin dut consentir, il en fut un qui pesa sur sa vie et l'abrégea certainement. Madame Méridec était originaire de Verberie, et elle ne comprenait pas que l'on pût vivre loin de ce bourg natal. Aussi dès qu'elle eut appris que le château des Roziers était en vente, elle se promit d'agir de façon à ce qu'il ne pût s'échapper de ses mains. Une fois décidée, elle ne s'en remit à personne du soin de conduire cette opération, vit son avoué, lui donna des ordres, et poussa si bien les enchères, que le château lui resta. Ce fut pour elle un grand triomphe de vanité, et elle le remportait dans son propre pays. Méridec y mit moins d'enthousiasme. Les Roziers ne lui plaisaient pas ; il eût préféré une grève de sa Bretagne avec quelques bruyères sauvages ; mais cette préférence était un secret de son cœur et devait y mourir ; il n'eût pas voulu jeter le moindre nuage sur les joies de sa maison.

On se fixa donc aux Roziers, et Méridec essaya de s'y créer quelques délasséments. La navigation de l'Oise était d'un bien mince effet pour celui qui avait affronté de si furieuses mers ; la pêche du goujon était une ironie bien sanglante pour un homme qui avait harponné des baleines ; mais de telles susceptibilités n'étaient plus permises au marin. Il prit goût aux mouvements de l'Oise et à la pêche du goujon. Ces joies tranquilles remplirent ses dernières années. Cependant le déclin arrivait rapidement ; ce qu'un brusque changement d'habitudes avait commencé, l'ennui l'achevait. Méridec s'éteignit un soir d'automne, et son dernier vœu fut d'être enseveli dans le hameau où il était né, sur les bords de l'Océan. Depuis son mariage, c'était le seul acte de révolte auquel il se fût résolu. Sa veuve en comprit le sens, et ce souvenir pesa sur elle comme un remords. Elle suivit son mari de près, en regrettant sans doute d'avoir un peu contribué à le tuer.

Il ne restait de cette maison qu'une enfant et une aïeule. L'enfant était Adrienne ; l'aïeule était une madame de Beaufort, ou maman Beaufort, comme on l'appelait familièrement. Madame de Beaufort était la mère de madame Méridec, et une disposition expresse lui léguait, en usufruit, une portion des Roziers, tandis que l'autre portion était la dot d'Adrienne : Ainsi, les intérêts de l'aïeule et de la petite-fille se trouvaient confondus. Madame de Beaufort accepta, le triste devoir qui lui était imposé et y trouva

un soulagement à ses douleurs. Elle quitta Verberie, et vint s'établir aux Roziers pour y conduire les affaires du domaine et surveiller l'éducation de l'orpheline, seule héritière de cette maison.

Aux Ageux, la souche ne comptait pas non plus beaucoup de rejetons. Les Courtenay n'avaient qu'un fils : c'était Armand, qui, en naissant, coûta la vie à sa mère ; il entra dans le monde sous de tristes auspices, par les funérailles et le deuil. Son père avait atteint un certain âge, quand ce malheur lui arriva ; il en fut inconsolable et se décida à rester veuf. L'événement prouva qu'il avait fait en ceci un acte de sagesse. Armand grandit, et cet enfant donna à lui seul plus d'occupation que ne l'aurait pu faire toute une famille. Non pas qu'il fût méchant dans le fond ; au contraire, c'était un cœur disposé à aimer, à se dévouer même pour autrui ; mais ces qualités étaient accompagnées de si fougueux élans et de tant de caprices, qu'il donnait une peine infinie au vieux Courtenay, à cheval sur la règle et le devoir. Tout enfant, il trompait la surveillance des serviteurs, s'échappait du château et se sauvait dans les fermes, où il mettait les basses cours en révolution, puis administrait des bourrades aux fils de paysans, deux fois plus forts et plus âgés que lui, mais qui n'osaient pas riposter par respect. Un jour (il avait six ans alors), la fantaisie lui prit d'aller courir le monde, et, après quatre heures de recherches et d'anxiétés, on le retrouva dans un village, à deux lieues des Ageux, la figure en sang et les habits en désordre.

L'éducation d'Adrienne offrait des embarras moindres, et pourtant les choses n'allaient pas sans un peu de tiraillement. Il manquait à l'enfant quelqu'un qui sût la comprendre, en qui elle eût foi. Entre sa grand'mère et elle, il y avait trop de distance d'âge pour qu'une véritable confiance pût s'établir. D'ailleurs, maman Beaufort avait un esprit et des habitudes si méthodiques, que le caractère le plus patient s'en fût révolté. Avec elle, il fallait toujours procéder de la même façon et aux mêmes heures : la moindre infraction à cette règle devenait le sujet de bouderies sans fin. Peu lui importait que les choses fussent bien faites, pourvu qu'elles le fussent ponctuellement. Le dernier mot de cette éducation fût de convertir l'enfant en une machine bien réglée. Par instinct, Adrienne y résistait ; elle admettait une certaine indépendance dans le cercle de ses devoirs, et ce qu'on lui refusait, elle savait le prendre : il y avait en elle du sang breton. De là des réprimandes qui n'arrangeaient rien et engendraient seulement une incompatibilité plus grande.

Dès le jour où les Méridec avaient pris possession des Roziers, il s'était établi entre eux et Courtenay de bonnes relations de voisinage. C'était pour les deux châteaux une situation qui n'avait pas d'analogue dans le cours des temps ; les vieux seigneurs durent en tressaillir dans leurs tombes. Qu'y faire, sinon se résigner ? Aucun des propriétaires actuels n'était d'humeur à mettre la dague au poing ; aucun n'avait le goût de nourrir de ses revenus un essaim de gens de chicane. Ils se voyaient donc fréquemment et en demeuraient dans les termes d'une parfaite cordialité ; la chaîne des traditions était décidément rompue. Même après la mort des Méridec, les rapports se maintinrent sur ce pied, avec un intérêt et un degré de plus, à cause des enfants. Armand venait aux Roziers pour y jouer avec Adrienne, et Adrienne allait aux Ageux rendre ses politesses à M. Armand. Ce n'est pas qu'il y eût entre elle et lui une grande conformité de goûts, et qu'ils eussent le pressentiment de leur destinée commune. Non, rien de pareil. L'histoire de Paul et de Virginie ne se recommence pas ainsi. Ils ne traversaient pas, l'un portant l'autre, le lit des torrents ; ils n'abritaient pas leurs têtes charmantes sous une jupe relevée avec grâce ; ils ne s'égarèrent pas dans la forêt ; ils ne sauvèrent pas des nègres destinés à périr sous le bâton. Leur enfance n'offrit point de ces tableaux, elle ne s'écoula pas sous la forme d'une idylle. Peut-être, à s'y appesantir, y trouverait-on l'impression opposée. Armand avait le tempérament querelleur, Adrienne une fierté presque sauvage, et de ce conflit d'humeurs, plus d'une fois il résulta des scènes où les grands parents durent intervenir.

D'ailleurs le moment vint où il fallut se séparer. Armand touchait à cet âge où commence une éducation sérieuse, et son père avait de grands projets sur lui. Comme prélude, il le conduisit à Paris et le plaça dans une institution en vogue, où rien ne devait être négligé pour en faire un savant, selon toutes les règles de l'art. Le vieux Courtenay avait déclaré qu'il ne regarderait pas au chiffre des mémoires, pourvu qu'on lui en donnât pour son argent. Le digne père fut servi au-delà de ses vœux ; tous les trois mois des additions terribles vinrent lui prouver qu'il était compris. C'était l'un des termes de son programme ; quant à l'autre, il mourut trop tôt pour avoir le temps d'en vérifier les effets. A quelques années de là, Adrienne quitta à son tour les Roziers avec son aïeule, afin de subir, elle aussi, le joug du pensionnat. Madame de Beaufort était trop âgée pour se prêter à des dérangements continuels ; elle se fixa à Paris pour y suivre de plus près l'éducation de sa petite-fille. Ainsi les deux châteaux s'étaient

successivement dépeuplés par la mort ou par les absences ; il n'y restait plus que le vieux Courtenay, toujours alerte au travail, toujours vigoureux et debout comme un chêne au milieu des ruines.

De longues années s'écoulèrent de la sorte ; Armand achevait ses études ; Adrienne excellait déjà dans tous les arts. Quand ils se revirent après cette longue séparation, ils étaient presque étrangers l'un à l'autre ; elle allait atteindre ses quinze ans, il en avait dix-neuf accomplis. Leur première rencontre tint du roman ; elle décida de leurs destinées. Adrienne venait d'arriver aux Roziers, pour y passer la belle saison avec sa grand'mère ; Armand était depuis quelques jours aux Ageux, pour s'y reposer de ses examens. Cependant ils l'ignoraient, ils ne se savaient pas si voisins l'un de l'autre. Aux Roziers, derrière le château, et dans une enceinte garnie de barrières, régnait un petit bois, où un art délicat et savant avait prodigué les merveilles. Tout y portait le cachet d'une élégance et d'une coquetterie pleine de goût. Çà et là régnaient des dispositions qui multipliaient l'espace, et des perspectives où le regard s'abusait, quoiqu'il en eût. Les kiosques en treillage, les ponts rustiques y foisonnaient ; où n'en voit-on pas ? Mais ce qu'on ne voyait que là, c'étaient le choix heureux des essences, l'harmonieuse distribution des massifs, la justesse des percées et des éclaircies, enfin les mille détails qui font qu'un objet est au motif, au ton convenable et de nature à satisfaire les connaisseurs.

Adrienne avait pour ce petit bois un penchant qui datait de loin ; elle y avait essayé ses premiers pas et poursuivi ses premiers jeux ; elle en avait fait sa promenade favorite. Aussi, dès son arrivée aux Roziers, elle voulut le revoir, allée par allée, massif par massif, avec bonheur, avec passion, comme on revoit une personne aimée. Le lendemain, dès l'aube, elle s'y retrouvait, en robe du matin, un chapeau de paille sur la tête, parée de sa seule fraîcheur. Quand elle y arriva, les feuilles étaient encore chargées de rosée, et les oiseaux ne quittaient pas leurs abris ; mais dès que le soleil eut pénétré dans les buissons et réchauffé de ses feux cette légion ailée, il s'éleva de toutes parts un concert matinal qui ressemblait à un hommage rendu à la nature. Jamais Adrienne n'avait si bien goûté les joies d'un beau jour ; ces harmonies du dehors éveillaient toutes les harmonies de son âme ; elle était heureuse de vivre, de voir, d'entendre, de sentir, et, par moments, s'abandonnait à d'involontaires extases.

Presqu'à la même heure où la jeune fille quittait sa chambre, pour descendre au petit bois, Armand faisait seller son cheval, et sortait des

Ageux par le chemin qui conduit sur les bords de l'Oise. Ce chemin, ou, pour employer un mot plus exact, ce sentier traversait les terres des Roziers, laissant le château à droite et côtoyant le petit bois dans une partie de sa longueur. Armand allait au pas, un peu absorbé, et ne prêtant aux objets extérieurs qu'une attention machinale, lorsque, arrivé sur ce point, le cheval s'arrêta de lui-même et dirigea sa tête vers un bouquet d'arbres, comme s'il eût voulu indiquer la cause de cette halte spontanée. Le jeune homme n'y voulut voir qu'un caprice, et le reprima par la cravache et l'éperon, mais, à peine le cheval eut-il repris sa marche, qu'il se fit un petit mouvement sur la lisière du bois. On voyait, à travers les feuilles, se glisser une apparition que la mythologie n'eût pas désavouée, et qui rappelait avec assez d'à-propos les anciennes divinités des bocages. C'était Adrienne, qu'avait attirée le bruit des pas du cheval, et qu'un sentiment de curiosité poussait à la découverte. D'allée en allée, elle arriva sur un point où le bois offrait un espace libre, et se trouva en face d'Armand, étonné et ébloui. On l'eût été à moins ; la jeune fille était radieuse ; son teint, dans les ardeurs de la course, avait pris un irrésistible éclat, ses yeux brillaient comme du diamant, sa respiration haletante faisait ressortir les richesses de son sein. Ils restèrent ainsi pendant cinq minutes l'un devant l'autre, n'osant ni se quitter, ni s'aborder ; ils ne se reconnaissaient pas. Armand se demandait quelle était cette fée du voisinage ; Adrienne, qui pouvait être ce bel adolescent. Cependant, il faut croire que, des deux parts, il se fit comme un réveil dans les souvenirs, car une exclamation presque simultanée s'échappa de leurs bouches :

— Adrienne !

— Armand !

Puis, comme s'ils eussent rougi tous deux d'avoir usé d'un langage familier, emprunté à leurs habitudes d'enfance, ils reprirent d'un air et d'un ton plus réservés :

— Vous ici, mademoiselle ?

— Et vous aussi, monsieur ?

Armand n'avait aucun motif pour aller perdre ses pas sur les bords de l'Oise ; il attacha son cheval à un arbre et se trouva bientôt à côté d'Adrienne, sous les voûtes du petit bois. Ce qu'ils se dirent, qui ne le devine ? Qui ne connaît l'éternelle histoire des amoureux ? Ils parlèrent de tout, excepté de ce qu'ils éprouvaient. Mais qu'importe ? Le premier coup d'œil avait tout décidé ; une certaine flamme y était déjà, plus vive chez

Armand, plus concentrée chez Adrienne. Ils passèrent là de longues heures à se rappeler ce qu'ils savaient si bien, leurs jeux d'enfants, les petites joies et les petites misères de leur premier âge. Quand ils se quittèrent, le soleil était haut, et, de tous côtés, on cherchait la jeune fille. En rentrant, sans se l'être promis, ils gardèrent tous deux le silence et ne dirent à personne qu'ils s'étaient vus.

Cette rencontre fut décisive ; ils se rejoignirent presque tous les jours ; les occasions ne leur manquaient pas. D'ailleurs, la passion, chez Armand, avait de telles impétuosités et un tel caractère, que le vieux Courtenay et madame de Beaufort surent bientôt à quoi s'en tenir. Cette union était convenable de tout point ; un fils unique d'un côté, une fille unique de l'autre ; une fortune à peu près égale, des âges assortis et une passion partagée. Où trouver le bonheur, s'il n'est pas là ? Les grands parents ne pouvaient, donc mieux faire que de donner leur consentement. Un seul motif les retenait ; le couple était trop jeune. Le vieux Courtenay voulait les fiancer seulement, et ajourner à un an le mariage ; madame de Beaufort se joignait à lui pour trouver cette combinaison pleine de sagesse. De la sagesse avec Armand ? de la temporisation ? C'était demander l'impossible. Quand il voulait une chose, il la voulait sur-le-champ, à la minute, sans tarder. Il lutta donc du mieux qu'il put contre la pensée d'un délai ; puis, quand il vit que son père s'y obstinait, il se décida à employer les grands moyens.

Un jour qu'Adrienne se promenait dans le petit bois, il la rejoignit, se jeta à ses pieds, pleura tant et la conjura si bien, qu'elle consentit à le suivre. Il l'eût enlevée de force si elle avait résisté. Une voiture les attendait sur la route de Senlis ; ils y montèrent et se dirigèrent vers Paris. Heureusement le vieux Courtenay savait tout ; un valet avait révélé le complot. Les fugitifs furent arrêtés à point et consignés dans leur chambre jusqu'à nouvel ordre. Mais, après une pareille aventure, il était impossible de différer plus longtemps. Armand ne se tiendrait pas pour battu et recommencerait ses entreprises. Son père capitula ; il fixa les noces au mois suivant. Ce fut un beau spectacle que celui de ce couple marchant à l'autel. La cérémonie eut lieu dans la petite église de Roberval, au son de toutes les cloches, et avec un grand concours de curieux. Armand avait la physionomie d'un homme qu'enivre le bonheur et qui jette un défi à l'univers ; Adrienne montrait une joie plus calme, plus recueillie et mêlée d'une certaine crainte. Quand le

prêtre bénit leur union, elle y répondit par un frémissement involontaire, et étendit la main vers son aïeule assise à ses côtés.

Quelques mois après ce mariage, le vieux Courtenay baissa sensiblement et s'éteignit à la suite d'une maladie qui ne dura que peu de jours. On eût dit qu'il attendait, pour quitter cette terre, de voir son fils heureux ; il mourut avec cette joie. Armand héritait d'une grande fortune ; il restait seul de sa branche et maître absolu de ses biens.

V. — LE BONHEUR AUX CHAMPS.

Combien d'hommes ici-bas s'agitent en pure perte ou à leur propre détriment ! Combien, en possession d'une existence sûre, de joies légitimes et vraies, se donnent un mal infini pour altérer et pour détruire ces éléments de bonheur ! Les jeunes gens libres trop tôt, trop tôt pourvus, sont surtout terribles pour ces exécutions, pratiquées de leurs mains et sur eux-mêmes. Quand la puissance paternelle ne les contient plus et que l'esprit d'indépendance les aiguillonne jusqu'à l'emportement, volontiers ils se jettent dans cette vie d'aventures et de bruit, où l'excès appelle l'excès, où les prodigalités conduisent aux expédients ; ils y engagent, ils y perdent tout ce qu'il y a de sain et d'élevé en eux, la vigueur du corps et celle de l'âme, les délicatesses du sentiment et les grâces de l'esprit ; ils s'y brisent comme à plaisir et avec une sorte de volupté ; s'y opiniâtrent en dépit de tous les conseils, et s'en vont ainsi de chute en chute et de vertige en vertige jusqu'à ce qu'ils tombent foudroyés sur les ruines de leur fortune et de leur bonheur.

Qui, mieux qu'Armand, eût pu vivre heureux, et quels vœux lui restait-il à faire ? La richesse ? Il l'avait, et dans une mesure telle, que le plus ambitieux s'en fût contenté. La considération ? Son père lui léguait un nom sans tache, ennobli par le travail. Les jouissances de la famille ? Personne n'était mieux partagé que lui ; il avait obtenu la femme de son choix, et ce choix était justifié par toutes les grâces et par toutes les vertus. Que lui manquait-il donc ? N'était-il pas un de ces prédestinés à qui le bien arrive naturellement, et qui n'ont, pour en jouir, qu'à se laisser aller au cours des choses, sans efforts ni souci du lendemain ? Hélas ! si c'est là un avantage, c'est aussi un écueil : ces positions faites s'adaptent mal à l'humeur, au caractère des hommes ardents, et quand ils ne trouvent plus rien à élever, ils cèdent aisément à la fantaisie de détruire.

Cependant aucun écart de ce genre ne marqua les premières années qui suivirent le mariage d'Armand. Son amour pour Adrienne l'absorbait tout entier ; c'était un culte de tous les jours, et animé de scènes enfantines. Après la mort du vieux Courtenay, madame de Beaufort était venue s'établir au château des Ageux, afin de mieux enseigner à sa petite-fille l'art

essentiel de conduire une maison. Or, la digne aïeule ne plaisait guère à notre héros ; il la trouvait trop compassée et trop méthodique. Avec elle, rien d'imprévu ; il fallait se mettre à table à la même minute, sous peine de lui causer de l'humeur. Puis elle aimait l'ordre en si grand excès, que volontiers elle en eût donné le dégoût. Un vêtement oublié, un meuble hors de sa place lui occasionnaient des spasmes ; à tout prix il fallait qu'elle y mît la main et rendît aux choses leur aspect habituel. Du matin au soir, on la voyait aller et venir, malgré son âge, fureter, ranger, aligner, épousseter au besoin et maintenir dans toutes les pièces du château une propreté et une régularité exemplaires.

Au fond de son cœur, Armand rendait justice à ces soins vigilants ; il n'en méconnaissait ni le prix ni l'utilité ; mais il en éprouvait des impatiences involontaires. Au moment où il se croyait seul avec sa femme, plus d'une fois l'aïeule arriva sans bruit, sur la pointe des pieds, afin de remettre une chaise en place ou rajuster les plis d'un rideau. Alors, notre héros désappointé s'en vengeait par quelque espièglerie : il enlevait Adrienne, et ils s'en allaient vers la forêt, comme deux ramiers amoureux. Ces grandes courses, duraient toute une journée, et quand ils rentraient le soir, l'heure du dîner était passée depuis longtemps. C'était de l'embarras, du désordre dans la maison, et la grand'mère s'en serait peut-être fâchée, si Adrienne ne lui eût fermé la bouche avec ses caresses.

Les jours s'écoulaient ainsi, purs et radieux ; un nouveau bonheur vint s'y ajouter ; la jeune femme eut l'espoir d'être mère. Armand prit la chose avec feu ; pouvait-il rien prendre autrement ? Désormais il n'y eut avec lui d'autre entretien possible que sur ce sujet ; constamment il y ramenait Adrienne, et on devine qu'elle n'y résistait pas. Que feraient-ils de cet enfant ? Comment l'élèveraient-ils ? Si c'était un garçon, Armand n'en entendait laisser le soin à personne ; si c'était une fille, cette tâche reviendrait à la mère de plein droit. Une fois lancés, ils ne s'arrêtaient plus ; ils s'inquiétaient de la dot à donner ou de la carrière à suivre. Charmantes naïvetés du cœur ! Ces deux enfants, car ils l'étaient l'un et l'autre, qui ne songeaient à rien pour eux-mêmes et n'avaient pas encore pris la vie au sérieux, agitaient déjà, avec une gravité comique, les destinées de leur race et en réglaient la marche d'un coup d'œil prévoyant.

Pendant cette période, Armand ne se démentit pas un seul jour ; on eût dit qu'il ménageait pour ses torts à venir cette réparation anticipée. Impossible d'avoir de plus délicates attentions, ni de montrer une tendresse plus

ingénieuse. A la promenade, il exigeait qu'Adrienne s'appuyât sur son bras, et s'il l'eût pu, il eût écarté de dessous ses pieds jusqu'aux pierres du chemin. Ses moindres malaises étaient pour lui l'objet d'un vrai souci ; il craignait que si jeune elle ne pût porter son fardeau jusqu'au bout, et avait disposé les choses de manière à ce qu'au premier symptôme fâcheux, les soins d'hommes experts ne lui manquassent pas. Heureusement cette précaution resta superflue ; Adrienne arriva vaillamment au terme assigné par la nature. La délivrance eut lieu sans accidents, et Armand connut les extases de la paternité ; il put bercer son enfant dans ses bras, entendre ses premiers cris et s'enivrer de son premier sourire.

Ce n'est pas sans motif que ces détails viennent d'être rappelés, ils prouvent qu'à ce moment de sa vie, Courtenay aima loyalement et sincèrement sa femme. Cet amour péchait par l'excès : c'était son défaut et son écueil. L'excès est incompatible avec la durée. Mais l'excès était le fond même du caractère d'Armand, et sa trempe pour ainsi dire ; il n'allait pas vers le but, il y était emporté ; il ne savait ni se régler à temps, ni s'arrêter à propos ; il partait avec l'impétuosité du boulet, au risque de tout renverser sur son passage. Le moment n'est pas loin où cette force longtemps contenue éclatera inopinément et ne s'amortira qu'après avoir jonché le sol de débris.

Les premiers symptômes d'une agitation intérieure se manifestèrent chez Armand, pendant l'allaitement de sa fille. Adrienne n'avait pas délégué ce devoir : elle s'en était réservé les douceurs et les soucis ; elle y était fort absorbée. Plus isolé, le jeune mari éprouva un certain vide et ce malaise indéfinissable qu'engendre le désœuvrement. Il lui manquait un but dans la vie, un mobile d'activité, un travail pour ses bras ou un aliment pour son esprit. Cette découverte le frappa ; mais que faire ? à quoi se résoudre ? Son père avait voulu le transformer en savant, en érudit ; Armand sentait bien que sa vocation ne l'entraînait pas de ce côté. D'ailleurs, pourquoi renoncer à cette forte et saine vie des champs, où l'âme et le corps se retrempent dans une perpétuelle communication avec la nature ? Pourquoi abandonner un terrain sûr, une œuvre commencée ? pourquoi ne pas poursuivre, élargir même le sillon paternel ? Le respect y poussait, l'intérêt aussi. C'était bien calculer et honorer une mémoire chère.

Armand se nourrit de ce dessein et s'en exalta ; il entreprit de faire de l'agriculture avancée, de l'agriculture avec des livres. Pour cela, il s'entoura des documents les plus nouveaux, et se meubla la tête des méthodes les plus

récentes. Tant que ces projets demeurèrent ensevelis dans l'ombre du cabinet et ne s'en échappèrent qu'à l'état de rumeurs sourdes, aucune émotion sensible n'éclata au dehors ; mais dès qu'Armand eut déclaré qu'il allait poursuivre une expérience sur les terres les plus voisines du château, un concert de gémissements s'éleva de toutes les fermes et principalement de celle de maître Rémy. Maître Rémy n'entendait pas raillerie là-dessus ; il méprisait les savants et leurs inventions. Il avait été élevé et formé par le vieux Courtenay, qui, sur la vue d'une gerbe, calculait à un boisseau près ce que rendrait un champ ; il connaissait la terre en laboureur, pour l'avoir déchirée cent fois, pour avoir étudié jusque dans ses entrailles le mystère de sa fécondité ; il savait surtout ce que valait le sol des Ageux, quels services il pouvait rendre, et ceux auxquels il se refuserait. Tout cela il l'avait lu dans un livre, le plus sublime et le plus sûr que l'on connaisse, celui de la nature.

Dans cette disposition d'esprit, on devine quel accueil il fit aux ouvertures d'Armand : celui-ci lui demandait, comme champ d'épreuves, sa plus belle pièce de terre, son rognon, comme il l'appelait ; le fermier eût préféré donner le sang de ses veines. Ce n'est pas tout ; une autre douleur l'attendait. A l'appui de ses plans, Armand avait dû se procurer les instruments nécessaires pour en assurer l'exécution. Il avait donc commandé çà et là, un peu au hasard et sur la foi de ses lectures, des machines poussées à la limite du perfectionnement et des engrais portés à leur dernière puissance. Plus tard, devait venir le tour des animaux reproducteurs, pris dans les espèces de choix. Cependant la série des envois commençait et les bâtiments de la ferme se remplissaient d'ustensiles inconnus, que maître Rémy regardait d'un œil consterné. Il laissait à ses gens la responsabilité de cette besogne ; pour un empire, il n'y eût pas touché. C'était une charrue d'un modèle nouveau, ou une herse, ou un van, ou un hache-paille ; le fermier y voyait autant d'ennemis de son repos, autant de parasites assis à ses foyers.

— En voilà des ferrailles, disait-il ; en voilà des manivelles ; comme si nous avions que faire de ces biblots ; comme si les Ageux ne s'en étaient pas bien passés, et, Dieu merci, sans dommage ! A quoi pense M. Armand ? Il est donc bien jaloux de se ruiner. Ce n'est pas son pauvre père qui eût mis son temps et son argent à ces jouets ! Cher défunt du bon Dieu ! Il aimait la terre, celui-là, et la terre l'aimait ! Il n'eût pas fait cet affront à ses fermiers ; non, morgue, il ne l'eût pas fait ; j'en réponds sur ma tête. Il connaissait ces

malins de savants, avec leur façon de gausser le monde, et leurs mécaniques de fainéants. Bon pour les autres, disait-il. C'est qu'il savait ce que nous valons et que nous ne boudons pas au travail : c'était là un vrai maître et non pas ce jouvenceau.

Maître Rémy n'exhalait pas ses plaintes devant Armand ; il n'eût pas manqué ainsi à ses devoirs ni oublié ses habitudes de respect ; mais il ne laissait échapper aucune occasion de témoigner ses répugnances. S'agissait-il de l'essai d'un instrument ? Il s'absentait ce jour-là et ne prêtait ses gens qu'avec mauvaise grâce. Était-il question d'un procédé, d'un asselement nouveaux ? Il s'arrangeait de façon à ce qu'il y eût échec au bout, un échec bien visible, bien caractérisé. Rien ne durait à l'emploi de ce que la science avait fourni ; tout se brisait ou se disloquait sous la main des valets de ferme. A chaque instant, il fallait recourir au forgeron ou au charron, et dépenser en radoubs au-delà du coût et de la valeur des objets. Cependant Courtenay ne se rebutait pas ; il persistait malgré tout ; les obstacles n'étaient pour lui qu'un aiguillon de plus. Il poursuivit donc sa campagne en l'honneur des systèmes avancés et paya plus d'une fois de sa personne. Dès le lever du soleil il était sur le terrain, en habit de combat, avec l'ardeur et le zèle d'un initié. Il comprenait qu'il avait sous la main des agents rebelles et inexperts ; il espérait les dompter, les assouplir, les entraîner par l'exemple. C'était une illusion de l'âge ; il ne connaissait pas les paysans ; il ne savait pas jusqu'où ils poussent la force d'inertie, quelles ressources ils ont dans la ruse et de quelles embûches savantes ils entourent ceux qu'ils veulent décourager. La lutte fut longue et poursuivie des deux parts avec opiniâtreté ; mais il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas, Armand succomba de lassitude. Le champ de bataille resta à maître Rémy : le fermier vit reléguer dans les hangars ces instruments de guerre qui l'avaient tant épouvanté, et put reprendre en toute sécurité l'exercice de ses méthodes favorites. Sa poitrine était soulagée d'un grand poids.

Battu de ce côté, Armand chercha à quoi se rattacher ; son activité avait besoin d'un aliment nouveau. C'est alors qu'il songea à l'éducation du cheval de sang, qui devait lui ouvrir un monde inconnu et le jeter dans le tourbillon des courses. Cette industrie du cheval n'est pas une petite affaire : elle exige des études, des soins, de l'argent surtout. Armand se promit d'étudier ; et quant à l'argent, il avait sous sa main les épargnes de son père. Pendant quarante ans de sa vie, le vieux Courtenay avait porté la bure et marché avec des sabots, pour que son fils ouvrit des écuries en l'honneur de

l'amélioration des races. Ainsi va le monde : ce que l'un construit, l'autre le renverse ; les générations ne semblent se succéder que pour s'infliger des démentis. Armand obéit comme un autre à cette loi, avec plus d'ardeur seulement. Il acheta des chevaux de prix et leur fit arranger un logement qui ressemblait à un palais. Chacun de ces animaux eut un homme à son service, et comme la France n'en fournissait pas d'assez dignes de cet emploi, on en fit venir, à grands frais, de l'autre côté de la Manche. Jamais créatures à deux pieds n'avaient poussé plus loin les égards vis-à-vis de celles qui en ont quatre. Du matin au soir, l'homme s'occupait de la bête, lui soignait les crins, lui brossait le poil, émondait et criblait sa provende, réparait les inconvénients auxquels la nature assujettit tous les êtres animés. C'était un de ces spectacles comme en fournissent seules les grandes civilisations.

Armand s'y prit d'un goût et d'un intérêt très-vifs ; il passa dans ses écuries une bonne partie de ses journées. Son grand bonheur était de voir ses élèves courir à nu et sous la longe, de leur adresser quelques mots caressants, de promener la main sur leur croupe luisante et d'obtenir en échange ces petits mouvements de tête et ces regards intelligents qui ressemblent à un langage familier. Quoi de plus innocent que de tels plaisirs, et de plus naturel que ces distractions de la vie opulente ! Et pourtant c'est de ce côté qu'Armand devait pencher et périr ! Dans un cerveau fait comme le sien, tout prenait des proportions dangereuses ; il ne savait pas goûter des choses sans en abuser, ni s'arrêter à la limite où elles deviennent un péril. Le premier résultat de cette fréquentation de ses écuries et de ces entretiens prolongés avec les chevaux, fut d'affaiblir dans son Cœur la tendresse qu'il portait à sa femme. On peut rire de cette rivalité ; elle fut très-réelle, très-sérieuse pourtant ; Armand apprenait à se passer d'Adrienne, il s'en détachait à son insu. Deux mois auparavant, il n'eût pas pu rester deux heures sans la voir, c'eût été un vide pour lui, un malaise, un tourment. Maintenant des journées s'écoulaient sans qu'on pût l'arracher à ses jockeys et à ses chevaux. Ce fut au tour d'Adrienne de montrer de l'inquiétude ; elle s'y abandonnait parfois et envoyait chercher son mari ; mais cet appel était mal venu, et Armand n'y cédait pas sans un peu de mauvaise humeur. Il aimait toujours sa femme ; seulement cet amour n'était plus ni impétueux ni exclusif ; il devenait tranquille et subordonné. Qu'une occasion se présentât, et il le rejetterait loin de lui comme un fardeau gênant et trop lourd à porter.

Cette occasion ne se fit pas attendre. Depuis qu'il s'occupait, de l'éducation du cheval, sa place était marquée parmi les hommes qui en usent comme d'un titre à la reconnaissance publique. Il n'existait aucun motif pour qu'Armand ne devînt pas célèbre comme eux, fêté comme eux, estampé comme eux dans les colonnes des journaux ; il méritait, au même degré, les bénéfices et les charges de la notoriété. Courtenay quitta donc, pour la première fois depuis deux ans, sa tranquille retraite des Ageux ; il fit à Paris un court voyage. Peut-être, s'il avait lu dans l'arrêt du destin, eût-il reculé devant cette partie où il apportait un si fort enjeu, et retourné au bonheur modeste que lui promettait l'obscurité. Mais le sort en était jeté ; Courtenay, le campagnard, Courtenay, l'heureux époux, allait devenir l'élégant, le beau Courtenay, le favori du monde bruyant, le conquérant en chef et le coureur des ruelles. Une fois sur cette pente, rien ne pouvait l'empêcher d'y glisser ; c'était une loi fatale.

Cependant cette première absence ne dura que peu de jours, et il ne semblait pas qu'elle eût laissé de fortes traces. Hélas ! le germé du mal était au Cœur ; il y couvait, et la solitude ne pouvait qu'en hâter le développement. Au retour, Armand compara son existence uniforme, obscure, oubliée, à Cette vie brillante, variée, en évidence, dont il avait été le témoin, et dont il avait partagé les enivremments. Que lui manquait-il pour prendre rang parmi cette jeunesse et marcher comme elle à l'assaut de tous les plaisirs, de toutes les jouissances, de toutes les émotions ? N'était-il pas jeune, beau, riche, envié ? Un secret orgueil lui disait qu'à tout prendre, le dernier rôle ne lui écherrait pas, et que si on ne lui donnait pas le premier, il saurait bien s'en emparer. Telles étaient les pensées qui l'assiégeaient, sous l'impression de ses souvenirs et du souffle de l'ange du mal. Tout cela, il faut le dire, n'avait encore dans son esprit, ni une forme bien précise, ni un caractère bien arrêté ; mais le principe y était, et le reste n'était plus qu'une affaire d'entraînement.

A son second voyage à Paris, Armand rencontra son oncle, alors en session parlementaire. L'oncle Séverin, un frère de sa mère, était lancé dans ce monde où Courtenay se sentait attiré ; il l'aboucha avec quelques jeunes gens qui y faisaient bonne figure. Armand parla de l'éducation du cheval en homme qui s'y connaît, cita ses élèves dont les parchemins étaient réguliers, et se prévalut de leur généalogie. Dès lors il fut décidé que Courtenay était une bonne acquisition, et qu'on l'admettrait avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Une semaine s'écoula, pendant laquelle Armand dépensa ou

perdit quelques centaines de louis avec une aisance et une grâce parfaites. C'en fut assez pour établir, solidement sa situation ; il forma l'estime et plus tard l'enthousiasme.

Les voyages se succédèrent, à quelque intervalle d'abord, puis très-rapprochés les uns des autres. Il fallait des prétextes pour les motiver ; ce fut alors qu'il imagina un procès au sujet de l'héritage de sa mère, dans lequel l'oncle Séverin l'assistait de ses conseils. Le premier jour où ce mensonge lui échappa, Armand crut qu'il allait défaillir, et, avec plus d'expérience, Adrienne aurait lu la vérité sur son visage. Mais elle avait une âme où le soupçon ne pénétrait pas, et si pure, qu'elle voyait le monde à travers les reflets de sa pureté. Plus d'une fois cette bonté et cette vertu touchèrent son mari, au point qu'il se sentit près de tomber à ses genoux et d'implorer sa pitié : tout au moins voulait-il expier ses torts par un retour complet, et renoncer à cette existence pleine de perfidies ; mais ces bonnes résolutions s'évanouissaient au premier contact avec ses souvenirs ; il allait de rechute en rechute.

Alors il se fit entre l'oncle Séverin et lui un accord solennel : c'est que le plus grand silence serait gardé sur son mariage. Sa longue retraite dans le château d'Ageux, le nombre limité de ses relations rendaient cette version facile à répandre et à accréditer. Tout y était profit pour lui ; il s'assurait ainsi des avantages attachés au célibat, et mettait à l'abri de toute atteinte la tranquillité d'Adrienne.

VI. — UNE PAROLE INDISCRÈTE.

Le secret d'Armand avait été bien gardé depuis six mois qu'il s'était fixé à Paris, aucun soupçon de son mariage ne s'était répandu, même parmi ceux qui l'approchaient de plus près. Comment et d'où ce soupçon aurait-il pu naître ? La famille d'Adrienne, réduite à quelques membres âgés, habitait le bourg de Verberie ou les environs ; point de révélation à craindre de ce côté. Quant aux Courtenay, ils n'avaient, sur le théâtre où brillait notre héros, qu'un seul représentant, et il était lié par une promesse formelle. Puis la vie d'Armand parlait assez haut ; rien n'y sentait l'homme qu'un joug légitime enchaîne ; c'était l'indépendance dans son premier jet et sa plus fougueuse expression. Lui marié ? Personne ne l'eût cru ; la vue même du contrat n'aurait pas suffi pour ramener les incrédules.

Aussi le vicomte Gaston n'avait-il pu fournir à la danseuse une preuve concluante de ce qu'il avait avancé. A l'en croire, il tenait le fait d'un gentilhomme de ses amis, propriétaire sur les bords de l'Oise, entre Compiègne et Senlis, lequel avait entendu vanter par des gens de la campagne la beauté d'une madame Courtenay, qui entendaient l'office, chaque dimanche, à l'église de Roberval. C'est sur de tels commérages, sur ces propos de seconde main qu'il avait accusé Armand, et quand la danseuse témoigna le désir de voir ce gentilhomme si au courant des choses, le vicomte s'en tira par une défaite et prétendit qu'il était absent. Dès lors tout était dit ; la calomnie tombait d'elle-même ; elle restait avec son vrai caractère, une invention de jaloux.

Et cependant la Miranda y revenait à tout propos ; on eût dit qu'elle cherchait une conviction plus complète. Gaston avait ses entrées libres chez elle, mais à une condition, c'est qu'il parlerait d'Armand ; en bien ou en mal, peu importe, pourvu qu'il en parlât. Elle aimait à entendre raconter ses aventures, ses duels, ses prouesses aux théâtres et dans les bals publics ; puis, quand la série était épuisée, volontiers elle en demandait la répétition. Le vicomte y apportait une complaisance inépuisable ; il avait trop d'usage pour ne pas voir qu'il avançait les affaires d'autrui, mais il comptait sur les bénéfices du temps et sur les folies de Courtenay. D'ailleurs, tout n'était pas mécompte dans sa situation ; il était accueilli sur un pied d'intimité qui

mettait les envieux en rumeur ; il avait les apparences de la conquête, et c'est beaucoup en pareil cas. Sa vanité trouvait ainsi une revanche et une compensation ; il laissait aux événements le soin d'en compléter les effets.

L'artiste dédaignait ces petits calculs, et poursuivait obstinément son idée favorite. Gaston n'était qu'un instrument dans sa main ; elle le maniait sans risque ni effort. Elle se sentait l'âme trop haute pour céder à des obsessions ; elle ne pouvait être emportée que par un coup de foudre ou une surprise. Encore se surveillait-elle avec un soin vigilant et avec cette perspicacité que donne l'Habitude du péril. On sait quelle finesse imprime aux sens des sauvages une vie libre et sans cesse, exposée ; il en est de même des femmes de théâtre, qui ne sont ni moins libres, ni moins exposées qu'eux ; dans leur existence à ciel ouvert, elles acquièrent un tact, une subtilité d'impressions qui les préservent tant qu'elles en ont le désir. Quand la défense cesse, c'est que la volonté a désarmé. La Miranda n'en était pas arrivée à ce moment ; elle se défendait encore. Armand avait beau multiplier les poursuites, ses chances n'augmentaient pas, et c'était pour s'affermir contre lui que l'artiste poursuivait cette enquête où elle eût aimé à le trouver en défaut. Le cœur faiblissait ; elle cherchait un point d'appui contre ses défaillances.

C'était le matin, à l'heure du déjeuner, que le vicomte était admis chez la danseuse. Elle le recevait dans un boudoir tendu de damas et qu'elle avait fait disposer avec un goût charmant. Dans ce négligé coquet et sous les reflets adoucis du jour, elle était jolie à ravir ; et, plus d'une fois, Gaston, las du rôle de confident, voulut mener l'affaire pour son compte. Mais un geste, un mot l'arrêtaient, et avec une autorité irrésistible. Bon gré, mal gré, il fallait rentrer dans les termes du rôle et retourner au point préféré. Venaient alors mille questions sur ce qui s'était fait la veille, sur la dernière course au bois, sur les détails du dernier souper. Les récits de cette vie en commun touchaient à Armand par quelques côtés, et c'est à propos de ceux-là surtout qu'elle témoignait plus d'insistance.

— Pas moyen de se fier à vous, Gaston, lui disait-elle un jour avec une familiarité amicale, pas moyen, en vérité. Vous faites des contes à plaisir. C'est con stamment vous qui avez le beau rôle, Armand le mauvais. C'est donc un monstre que votre Armand. Tenez, à force de me le rendre noir comme de l'encre vous me le ferez aimer. Est-ce là votre but.

— Ne serait-ce pas le vôtre plutôt ? Dites Miranda ?

— Non, mais c'est qu'il n'y a pas de jour où vous ne le chargiez, poursuivit l'actrice en lui échappant. S'est-il commis une sottise quelque part ? on peut être sûr que vous l'attribuerez à Armand. Ce pauvre garçon, depuis que vous l'accablez, comment se fait-il qu'il soit debout ?

— C'est qu'il se défend tout seul ma chère ! C'est qu'il est assez vigoureux pour résister. Je vous en prends à témoin ; je l'attaque devant vous ; qu'a-t-il perdu à mes attaques ?

— Allons, dit l'artiste, voilà que vous divaguez. Comme si j'attachais de l'importance à cela ! Non, pas la moindre. Ne riez pas, c'est vrai ce que je vous dis. Mais je n'aime pas que l'on soit injuste, et vous l'avez été.

— Moi, Miranda !

— Vous l'avez été un jour, au moins, reprit-elle d'un air sérieux : faut-il vous le rappeler ? M'avez-vous assez mise en révolution ? Au milieu d'une partie de plaisir, vous vous tournez vers moi comme une bombe et vous me dites : Armand est marié ! Et que m'importe, à moi, qu'il soit marié, et qu'aviez-vous besoin de venir me troubler la tête de cette belle histoire ? Vous en avais-je prié par hasard ?

— Peste ! comme vous vous montez aujourd'hui, ma chère ! dit le vicomte un peu piqué.

— C'est que l'injustice me révolte, reprit l'artiste en s'animant à son tour. Et vis-à-vis de qui, s'il vous plaît ? vis-à-vis d'un ami. Gaston, pas un mot de plus, vous êtes inexcusable. Comment, Monsieur, vous chargez un homme, et quand on vous demande des preuves, vous battez les champs ? Vrai, je ne sais pas pourquoi je vous reçois ; c'est à en rougir.

Le vicomte croyait avoir expié ce fort et acquis le droit de compter sur un oubli généreux ; cette sortie lui fut donc sensible, et il ne put se défendre d'un mouvement *d'humeur*.

— Des preuves, dit-il à tout hasard ; nous en aurons, et des plus décisives !

— A la bonne heure ! s'écria l'artiste ; vous y venez donc, enfin ! Voilà comme je vous veux voir, Gaston, prenant les choses à Cœur. Mais parlez donc, parlez donc, ajouta-t-elle avec une impatience qui éclatait à chaque mot. Ah ! vous avez des preuves ! Bah ! encore un conte comme vous m'en avez tant fait ! Des preuves ? et lesquelles, vicomte ? Dites, voyons !

Poussé par un mouvement de dépit, Montluél venait de tomber dans un piège dont il aurait dû mieux se défendre. Cette question délicate était une de celles où il se sentait le plus à découvert, et, par une ingénieuse cruauté,

c'était celle aussi où l'artiste le ramenait le plus volontiers. D'ordinaire ; il s'en tirait par quelques défaites, par des mots évasifs ; mais cette fois, il était si malheureusement engagé, qu'il fallut payer d'audace. Il parla donc d'un témoignage irrécusable qu'il était à la veille d'obtenir et qu'il produirait ; il cita des noms, des dates avec un aplomb merveilleux et parvint à ébranler l'artiste, à triompher de ses incrédules.

— Nous verrons, dit-elle, nous verrons ! Et elle ajouta avec un peu de tristesse dans la voix : Puisque vous êtes sûr des choses, vicomte ?

Gaston s'étonna du succès qu'il venait d'obtenir : il voulut insister ; c'était peine perdue ; la danseuse ne l'écoutait plus, elle semblait se replier sur elle-même et s'interroger. Elle ne se réveilla qu'aux derniers mots de Montluel.

— D'ailleurs, disait le jeune homme, en forme de conclusion, de toutes les manières nous saurons à quoi nous en tenir. J'ai sous la main l'oncle Séverin ; je le tâterai, je le pousserai, et, bon gré mal gré, il faudra bien qu'il parle.

— L'oncle Séverin ! qu'est-ce que c'est que cela ? dit l'artiste en s'arrachant à sa rêverie.

— Ce que c'est que l'oncle Séverin ? Vous ne le connaissez pas, Miranda ?

— Mais non, Gaston ; pourquoi le connaîtrais-je ? L'oncle Séverin ? Est-ce un oncle de comédie ?

— Un peu, ma chère, mais c'est aussi l'oncle d'Armand.

— L'oncle d'Armand ! s'écria l'artiste sans laisser à son interlocuteur le temps d'achever le portrait. Gaston a un oncle, un oncle à Paris ! Et vous me le cachez ! et vous ne m'en dites rien ! A quoi êtes-vous bon, vicomte ? Que signifient ces airs mystérieux ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas présenté ?

Elle s'était levée, et jetait ces phrases par saccades, avec dépit, avec colère, comme autant de reproches à l'adresse de Montluel. Celui-ci ne savait plus s'il devait se fâcher ou en rire.

— Vous le présenter ! et pourquoi l'aurais-je fait, Madame ? dit-il avec dignité. Suis-je donc votre maître des cérémonies, et m'avez-vous chargé de vous amener toutes les bêtes curieuses de Paris ?

— Non, mon ami, lui dit-elle en se radoucissant et en lui tendant la main ; je vous apprécie mieux, veuillez le croire. Pardonnez-moi un moment de

vivacité ; puis aidez-moi un peu mieux, je vous en supplie. Nous cherchons le mot d'une énigme, n'est-ce pas ? Il est là, j'en ai le pressentiment.

— Où donc, Miranda ?

— Dans cet oncle Séverin, dit l'artiste gaiement. C'est un nom qui promet. Peut-on s'appeler Séverin ? Et vous ne voulez pas que je sois empressé de le voir ? Mais, sur son nom seul, j'aurais désiré le connaître, L'oncle Séverin !

— Il vaut son nom, ma chère.

— Tant mieux, nous en jugerons. Écoutez, Gaston, je vais vous paraître bien légère. N'importe, j'ai un caprice, et je ne suis pas femme pour rien ; je veux mêle passer. Il faut que je voie l'oncle Séverin ; il faut que je le voie aujourd'hui ; c'est du nouveau pour moi, je veux le goûter dans tout son charme, avec tout son bouquet. Si un jour s'écoulait seulement, il y perdrait, le cher homme, et peut-être tient-il à se produire avec tous ses avantages. Savez-vous ce que nous allons faire, vicomte ? Une folie et vous en serez. Y souscrivez-vous ?

— D'avance, et sans conditions !

— Eh bien ! voici mon plan. Vous m'avez proposé souvent de me conduire au cabaret, comme vous dites entre vous ; j'en ai ri, Gaston, c'est tout ce que valait votre impertinence. Ne vous rengorgez donc pas ainsi ; je n'accepterai pas plus aujourd'hui qu'hier. Mais, si le cœur vous en dit, nous souperons ici, ce soir, dans mon cabaret à moi, et je ferai mes efforts pour que vous soyez content du service. Dans tous les cas, il y aura bon visage et bons vins. Maintenant, comme dans ce monde on ne fait rien pour rien, j'y mets une condition !

— Je la devine, dit Gaston en souriant.

— C'est que vous m'amènerez l'oncle Séverin, dans tous ses atours, si c'est possible ; en négligé, s'il est pris au dépourvu. Et surtout, vicomte, n'allez pas bavarder ; vous gêneriez tout. De la discrétion, je vous en conjure. Autrement il serait sur ses gardes et romprait les chiens. Nous le confesserons, nous l'étudierons à nous deux. Il y aura bien du malheur s'il nous échappe ! Trouvez un prétexte ou un autre pour l'inviter, et de l'aplomb surtout !

— N'ayez pas peur, Miranda !

— Ainsi, voilà qui est convenu ; ce soir à souper, entre onze heures et minuit. Dieu ! le beau scandale, si cela se savait ! Plus près de minuit que

de onze heures, entendez-vous, Gaston ? je danse ce soir. Et vous m'amènerez l'oncle Séverin ? — Mort ou vif, comptez-y.

— Vif et bien vif, mon ami. Maintenant partez et prenez vos arrangements ; je vais prendre les miens. A ce soir, ajouta-t-elle, en lui offrant la main.

— A ce soir, Miranda ; répéta le jeune homme, en la lui secouant à l'anglaise.

Lorsque le vicomte de Montluel fut parvenu à rejoindre l'oncle Séverin et lui eut fait cette ouverture, il s'opéra dans ce cerveau parlementaire le plus singulier ébranlement. Rien de ce que la danseuse avait craint ne se réalisa ; mais en revanche d'autres phénomènes se déclarèrent. Le député ne soupçonna point de piège : il ne se demanda pas pourquoi la reine du jour, l'artiste en vogue lui dépêchait un envoyé, pourquoi elle le conviait à un petit souper, accompagné des circonstances les plus aggravantes et les plus mystérieuses. Il ne se demanda rien de tout cela, son esprit s'en allait vers d'autres suppositions. Depuis que la Miranda occupait la scène avec un éclat si vif, l'oncle Séverin était devenu pour elle un spectateur enthousiaste et affidé ; il ne manquait pas une seule représentation. Chaque soir, on le voyait au poste d'honneur, à l'orchestre, où les perspectives sont plus complètes et les détails plus faciles à apprécier ; il s'y faisait remarquer par les témoignages d'une admiration expansive et la persévérance d'un regard qu'il espérait porter jusqu'à la fascination ;

Voilà sous l'empire de quels sentiments il se trouvait, quand le vicomte Gaston lui transmit cette invitation inattendue. Pour la motiver, le jeune homme balbutia un prétexte et n'y fut pas heureux ; mais l'imagination de l'oncle Séverin y suppléa. Le cher homme avait trouvé la Cause et l'origine de cette faveur ; son regard avait porté coup, on le payait de ses démonstrations infatigables. Une fois entré dans cette hypothèse, il ne s'y arrêta plus ; il alla aussi loin que peut aller un cerveau ébranlé ; il se traita en conquérant sérieux, et se promit de ne point abuser de la victoire. Mais ce qui, dans cette journée, le préoccupa surtout, ce fut le soin de sa toilette. Quel cosmétique préférer ? A quelle essence se vouer ? Sur quel ratelier porter son choix ? Voilà des points qui furent agités bien des fois et en sens contraire. C'était chez une artiste, il fallait être sobre de parfums ; c'était le soir, il fallait calculer l'effet des lumières. Puis venaient des essais de pantalons et de gilets en vue d'atténuer la richesse des formes, enfin mille détails qui demandaient un art infini. Quand le vicomte frappa à la porte de

l'oncle Séverin, celui-ci en était à son douzième nœud de cravate ; ce nœud laissait quelque chose à désirer, mais le temps manquait pour atteindre à la perfection.

La danseuse arrivait du théâtre au moment où ses deux convives se présentèrent chez elle ; son œil brillait encore des émotions de la scène, et la vue de l'oncle Séverin y alluma de nouveaux feux. Elle alla vers lui avec un empressement évident, et le fit asseoir à ses côtés, sur un meuble étroit, où deux personnes se tenaient avec peine. Les flots de sa robe se répandaient çà et là, et le personnage parlementaire en était peu à peu enveloppé. Ce n'était qu'un début ; mais à combien d'enchantements il ouvrait carrière ! L'oncle Séverin s'exaltait déjà ; qui ne l'eût fait comme lui ? Il y apercevait la sanction de son rêve, avec un effet plus prompt, plus décisif. Et que fût-ce, lorsqu'il se vit à table, en face de vins généreux, et placé sous les batteries d'un regard meurtrier ? Jamais femme n'avait porté l'art de la séduction si loin, ni dirigé contre un homme des armes plus offensives. Un cerveau plus ferme que celui de l'oncle Séverin en eût été compromis ; qu'on juge de ce que devenait le sien, déjà livré à des illusions naturelles ? Au dessert, le Champagne s'en mêla, et le député se crut autorisé à y chercher des provisions d'audace, en vue d'événements prochains. Il en était à cette limite où s'éteint la défiance et où commence l'abandon.

C'est là qu'on avait voulu le conduire ; ces avances, ces artifices, ces manèges n'avaient pas eu d'autre motif : le moment était venu d'en recueillir les fruits. La Miranda avertit le vicomte par un coup d'œil et marcha résolument vers le but. Avec l'adresse habituelle aux femmes, elle amena l'entretien sur un sujet où la transition était facile, ménagée, infaillible. Il s'agissait des qualités par où se distingue un grand cœur, thème éternel, sujet de tant d'appréciations et qui vient si habituellement à la bouche. La danseuse vantait surtout la réserve, la discrétion, et l'oncle Séverin se pinçait les lèvres en homme qui reçoit un avis et renvoie une assurance :

— Des hommes discrets, disait-elle, il n'y en a plus aujourd'hui. Ce qu'il en reste appartient à un autre âge. Oui, Gaston, vous avez beau agiter la tête ; votre jeunesse n'est qu'un essaim de fanfarons et de bavards. M. Séverin est trop bien élevé pour vous le dire ; mais moi je n'y mets pas de gants.

— Vous êtes sévère, Miranda, répondit Gaston, en lui adressant un sourire de complicité.

— Il y a du vrai là-dedans, reprit le député, après avoir vidé son dixième verre de vin de Champagne. Notre déesse a raison comme toujours. De notre temps, on ne peut guère se fier qu'aux hommes mûrs. Moi qui vous parle, j'ensevelis un secret dans mon cœur et l'y scelle comme dans une tombe. J'ai fait mes preuves en ce genre ; s'il le faut, j'aurai des cautions.

— Des cautions, monsieur Séverin, dit l'artiste, qui tenait son homme, n'êtes-vous pas votre caution à vous-même ? Tenez, ajouta-t-elle en donnant à ses yeux toute la puissance qu'ils pouvaient avoir, si j'avais à me confier à quelqu'un, ce serait à vous, monsieur Séverin ; à vous, et pas à un jeune homme, si beau, si élégant qu'il fût, pas même à votre neveu Armand.

— A Armand ! s'écria le député, et bien vous feriez, ma céleste. En voilà un qui est drôlement engagé.

— Oui, je sais, poursuivait-elle en serrant son jeu et éteignant par un dernier regard le sang-froid qui pouvait rester dans ce cerveau ; Armand est un brillant cavalier ; il a toutes les grâces et tous les avantages du corps ; mais il lui manque les qualités sûres, les qualités solides. Et puis, monsieur Séverin, ne dit-on pas qu'il a une femme ?

— Parfaite, répliqua celui-ci, entraîné irrésistiblement.

Il n'eut pas plutôt lâché ce mot, qu'il eût voulu pouvoir le reprendre ; une lueur se fit dans son esprit, il craignit un piège.

— Une femme, reprit-il, c'est-à-dire des femmes, et parfaites comme le sont ces femmes-là ! Qui ne sait les équipées d'Armand ? C'est la fable de Paris.

Mais ce retour sur lui-même ne devait plus être qu'une stérile réparation. L'oncle Séverin s'était livré, et il avait livré le secret d'un autre. Le mot était décisif ; et la danseuse, attentive aux mouvements du député, y avait trouvé un commentaire plus décisif encore. Aussi, en se levant de table, prit-elle la main de Gaston, et avec un sentiment résigné et douloureux :

— Il est marié, dit-elle.

La fête finit moins gaiement qu'elle n'avait commencé, et l'oncle Séverin, congédié avec un art et un ton exquis, commença à comprendre qu'il fallait rabattre beaucoup de ses illusions ; résigné ou non, il en fut, ce soir-là, pour ses approvisionnements de hardiesse.

VII. — UNE AMBASSADE EXTRAORDINAIRE.

Pendant que cet orage grondait à un point de l'horizon, il s'amoncelait, sur un autre point, des nuages qui ne renfermaient pas de moindres menaces. Au château des Ageux, tout le monde était loin de partager la tranquille résignation et la sainte simplicité d'Adrienne. Il s'y trouvait deux personnes que les mensonges d'Armand n'abusaient pas, et qui s'indignaient de ces absences prolongées et de ces demandes d'argent renouvelées chaque jour. L'une et l'autre, et à l'envi, plaignaient cette jeune femme, dont l'existence commençait par le délaissement, pour aboutir à la ruine ; mais ni l'une ni l'autre n'aurait eu le triste courage de déchirer le voile qui lui couvrait les yeux. Ces deux personnes étaient madame de Beaufort et maître Rémy.

En sa qualité de vieux serviteur de la maison, maître Rémy se croyait responsable, dans une certaine mesure, des événements qui s'y passaient. Jusque-là cette responsabilité avait été légère et douce à porter ; mais avec Armand elle prenait un caractère fatal et des proportions redoutables. De tous temps, d'ailleurs, le fermier avait prévu que ce jeune homme serait la mauvaise étoile des Ageux. Enfant, il poursuivait ses oies à outrance et se roulait sur ses sainfoins ; adolescent il lançait son cheval à travers les récoltes sur pied. Récemment encore, n'avait-il pas attenté plus directement à son repos et troublé la conscience de ses gens par ses nouveautés agronomiques ? Ainsi, point d'illusion : l'homme serait ce qu'avait été l'enfant et l'adolescent, il traiterait sa fortune comme il avait traité ses récoltes et les oies de la ferme. C'était dans le sang, rien n'y ferait ; maître Rémy l'augurait de la sorte. Jusqu'ici, il faut le dire, les faits l'avaient justifié amplement, et sans doute, au fond de son coeur, l'honnête fermier conjurait le destin de lui donner un peu moins raison dans ses horoscopes.

Madame de Beaufort ne se laissait pas entraîner, vis-à-vis de son petit-fils, à des jugements aussi sévères ; elle ne le condamnait pas irrévocablement. Mais, dans ses idées de régularité, elle ne pouvait comprendre ni cette vie errante ni ces habitudes de dissipation. Elle se

demandait comment le mari de son Adrienne allait chercher si loin ce qu'il avait sous la main, le bonheur sous un toit tranquille et dans un ménage bien ordonné. Cette conduite troublait ses esprits à ce point, qu'elle ne pouvait l'attribuer à des causes naturelles ; le démon devait s'en mêler et jeter son petit fils dans ces égarements : à défaut, la seule explication plausible était un commencement de folie ; Possédé ou fou, l'aïeule ne sortait pas de là ; il fallait lui administrer un exorcisme ou le soumettre à un traitement.

Chez la grand'mère et chez le fermier, il y avait donc des opinions arrêtées sur les extravagances d'Armand ; mais chacun d'eux y songeait de son côté et en gémissait sans s'ouvrir à l'autre et aviser au remède. Madame de Beaufort ne faisait plus au château des Ageux que de courtes apparitions ; elle préférait sa petite maison de Verberie, où rien n'altérerait, même pour un instant, l'ordre établi depuis un temps immémorial. D'autre part, maître Rémy était toujours dans ses champs et sur les talons de ses valets, veillant à la moisson ou aux labours, en homme qui ne veut perdre ni un épi ni une heure ouvrable. Le hasard seul et l'occasion pouvaient les réunir ; le hasard s'y prêta mal et l'occasion se fit attendre. Enfin ils se rencontrèrent aux Roziers, où madame de Beaufort venait toucher un fermage, maître Rémy prendre livraison de quelques sacs de grains dont il avait besoin pour le marché suivant.

Depuis longtemps ils ne s'étaient vus et eurent un véritable plaisir à se retrouver ; puis, par une pente naturelle, ils en vinrent à des confidences. Le fermier avait un poids sur le coeur et tenait à l'alléger ; l'aïeule commençait à trembler pour la fortune de ses enfants. Rémy en savait long là-dessus ; les détails qu'il donna n'étaient pas de nature à calmer les alarmes de madame de Beaufort. La veille encore, il avait vu arriver aux Ageux la première feuille de papier timbré qu'on y eut reçu de mémoire d'homme. C'était une saisie sur ses fermages, opérée à la requête d'un créancier. Il savait en outre que d'autres exploits allaient suivre celui-là, s'étendre sur toutes les terres et frapper les revenus du domaine d'un séquestre général. Jamais les huissiers du ressort n'avaient fait de si belles orges ; c'était pour eux une bénédiction du ciel, et ils lui en adressaient de vives actions de grâces, en le priant de souffler sur beaucoup de fils de famille le goût de se ruiner qui animait M. Armand.

Quand le fermier eut fourni ces renseignements] il en vint à examiner la situation du côté sérieux. Il dit que si les choses marchaient de ce train, avant quinze mois les Courtenay seraient complètement ruinés, que les

Ageux et les Roziers, sauf la demie de l'usufruit, seraient absorbés et au delà ; qu'après avoir aliéné le revenu il faudrait aliéner le fond ; que l'hypothèque s'y abattrait sans merci ; qu'après l'hypothèque viendrait l'expropriation, le déguerpissement, la ruine et la misère. Voilà ce que dit maître Rémy ; en termes simples, mais nets ; et ce tableau fit une profonde impression sur l'aïeule. Il ajouta qu'on ne pouvait laisser ce désastre s'accomplir sans tenter un dernier effort, sans adresser à ce dissipateur insensé une dernière remontrance ; que même avec la certitude d'échouer, c'était une obligation et un devoir ; que, d'ailleurs, il ne fallait pas compter sur Adrienne pour cela ; qu'elle était sans force contre son mari et n'aurait jamais d'autre volonté que la sienne ; que cette tâche revenait plutôt à une personne, qui aux droits du sang joignait l'autorité de l'âge, et mieux qu'un autre pouvait montrer à ce malheureux l'abîme où il allait entraîner les siens.

Pendant que le fermier parlait ainsi, avec une éloquence naturelle, madame de Beaufort était livrée à des sentiments divers. Elle n'avait pas cru que les affaires de son petit-fils fussent aussi gâtées, ni même qu'elles pussent se gâter à ce point ; elle s'attendait à des prodigalités, point à une ruine. Les paroles de Rémy lui ouvrirent les yeux ; elle n'était pas femme à en décliner les suites. Elle aimait ses habitudes tranquilles et régulières ; mais elle savait en sortir pour remplir un devoir et ne manquait pas d'une certaine résolution, aussi son parti fut-il vite pris.

— Maître Rémy, dit-elle, je vous entends et suis disposée à agir ; que me conseillez-vous ?

— Moi, vous conseiller ! répondit le fermier avec un cérémonial dont un villageois ne sait jamais se défendre, oh ! Madame, jamais !

— Voyons, Rémy, dit madame de Beaufort en se portant à son secours, point de façons, je vous en prie. Le cas est grave, ne perdons pas de temps ; que faut-il faire ?

— Eh bien ! Madame, reprit le fermier, je parlerai rondement, puisque c'est votre bon plaisir. M'est avis qu'il n'y a pas deux chemins. Dès que M. Armand ne vient plus vers nous, il faut aller vers lui. Dam ! c'est à Paris ; mais Paris n'est pas au bout du monde. Je sais bien qu'à votre âge, un voyage n'est pas une partie d'agrément ; mais il ne s'agit que de cinq heures de route, et les voitures sont bonnes.

— Cela ne m'effraie pas, maître Rémy, dit madame de Beaufort en riant.

— Je le sais, je le sais, continua le fermier ; pour vaillante, vous l'êtes : mais les ménagements ne sont jamais de trop. N'ayez pas de peur, vous serez soignée comme une châsse. C'est moi qui vous fais la conduite, sauf votre respect, pourtant.

— Vous, maître Rémy ?

— Eh donc ! Ne faudrait-il pas vous laisser aller toute seule, madame de Beaufort ? Seule dans cette galère de Paris ? Pour qui nous prenez-vous, morgue ? Nous sommes des paysans, mais nous savons vivre ! Et puis je ne serais pas fâché aussi de voir M. Armand et de lui dire un petit brin ma façon de penser. Je l'ai vu naître, après tout, ajouta-t-il avec une véritable dignité, et mes cheveux blancs m'en donnent le droit ! Il entendra la voix d'un honnête homme.

Le fermier et la grand-mère ne se quittèrent qu'après être convenus de leurs faits ; celle-ci acquiesça aux plans de maître Rémy et disposa tout dans sa maison pour une absence passagère ; le fermier en fit autant dans le cercle de son exploitation. On s'entendit pour tromper Adrienne sur les motifs de ce déplacement inusité ; on en trouva de fort plausibles, qui furent accueillissans exciter de surprise ni amener d'observation.

A quelques jours de là, le projet s'accomplit. Une voiture du château conduisit les voyageurs jusqu'à Senlis, où ils prirent le coupé de la diligence. Le fermier semblait enorgueilli d'avoir sous sa garde une femme de qualité ; il eut pour elle les prévenances et les attentions d'un chevalier. Autant qu'il le pouvait, il lui épargnait les embarras et, les fatigues de la route, se montrait soigneux sans minutie et empressé sans obsession. A Paris, ce fut lui qui choisit l'hôtel où ils devaient descendre, les logements qu'ils devaient occuper, et il le fit avec un tact, un discernement que n'eût point désavoué un homme du monde. Il savait que madame de Beaufort était fort entichée de la règle, et il s'étudia à maintenir autour d'elle des habitudes de régularité ; il mit de l'ordre à tout, aux repas, aux courses, aux démarches, aux distractions, et réprima avec sévérité les négligences, des gens de service.

Avant de se présenter chez Armand et d'y porter le coup décisif, les deux voyageurs avaient des renseignements à demander, des informations à prendre. La famille Courtenay avait à Paris un notaire, depuis longtemps investi de sa confiance et chargé de ses intérêts : ce fut à sa porte qu'ils frappèrent d'abord. C'était un homme sur, et d'une probité parfaite. Dès que madame de Beaufort se fut nommée et eut exposé les motifs de sa visite, il

se mit à sa disposition. Armand ne s'était pas adressé à lui, peut-être avait-il craint ses remontrances ; mais des hommes d'une loyauté équivoque et d'un commerce dangereux avaient fait quelques descentes dans son étude, afin d'y vérifier les contrats et les titres de propriété relatifs au château des Ageux. Ces démarches, répétées plusieurs fois et de divers points, lui avaient donné à penser ; c'étaient de tristes et fâcheux présages. Ils témoignaient que les biens de la famille étaient déjà tombés ou allaient tomber dans les mains des oiseaux de proie. D'ailleurs, il n'y avait encore là qu'une indication ; avant d'agir il fallait s'enquérir des faits, rechercher les actes ; le notaire s'en chargeait.

Dans une seconde conférence, l'officier, public fut plus explicite ; il avait les preuves de la gravité du mal, encore quelques mois, et ce mal devenait irréparable. Et d'abord, Armand n'avait jamais eu de procès, l'héritage de sa mère ne pouvait pas soulever de contestation ; la liquidation en avait été faite dans les termes les plus réguliers, et le temps d'ailleurs eût prescrit les poursuites. Le notaire ne s'en était pas tenu là ; il avait fait compulser les registres du greffe ; aucun acte n'y figurait où Courtenay fut intéressé ; son nom n'avait jamais retenti aux audiences. Ainsi le mensonge était flagrant ; les apparences mêmes n'avaient pas été sauvées ; Armand avait tout imaginé, tout inventé ; il avait tiré une fable de son cerveau, et à quoi bon ? grand Dieu ! Pour tromper deux femmes crédules et qui ne se défendaient pas.

Mais tout ne se bornait pas à cette sotte et puérile comédie ; des découvertes plus douloureuses résultaient de l'enquête à laquelle le notaire s'était livré. Le jeune Courtenay avait engagé ses biens ; pour quelle somme et dans quelle mesure ? il était impossible de le préciser ; toutefois il y avait lieu de craindre que la brèche ne fût large déjà et qu'elle ne s'élargît encore. Ce malheureux avait été si tristement inspiré ! Même quand il eût pu emprunter décemment, à de bonnes conditions, sur des biens libres, il était allé se jeter dans les bras de gens décriés, flétris, exerçant une usure notoire ! En de telles mains, sa situation devenait un problème ; on ne pouvait connaître ni la nature ni la limite de ses engagements. Tout au plus apprécierait-on ce qui se convertirait en actes publics ; mais les actes privés, comment en savoir le nombre, l'espèce et les détails ? A quel chiffre élèveraient-ils la dette de ce dissipateur et les vides qu'ils causeraient dans sa fortune ? Il n'y avait là qu'un thème à conjectures : la seule chose certaine,

infaillible, c'est que le gouffre était ouvert, qu'il attendait sa proie, et qu'avant peu aucune force humaine ne pourrait l'empêcher d'y tomber.

A mesure que le notaire avançait dans cette communication, maître Rémy imprimait à sa tête un mouvement mélancolique, et tournait ses regards vers madame de Beaufort, comme pour la prendre à témoin qu'il avait bien deviné. Celle-ci se contenait ; mais ses alarmes n'en étaient pas moins vives, ni son coeur moins ulcéré. Elle sentait la tendresse s'éteindre et la haine s'allumer ; elle s'accoutumait à regarder en étranger un homme qui poussait si loin l'oubli de son nom et le mépris de ses devoirs ; elle se promettait de lui parler en des termes tels, qu'il ne pût prendre le change sur ses opinions ; elle entendait le ramener avec elle aux Ageux, sans délai, sans remise, ou ne le revoir de sa vie. Voilà quelles résolutions la circonstance lui inspira, et, en sortant de chez le notaire, elle s'en expliqua avec le fermier :

— Maintenant, ajouta-t-elle, tout est éclairci : allons chez Armand.

Il était plus facile d'y aller que de le rejoindre. Le jeune homme vivait dans ce tourbillon d'oisifs qui a placé au rang de ses plaisirs les plus ingénieux le renversement de l'existence. Il passait presque toutes ses nuits au bal, au jeu ou à souper, et rentrait au jour pour prendre un peu de repos. Le reste de son temps était pris et au delà ; il était le plus occupé des hommes ; il avait le bois, les courses, les rendez-vous, les coulisses de l'Opéra, mille charges, mille obligations ; il ne s'appartenait pas. Aussi la grand-mère et le fermier vinrent-ils échouer deux fois sur le seuil de l'hôtel ou devant la porte de l'appartement. Le concierge et les laquais avaient le mot d'ordre ; et, à la manière aisée dont ils le jetaient, on voyait bien que c'était pour eux une locution familière. — M. Armand n'y est pas, disaient-ils. Madame de Beaufort en éprouvait des rages sourdes ; maître Rémy eût volontiers lavé la tête de ces impertinents. Enfin, à la troisième tentative ils furent plus heureux ; un matin, vers sept heures, ils trouvèrent Armand qui rentrait et se disposait à se mettre au lit.

A la vue de sa grand-mère, le jeune homme éprouva un peu de trouble, un peu de confusion ; mais le bon naturel se retrouva, il se jeta à son cou et la combla de caresses ; puis, allant vers maître Rémy, il lui serra cordialement la main, et le fit asseoir, sur un feuteuil. Madame de Beaufort eut à elle seule les honneurs du canapé ; Armand se contenta d'une chaise. Pendant vingt minutes au moins il n'y eut pas d'explications possibles ; le jeune homme semblait prendre à tâche de les conjurer. Il poussait un

tabouret sous les pieds de son aïeule ou l'invitait à quitter son châle, lui demandait des nouvelles du château, parlait d'Adrienne et de l'enfant, de la santé de l'une et des dents de l'autre ; puis, quand le sujet commençait à s'épuiser, il se rabattait sur maître Rémy, et l'entreprenait sur l'état des récoltes, les incertitudes de la saison et le prix des fourrages. Le fermier n'avait pas l'esprit assez libre pour s'occuper de tels sujets ; d'ailleurs, il voyait le manège d'Armand, et n'était pas disposé à s'y prêter ; il ne répondit que par des monosyllabes. Quant à madame de Beaufort, elle ne fut point insensible aux attentions de son petit fils, et ne put se refuser à admirer sa bonne mine ; mais cette impression n'eut qu'un caractère fugitif, et s'effaça devant les griefs sans nombre dont, son âme était remplie. Sa résolution était bien prise ; rien ne pouvait l'ébranler. Armand sentit cela, il vit qu'il s'épuiserait en vains efforts, l'entretien languissait, l'aïeule avait des airs solennels ; il se dit qu'il n'esquiverait pas un sermon, et se résigna à l'attendre.

Ce sermon commença et ne fut d'abord qu'un appel au coeur du jeune homme. Madame de Beaufort s'excusa, au début, d'avoir à parler de choses délicates devant maître Rémy, mais elle dit qu'elle était sûre d'avance de ne point blesser en cela son petit-fils ; que maître Rémy n'était plus un fermier pour eux, mais un vieil ami de la famille ; que le soin des deux domaines reposait désormais sur lui, et qu'à ce titre il avait le droit de savoir jusqu'à quel point ces domaines restaient libres ou se trouvaient engagés. Cette précaution prise, elle remit sous les yeux d'Armand un passé qu'il ne pouvait avoir oublié, réveilla des souvenirs encore récents, et demanda comment, d'un tel amour, il avait pu passer à un tel abandon, et d'une destinée commune faire deux si injustes parts, le plaisir pour lui, pour sa femme la solitude. Sans doute Adrienne ignorait et se résignait ; mais cette résignation et cette ignorance pouvaient-elles durer ? Ne se ferait-il pas là dessus, tôt ou tard, une lumière terrible ? Et que deviendrait cette femme, frappée dans ses illusions, jouée dans son amour, ridicule à force de dévouement et de candeur ? Quel réveil pour elle ! Et qui sait où l'esprit de vengeance pourrait la conduire ?

Après cet appel à des sentiments sacrés, la grand'mère toucha quelques mots des intérêts de la maison. Ils étaient compromis, elle ne l'ignorait pas. Ce mensonge d'un procès engagé ne pouvait plus se soutenir ; on savait à quoi s'en tenir, des informations avaient été prises. Le vrai de cela, c'est qu'il voulait habiter Paris ; c'est que, pour y justifier son séjour, il avait

fourni au hasard, en l'air, le premier prétexte venu, grossier ou adroit, peu important ; il n'avait à compter qu'avec des femmes, et quelles femmes ! les temps primitifs en offraient seuls l'équivalent. L'aïeule ajouta que ce séjourne lui valait rien, qu'il s'y ruinait, qu'il y jouait le rôle de dupe ; qu'à tout prendre, il n'y avait ni grand honneur, ni grand plaisir à voir une fortune s'en aller pièce à pièce vers des usuriers, des escrocs et des créatures perdues ; que lui-même en rougirait plus tard et regretterait qu'une main ferme et amie ne l'eût pas arraché à cette fange avant qu'il y fût complètement et irréparablement plongé. Comme conclusion, elle déclara à Armand, d'une voix et d'un ton imposants, qu'il fallait partir, que c'était le seul remède, partir sur-le-champ, avec elle, sans regarder derrière lui, qu'autrement elle désespérerait de sa guérison et l'abandonnerait à son sort.

Lorsque madame de Beaufort commença ce discours, Armand ne l'écoutait qu'avec négligence et avec ironie ; il croyait eh être quitte pour un moment d'attention ; mais quand il vit avec quel feu elle le prenait, et combien elle paraissait résolue à pousser les choses jusqu'au bout, il devint sérieux malgré lui ; un certain retour se fit dans son âme. Il songea à Adrienne, à son enfant, aux joies tranquilles qu'il avait connues autrefois, aux plaisirs amers et mélangés qu'il recherchait aujourd'hui, par entraînement plus que par goût. Ce rapprochement ne fut pas sans charme, ni sans sérénité. Il n'était pas guéri sans doute : on ne guérit pas en un jour des plaies pareilles ; mais une certaine amélioration se manifestait. Sa réponse s'en ressentit ; elle fut douce, mesurée, presque positive ; celle d'un homme qui avoue sa faute et touche au repentir. Il n'avait qu'un désir ; c'était de retourner aux Ageux, de retrouver sa femme, son enfant, ses foyers. Il ne combattait plus que pour obtenir un délai, une semaine ou deux ; à la rigueur, quelques jours. La grand'mère demeurait inflexible ; elle s'était dit qu'elle l'emmènerait, et ne sortait pas de là.

Ce petit débat tirait à sa fin, et notre héros ne résistait plus que pour la forme, lorsqu'un valet entr'ouvrit la porte d'un air mystérieux ; il tenait à la main un plat d'argent, où se trouvait un billet dont le parfum s'exhalait au loin. Armand le prit et y lut ces mots :

« Venez me voir ; je vous attends !

MIRANDA. »

Il n'y avait là qu'une ligne, mais elle suffit pour changer les dispositions de Courtenay. Ce ne fut plus le même homme ; à son tour, il devint de fer, et parut impatient d'en finir avec ces explications. La grand'mère comprit que cette âme lui échappait de nouveau ; elle ne se découragea point, redoubla d'instances, prodigua les prières et en arriva jusqu'aux larmes. Rien n'y fit ; l'heure de l'ange du mal était revenue. Madame de Beaufort avait de la peine à se contenir ; enfin, sur un dernier refus, elle éclata, et, se levant dans un accès de fureur :

— Tenez, dit-elle à Armand, vous êtes un maudit !

Puis elle entraîna maître Rémy par la main, et sortit sur cette imprécation.

VIII. — LA VISION.

Vers ce temps, la vie paisible d'Adrienne fut traversée par un incident qui trouve ici naturellement sa place. Ce qu'il eut de singulier et, en apparence, de romanesque, ne saurait lui être attribué ; elle n'était pas femme à jouer avec l'indignation, et n'admettait rien en dehors de la simplicité et de la droiture.

Peut-être y avait-il alors dans son cœur quelques tristesses sourdes et un certain malaise qu'elle ne s'avouait pas. L'absence prolongée d'Armand en était cause. Il en est de l'âme comme du corps ; les facultés s'y développent par l'exercice et s'y émoussent dans le repos. Depuis plusieurs mois, Adrienne vivait concentrée sur elle-même, sans autre ressource que sa pensée, sans autre aliment que ses souvenirs. Au début, cet isolement ne lui parut pas trop lourd à supporter ; comme une lampe bien pourvue, elle usait son approvisionnement ; mais, à la longue, le vide se fit et les clartés devinrent moins vives. On eût dit qu'Armand y aidait de son mieux. Le seul bonheur de sa femme était de lui écrire, et chaque jour elle le faisait ; comme elle avait une prière pour le ciel, elle avait une lettre pour son mari. Avec le moindre effort, celui-ci aurait pu entretenir cette flamme si discrète et si douce ; il n'en fit rien. Pendant des mois entiers, il gardait un silence brutal ; et, s'il le rompait, c'était pour entrer dans des détails d'affaires, où le cœur se sentait mal à l'aise et comme effarouché. Adrienne tint bon tant qu'elle put et ne céda qu'à la force des choses. Comment continuer un entretien où elle gardait toujours la parole ? Elle y renonça. Ses lettres devinrent de plus en plus rares, et elle finit par ne plus écrire qu'à l'occasion et pour un motif déterminé.

Si elle en agissait ainsi, ce n'est pas que son affection fût moindre, qu'elle éprouvât de l'humeur, qu'elle se détachât ; non, rien de pareil ; mais elle craignait d'être à charge, de lasser, et elle y mettait un certain respect d'elle-même. Encore moins en était-elle arrivée à concevoir des soupçons ; vingt fois une âme vulgaire y eût cédé, la sienne était à l'abri de leurs atteintes. Un mot explique tout : elle croyait à l'amour de son mari. Or, il en est des croyances de l'amour comme des autres croyances : une fois entrées

dans le cœur, elles s'y défendent par leur propre vertu. On eût tout persuadé à Adrienne plutôt qu'un délaissement sérieux.

Elle avait eu d'Armand tant de gages de tendresse, des preuves si répétées, si libres, si volontaires d'affection ; elle avait recueilli de sa bouche et en tant de circonstances des paroles si douces et des serments si expressifs, qu'elle pouvait jeter un long défi aux médisances de l'opinion, et emporter son amour si haut, qu'il planât au-dessus de cette région des nuages.

La jeune femme avait pour habitude, durant la belle saison, de passer quelques heures de la journée dans la partie réservée du parc. Les gens du château y portaient un berceau en osier, et elle y endormait sa fille en plein air, avec le refrain d'une vieille chanson. Tant que durait le sommeil de l'enfant, la mère ne quittait pas son chevet, occupée tantôt à un travail d'aiguille, tantôt à la lecture d'un livre favori ; puis, au réveil, les jeux commençaient et se prolongeaient sous les grands arbres jusqu'à la chute du jour. On devine ce qu'un pareil régime ajoutait aux forces et à la santé de l'enfant ; aussi avait-elle le port et la vigueur des jeunes chênes qui lui envoyaient leurs émanations. D'ailleurs, nul risque à courir : point de pièce d'eau, point de fossé dans le voisinage, et le château en perspective et à cent pas de distance, tout au plus. En raison de cette proximité, Adrienne pouvait y aller seule, n'ayant pour tout gardien qu'un petit épagneul qui s'associait aux courses et aux gambades de l'enfant.

Il y eut cependant un jour où elle regretta de n'avoir pas pris plus de précautions. C'était au fort des ardeurs de l'été ; l'air était, lourd, brûlant, orageux ; la terre exhalait des vapeurs embrasées ; point de chants sur les branches, point de bruits au sein des bois ; la nature semblait frappée d'engourdissement ; dans le parc même, et sous les ombrages, une langueur involontaire pénétrait les sens. L'enfant reposait dans son berceau ; le chien, roulé en spirale, dormait aux pieds de sa maîtresse ; Adrienne, à son tour, se sentait gagnée par le ; sommeil. Ce fut au milieu de ce silence universel qu'un bruit imperceptible d'abord, ensuite plus distinct, vint frapper les oreilles de la jeune femme. Elle releva vivement la tête ; c'était comme un frôlement et une agitation dans le feuillage ; elle y dirigea ses regards, et aperçut, au plus épais du taillis, une forme confuse et deux yeux noirs fixés sur elle avec obstination. Cette découverte lui arracha un cri qui mit tout le monde en éveil. L'enfant pleura, l'épagneul donna de la voix et prit sa course à travers le fourré, les gens du château arrivèrent à l'aide. En moins de dix minutes, la population des Ageux fut toute sur pied. On se mit à la

recherche, on fouilla le parc dans tous les sens, on déchaîna les chiens de garde ; ce fut en vain. L'audacieux maraudeur échappa aux poursuites ; il trompa cette armée de traqueurs attachée à ses pas ; on n'en retrouva les traces ni dans l'intérieur du parc, ni en dehors des clôtures.

L'aventure était si étrange, que, le lendemain, remise d'une première frayeur, Adrienne crut avoir été le jouet d'une illusion. Comment expliquer autrement ce qu'il y avait de mystérieux là-dessous ? Le parc était fermé ; des murs élevés en défendaient l'accès ; les clefs des grilles étaient toutes à leur place. Dès lors était-il croyable qu'un homme eût pu sortir d'une enceinte si bien gardée, et non-seulement en sortir, mais y pénétrer ? Plus on examinait le fait, plus on y trouvait d'invraisemblance. Cependant, il y avait toujours à en tirer un conseil de prudence, et Adrienne le fit de son propre mouvement. Désormais, elle n'alla plus seule dans le parc ; un des serviteurs du château l'y accompagnait. C'en fut assez pour conjurer l'apparition ; rien ne troubla désormais l'enfant dans son sommeil, ni la mère dans ses lectures. L'épagneul lui-même put se relâcher de sa vigilance et s'endormir en toute sécurité.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette alerte, et la jeune femme l'avait presque oubliée, lorsqu'un autre incident vint frapper ses esprits. Vers l'époque de la moisson, une affaire urgente l'appela aux Roziers ; il fallait s'y rendre à jour fixe, sous peine de dommages très-grands. La veille pourtant, un orage affreux avait sévi dans la campagne ; les chemins étaient inondés et impraticables sur bien des points. Adrienne n'y vit pas un obstacle suffisant pour manquer à sa parole : elle fit atteler et partit. Des Ageux aux Roziers la distance n'est pas considérable ; mais le chemin qui unissait les deux châteaux se trouvait alors dans un déplorable état d'entretien, il figurait au dernier échelon de la vicinalité provinciale. Le lit en était composé d'une tourbe noire que défonçait un charroi fréquent, et que la pluie de la nuit avait détrempée au point de la rendre déliquescence. C'était un spectacle peu encourageant, et la jeune femme ne tarda pas à comprendre qu'elle s'était témérairement engagée. On n'avancait qu'avec lenteur et au milieu de tâtonnements infinis ; le cheval hésitait, le cocher perdait la tête. Il y eut un moment où la voiture se trouva presque à flot dans une mer de boue ; les roues en furent couvertes jusqu'au moyeu. Quelques pas de plus et tout était englouti, bêtes et gens ; le terrain se déroba de plus en plus, on était sorti de la route. L'alarme d'Adrienne et de son guide était

au comble, quand une voix se fit entendre avec toute l'énergie du commandement.

— Cocher, dit-elle, votre cheval dans les pas du mien, et poussez hardiment. Ne craignez rien, Madame. En même temps, un cavalier dépassa la voiture, et se mit en tête pour guider. Le cocher obéit ; cet ordre et cette manœuvre avaient une autorité irrésistible ; d'ailleurs le salut était au bout. Mieux dirigé, l'équipage se dégagea, et sortit de ce terrain de fondrières. Au-delà, le sol était plus ferme, plus consistant, et n'offrait plus le même danger, la partie était gagnée, on arrivait aux Roziers. C'est tout ce que voulait l'officieux cavalier ; quand il vit la voiture, en sûreté, il prit à gauche sans se retourner, sans attendre un remerciement, et disparut de toute la vitesse de son cheval.

Cette scène s'était passé si rapidement et au milieu d'émotions si diverses, qu'Adrienne n'avait pas eu le temps d'y retrouver sa présence d'esprit. Ce cavalier si serviable venait de passer devant elle à l'état d'apparition ; elle n'avait pas même aperçu son visage. Tout ce qu'elle en savait, c'est qu'il était d'une tournure grande et fière, et qu'il montait en perfection un admirable cheval. Le costume l'avait frappée également ; c'était un habit de chasse, qui ne manquait ni de grâce ni de goût, mais où l'on reconnaissait une coupe étrangère. Voilà tous les souvenirs qui lui restaient, et il s'y mêlait un regret très-vif, très-réel. Ce cavalier lui avait rendu un service éminent, et elle n'avait pas eu le temps de lui en témoigner sa reconnaissance. Il avait fui en homme discret ; mais n'aurait-elle pas pu le retenir. Evidemment oui, il y avait mille moyens. Elle aurait dû mieux s'y prendre, montrer plus de sang-froid et s'acquitter envers lui. Ainsi pensait Adrienne, elle s'accusait, elle s'en voulait beaucoup, et cette préoccupation durait encore quand elle descendit de voiture au château des Roziers. Plus tard même et en bien des occasions, ce petit remords lui revint à la mémoire ; elle n'en fut affranchie qu'à la suite d'un autre événement.

Au nombre de ses plus douces occupations était le soin de ses pauvres ; elle ne s'en remettait à personne des petits détails qui s'y rattachaient. Elle savait ce qu'ajoute de prix à un secours la manière dont il est offert et ce que l'exercice de la charité exige de pudeur, de bonne grâce et de délicatesse. Aussi voulait-elle en cela agir elle-même et de ses mains ; tout au plus si elle acceptait le curé de Roberval à titre de conseiller et d'auxiliaire. Lui signalait-on une souffrance ? Oh était sûr de la voir accourir. Était-il besoin de linge, de médicaments ? Elle en avait toujours au

service des malheureux. Quand le deuil frappait une chaumière, elle y paraissait avec quelques mots de consolation. Quand la maladie y amenait la misère, elle y apportait des soulagements. Elle était inépuisable et ingénieuse dans le bienfait, inimitable d'égards, secourable par la parole. On l'aimait pour elle et non pour ce qu'elle donnait, et chaque jour du sein de ces hameaux s'élevait un concert de bénédictions où son nom était placé au même rang et invoqué au même titre que ceux des anges du ciel.

Mais où son zèle éclatait, c'est lorsqu'une catastrophe était signalée dans la contrée environnante. Adrienne tenait à honneur d'être la première sur les lieux, elle marchait au bruit du tocsin, ou se mettait en route à la moindre rumeur. Précisément un malheur de ce genre arriva dans le courant du mois de juillet, et à la date où en est ce récit. Les détails en étaient affreux. Un incendie avait dévoré dix cabanes de bûcherons près du village de Saint-Christophe, et sur la lisière même de la forêt de Hallate. La cause du désastre était inconnue ; les uns l'attribuaient à la malveillance, les autres à un accident naturel. Sous les feux de la saison, une petite meule de foin avait été la proie d'une combustion spontanée, et, poussées par le vent, les flammes avaient envahi une à une les habitations de ces malheureux, où elles avaient tout détruit, meubles, vêtements, ustensiles, provisions. Dix familles restaient sans ressources, n'ayant d'autre abri que la voûte du ciel, et d'autre pain que celui de l'aumône. Des hommes, des femmes, des enfants à demi nus erraient sur ces décombres encore fumants, remplissant l'air de leurs plaintes, ou arrachant à l'incendie des débris informes et à demi-calcinés.

Lorsque Adrienne en apprit les détails, quarante huit heures s'étaient écoulées depuis l'événement. Le hameau de Saint Christophe, situé dans les bois et en dehors des grandes voies de communication, n'avait jamais relevé du château des Ageux d'une manière directe ; ainsi s'explique le retard que mit la nouvelle à y parvenir. Mais, à peine informée, la jeune femme s'efforça de réparer le temps perdu. A l'instant elle remplit un fourgon de voyage de tout ce qui se rencontra sous sa main en fait d'objets de première nécessité, aliments, couvertures, hardes, matelas. Plus tard, elle pourrait agir avec discernement : l'essentiel alors était de secourir aussi vite que possible des infortunés dénués de tout. Ces préparatifs achevés, elle monta en voiture pour se rendre sur les lieux. La distance fut longue au gré de son cœur ; elle eût voulu donner des ailes aux chevaux et ne vit pas

s'écouler sans impatience les heures nécessaires au trajet. Enfin le village de Saint-Christophe parut à la limite d'une avenue de frênes ; elle arrivait.

C'était sur la gauche du hameau et dans la direction des bois que se trouvait le théâtre du désastre. Aucun chemin frayé n'y conduisait ; il fallut que la voiture s'en ouvrît un à travers le taillis. Ce ne fut ni sans lutte, ni sans dommage ; le sol était inégal et jonché de troncs d'arbres récemment coupés ; il en résultait des secousses affreuses. Adrienne les supporta sans sourciller ; le sentiment d'une bonne œuvre la soutenait. Des malheureux étaient là qui avaient besoin d'elle, qui l'attendaient ; pouvait-elle songer à autre chose ? Elle se les figurait plongés dans le désespoir, immobiles, mornes, exténués. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle entendit la hache retentir sur les lieux qu'elle croyait voués au silence, et l'activité régner là où elle n'imaginait trouver que la consternation ! Rien n'était plus réel pourtant ; sur un sol à peine refroidi s'élevaient de nouvelles chaumières, et à la nature des matériaux, à leur mise en œuvre, à leur disposition, on pouvait juger d'avance qu'elles remplaceraient avec avantage celles qui avaient disparu.

Adrienne croyait rêver : hier la mort, aujourd'hui la vie ; sur le hameau en cendres, un hameau s'élevant à vue d'œil ! Quelle était donc le magicien qui avait une baguette si secourable, et en usait avec tant d'à-propos ? Elle ne fut pas longtemps sans l'apercevoir. Du milieu d'un groupe de femmes et d'enfants se détachait une figure où la douceur s'alliait à la sérénité. Adrienne ne l'avait jamais vue, et pourtant elle y rattacha sur-le-champ un souvenir. En effet, le vêtement l'avait frappée ; elle retrouvait l'habit de chasse qui s'était exposé pour elle aux souillures des boursiers. C'était donc son paladin ; elle éprouva, à l'examiner, un peu de confusion. Son âge eh faisait l'aîné d'Armand, et de beaucoup peut-être ; mais celui-ci n'avait ni ce port imposant, ni ces grâces dignes et sévères ; il n'avait pas cet œil noir et pénétrant qui ramenait Adrienne aux souvenirs de son apparition. Beaux, ils l'étaient tous deux avec des degrés et des caractères divers ; l'un avait la beauté d'un adulte, l'autre celle d'un homme.

En retrouvant son chevalier, la jeune femme éprouva d'abord un désir, celui de réparer l'oubli qui lui avait causé un si vif regret ; elle en fit l'essai ; mais, au moment décisif, sa hardiesse l'abandonna. Il faut dire que l'inconnu ne s'y prêtait guère ; il paraissait si rempli de sa tâche, si occupé de ses travaux, qu'aucun autre soin, aucun autre objet n'avaient de chance pour détourner son attention à leur profit. On eût d'ailleurs juré qu'il ne

s'était point aperçu de la présence d'Adrienne, tant il continuait son œuvre librement et naturellement. Celle-ci ne put s'empêcher d'en faire la remarque au fond de son cœur, et peut-être en éprouva-t-elle un imperceptible dépit. Sa présence à Saint-Christophe n'avait plus d'objet ; elle y avait été devancée ; il suffisait que l'on répartit les secours dont elle disposait en faveur des malheureux incendiés. Pour cette fois, ses gens auraient à s'acquitter de ce soin ; elle en donna l'ordre et reprit le chemin des Ageux, en songeant à ce personnage, singulier, et en épuisant à son sujet le chapitre des conjectures.

Cependant sa curiosité avait été excitée, et, chez les femmes, ce sentiment n'abdique pas. Elle voulut savoir, au moins, ce qu'était cet homme, comment il se trouvait dans le pays et pour quel motif il y reconstruisait des villages. Ces fantaisies-là ne sont pas communes ; elles ne germent pas dans la tête du premier venu, et ne fût-ce que pour la rareté du fait, elles méritent d'être approfondies. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'Adrienne soit retournée à Saint-Christophe, qu'elle y ait interrogé les bûcherons du hameau et recueilli çà et là d'autres informations. Sa moisson, d'ailleurs, ne fut ni ample ni heureuse. On ne savait rien ou presque rien de ce personnage mystérieux, sinon qu'il était étranger, et au plus haut rang pour la naissance et pour la fortune. Il avait loué, près de Villers, un vaste château qu'il occupait seul, entouré d'une nombreuse domesticité. Ses habitudes étaient simples, dignes et grandes ; il ne recevait que peu de monde, et seulement des gens titrés. L'un de ses goûts favoris était de poursuivre, tantôt à pied, tantôt à cheval, de longues et solitaires promenades ; il les recommençait tous les jours et ne s'y épargnait pas ; on l'avait vu sur vingt points différents, à Brasseuse et à Saint-Sauveur, à Raray et à Villeneuve, mais surtout dans la forêt de Hallate et vers le point où elle confine au parc des Ageux. Voilà ce que disait la chronique, et elle ajoutait que l'étranger était humain, bon et charitable, qu'il entrait dans les chaumières et y laissait des pièces d'or en échange de quelques verres de lait ; qu'il ne refusait jamais un secours, même important, à qui le demandait avec politesse ; enfin que, dans l'événement de Saint-Christophe, il était arrivé le premier sur les lieux, avait lutté lui-même et vaillamment contre les progrès de l'incendie, et que, ne pouvant sauver les habitations de ces infortunés, il avait donné dix mille francs, en beaux deniers, pour leur en construire d'autres. D'où l'on concluait dans le pays, que le personnage en question devait être de deux choses l'une, ou un grand de la terre à qui

l'or ne coûtait rien, vu qu'il le prenait dans la poche d'autrui, un grand duc, un archiduc, enfin un duc quelconque, s'il n'était pas un seigneur russe, ou un prince du sang ; ou bien, un profond scélérat qui distribuait des pièces d'or à droite et à gauche, afin de faire oublier ses crimes, et, qui le sait ? peut-être de la fausse monnaie provenant d'un ancien fonds de commerce prohibé par les lois.

Tels sont les propos qui se tenaient dans la campagne et dans les cabarets de villages, au sujet de l'hôte du château de Villers. Adrienne ne put rien obtenir de plus explicite ni de plus satisfaisant ; les valets étaient muets et il régnait dans la maison un certain mystère. D'ailleurs, l'inconnu ne tint pas longtemps en haleine la curiosité des nouvellistes du pays ; il ne passa qu'une saison au château de Villers, et, dès les premiers jours de l'automne, il le quitta avec sa suite, pour n'y plus revenir.

IX. — JOUER AVEC LE FEU.

Armand s'était encore mépris sur les dispositions de la Miranda ; il s'était abusé sur le sens du billet laconique dont l'effet avait été si fâcheux. Ce billet renfermait plus de défis que de promesses ; il était le fruit d'un premier mouvement, mêlé d'un peu d'humeur ; il devait être aussi le point de départ d'un nouveau plan de conduite.

Jusqu'alors la danseuse avait éloigné de chez elle le jeune Courtenay, en femme qui se défie et veut se garder d'une manière sérieuse. Elle conjurait ainsi le danger, ou plutôt l'ajournait tout en l'aggravant. Rien de plus terrible, en effet, que ces amours tenues à distance ; le regard et le geste les servent si bien, et on y regagne si vite le terrain perdu ! Il y avait donc là un double écueil pour l'artiste, écueil si elle ouvrait sa porte, écueil si elle la fermait. L'alternative était peu rassurante ; heureusement le hasard venait d'y pourvoir. Dès qu'Armand était marié, tout changeait ; on ne lui faisait plus l'honneur de le craindre. Plus de tactique, plus de précautions ; à quoi bon ? il rentrait dans la catégorie des adorateurs inoffensifs ; il pouvait être admis au même titre et sur le même pied que le vicomte Gaston et l'oncle Séverin.

Ce n'était pas le compte de Courtenay, aussi, y eut-il pour lui un moment de cruelle épreuve. Il arrivait en homme assuré de vaincre, et bien résolu à mener le siège avec vigueur ; il s'attendait à une de ces défenses dont le cœur fait les frais et où l'heure de la capitulation est prévue. Rien de pareil n'arriva ; il en fut pour sa mise en scène. A ses transports, on n'opposa que de l'enjouement. On le traita en enfant qui veut l'impossible et mérite d'être grondé. Et cela avec tant d'esprit, de gaieté et de grâce, qu'il fallait, bon gré mal gré, en prendre son parti. Armand s'y résigna : il étouffa les colères dont il était assailli, il parvint à dompter ses impétuosités naturelles. Cette résistance même était pour lui un aiguillon de plus, et il se dit que le prix du combat valait bien quelques efforts pour l'obtenir. Si c'était un manège, il le déjouerait ; si c'était un scrupule, à force d'amour il parviendrait à l'éteindre. De toutes les façons, il aurait son heure et son jour.

La maison de la Miranda n'était ouverte qu'à un cercle d'amis au nombre desquels, on l'a vu, l'oncle Séverin était parvenu à se glisser. La secourable

artiste avait accordé ce dédommagement à cette âme en peine. En retour, le digne homme était parvenu à modérer les effervescences de son cerveau ; il avait mis au délire de ses passions un frein nécessaire. Par exemple, il n'en était plus à croire que son regard avait la propriété de celui du basilic et foudroyait tout ce qui se passait à sa portée ; il n'attribuait plus à ses séances d'orchestre une vertu d'attraction irrésistible ; il commençait à douter de lui-même et de son nœud de cravate ; il était moins épris de sa personne, moins sur sa hanche, moins parlementaire, en un mot. D'où venait cette révolution dans ses habitudes ? Il n'est pas sans intérêt de s'y arrêter un moment.

Au sein du corps dont il faisait partie venait de s'élever un débat où il s'était imprudemment engagé, et qui troublait son repos d'une manière profonde. Ce fut la première question dont il se mêla, et ce fut la dernière aussi ; de pareilles leçons suffisent à la vie d'un homme. Il s'agissait de passementerie. Un parti s'était formé à la chambre en faveur de l'habit français, avec accompagnement du chapeau monté et de la flamberge. Les uns disaient oui, les autres disaient non ; il y avait des arguments pour et contre. Ceux-là prétendaient que la broderie est au personnage public ce que fut à nore père commun la feuille de vigne, c'est-à-dire, un vêtement essentiel ; qu'ici-bas tout doit se mesurer là-dessus ; que le talent, est une affaire de plumetis, et la considération une question de cannetille ; ceux ci répondaient qu'un homme vaut par lui-même, et non par l'habit, qu'à s'affubler dans ce goût, le grotesque n'est pas loin, et que, si bien doré que l'on fût, on serait encore éclipsé par les comédiens du Cirque. La discussion s'échauffait ainsi des deux parts et avec des chances à peu près égales.

C'est alors que l'oncle Séverin jeta dans la balance le poids de son opinion ; il se mit du côté de l'habit français. Il lui parut avantageux de se camper un chapeau à plumes sur le chef, d'avoir de l'or et du feuillage sur son frac, de s'attacher une brette au flanc, ne fût-ce que pour s'en caresser les gras de jambes. Cet ensemble lui souriait ; il était assuré de le porter avec aisance, et d'y produire un grand effet. Il ne reculait même pas devant la culotte et les exhibitions téméraires auxquelles ce vêtement assujettit l'humanité ; il avait la conscience de ses perfections naturelles. Dans cette disposition d'esprit, on devine quelle ardeur il apporta à la défense de l'habit français. Comme pièce à l'appui, il s'était fait confectionner un modèle dans le dernier goût et l'endossait de temps en temps pour prouver à ses collègues quels grands airs avait, sous cette enveloppe, un être pensant

et civilisé. Il joignait ainsi l'exemple au précepte, le fait à la théorie. Hélas ! ces efforts et ces sacrifices restèrent infructueux ; l'intrigue s'en mêla, le château intervint, le banc des ministres s'émut, et, dans ce conflit d'opinions, l'habit français succomba à une majorité de quelques voix. La chambre déclara qu'elle ne voulait pas de la majesté en parements ni de la dignité sur les coutures.

Cet échec frappa l'oncle Séverin dans le point le plus vulnérable de son cœur ; il en exhalait souvent les douleurs et les amertumes. A l'en croire, la faute en était à un tas de petits monstres qui tenaient du singe plus que de l'homme, et craignaient de donner lieu, sous cet accoutrement, à d'injurieuses comparaisons. Que si, au contraire, le parlement avait été tout entier, comme lui, suffisamment cambré et bien en jambes, la mesure, loin de souffrir la moindre difficulté, aurait été accueillie avec de grandes acclamations. Mais, ajoutait-il en poussant un dernier soupir, c'est à l'avenir que je m'en réfère ; on verra un jour si j'étais dans le vrai. L'habit français ne redoute pas l'oubli ; il est fort, il peut attendre : quand on voudra du sérieux en représentation, du sévère, du genre noble, c'est à lui qu'il en faudra revenir. On sera trop heureux alors d'en retrouver la coupe.

Ainsi s'exprimait l'oncle Séverin, en prenant à témoin l'univers entier, son neveu, ses collègues, les passants même, et jusqu'à la Miranda, qui le plaignait et le consolait de son mieux. Tous les habitués de la maison en faisaient autant, et, entre autres, le prince Wladimir et le docteur Raoul. Le prince était l'un des admirateurs les plus anciens et les plus sincères de la danseuse ; le docteur Raoul en était l'un des plus nouveaux et des plus fervents. Le nom de celui-ci a eu quelque célébrité et à juste titre. Aucun membre de la Faculté ne fût plus mêlé au monde du cheval, aucun n'y jouit d'une situation meilleure. Il était savant, néanmoins ; les mystères de sa profession lui étaient familiers. Comme ses confrères, mieux qu'eux souvent, il écrivait des thèses et même des livres ; mais ces choses-là se passaient de l'autre côté de la Seine, dans ces quartiers discrets où la science a son domicile naturel. Là, le docteur Raoul méditait sur les problèmes de la vie, jouait du scalpel, allait d'hôpital en hôpital, et attachait volontiers son nom à une nouvelle manière d'expédier les gens. Une fois qu'il avait passé les ponts, c'était un tout autre homme ; il variait l'exercice de son art, et enchantait le monde du cheval par sa grâce, son esprit et sa bonne humeur. Qui ne se souvient de ses anatomies sur les coulisses de l'Opéra, et de ses analyses des grands vins français dans leurs rapports avec les phénomènes

du cerveau ? Personne n'en fit l'objet d'études plus approfondies et ne poursuivit sur lui-même un cours d'observations plus méthodique et plus régulier.

Le salon de la Miranda, ainsi animé, était des plus curieux que l'on pût voir ; il y régnait, une intimité douce et égale pour tous. Ceux qui essayaient d'en franchir les limites étaient rappelés au respect du droit commun. Le vicomte Gaston, après quelques reconnaissances malheureuses, s'était retiré dans ses retranchements pour y arrêter un nouveau plan de campagne. L'oncle Séverin éprouvait, depuis la défaite de l'habit français, les défaillances et les hésitations de l'être déchu ; il semblait avoir perdu le goût et l'ardeur des conquêtes. Armand seul était resté le même, plus résolu que jamais, et puisant dans ses échecs un désir chaque jour plus vif d'en venir à ses fins. Railleries, remontrances, sévérités, rien n'y faisait ; il n'abandonnait pas la poursuite et n'accordait pas un seul jour de trêve ni de merci.

Ce jeu ne pouvait se prolonger sans compromettre ou la tête du jeune homme ou le repos de l'artiste. La passion de Courtenay redevenait un véritable péril ; c'était une machine chauffée à toute vapeur et dont on charge encore les foyers ; à un moment donné elle devait éclater. Il faut dire en outre que cette passion prenait non-seulement de la force, mais de la vertu ; toujours fougueuse, elle devenait plus sincère, plus contagieuse par conséquent. A vue d'œil il s'opérait chez Armand une sorte de métamorphose. Au début, il ne songeait à emporter les choses que de haute lutte, et ses manières se ressentaient de cette disposition. Plus tard, quand un sentiment moins brutal l'eut touché, il y découvrit, il y puisa, à son insu peut-être, des moyens de séduction tout nouveaux, tout imprévus. Cet impétueux jeune homme semblait s'assouplir sous la main de cette femme comme une lame bien trempée. Ses colères étaient suivies de tels retours, qu'elle ne savait plus s'il fallait les craindre ou les désirer : il avait le regard si vif, l'accent si doux, le mot si direct, tant de jeunesse et de beauté, une flamme si spontanée et si ardente, que la résistance devait s'affaiblir ou ne durer qu'au prix de grands efforts.

Dans les premières heures, la Miranda la conduisait en se jouant et comme sûre d'elle-même. Elle se sentait armée, forte et invulnérable ; sans cela, elle eût éloigné ce risque de son chemin. Elle ne redoutait d'Armand que ses entreprises ; elle se croyait à l'abri des défaites du cœur. Ce fut sur cette conviction qu'elle régla sa conduite ; elle le reçut d'abord en présence

de tiers, ou, quand elle était seule, avec deux sonnettes sous la main. Ces précautions lui semblaient suffisantes. Elle tenait fixé sur lui ce regard attentif qu'emploie un dompteur vis-à-vis d'un lion apprivoisé ; et, au moindre mouvement, elle opposait un mot ou un geste solennel ; l'effet en était prompt, la soumission immédiate. Mais pendant qu'elle se défendait sur un point, la véritable attaque commençait sur un autre où elle était sans défiance et sans appui : elle avait compté sur l'impétuosité, elle ne trouvait que de l'obéissance ; au lieu d'un amour violent, c'était un amour résigné. Rien ne la préparait à ce changement de tactique, et quand elle en comprit le danger, peut-être était-il déjà trop tard.

Un jour que ses amis étaient réunis dans son salon, l'entretien s'engagea sur cette vie de jeune homme, si pleine d'aventures et d'accidents. Le docteur Raoul la connaissait bien, et en parlait avec esprit ; il en trouvait le motif et l'excuse. Il disait que notre siècle manquait d'émotions, et en cherchait à tout prix ; qu'à part de petites révolutions frelatées, nous ne savions rien faire qui s'emparât des âmes ; que nos aïeux avaient eu la Ligue et la Fronde, nos pères la grande révolution et la période impériale, pour retremper les caractères dans l'exil, la lutte et le deuil ; que la jeunesse de ces temps-là en était sortie éprouvée et décimée, sachant se priver, sachant souffrir, avec les qualités qui distinguent une génération vigoureuse ; que de nos jours rien de pareil ne s'était vu ; que notre jeunesse, n'ayant sous les yeux que de petits combats et de petits spectacles, cherchait ailleurs un aliment à cette activité inquiète que l'homme porte toujours en lui, et qu'après avoir salué le premier gouvernement venu, elle mettait son ardeur à forcer des chevaux, boire, du vin frappé, tricher au jeu, courir les bals, changer d'amours et briser les réverbères.

Le docteur Raoul ajoutait que, puisque ce lot était échu à la jeunesse d'aujourd'hui, il fallait bien s'en accommoder, qu'on n'était pas maître de sa destinée, qu'il n'était pas donné à tout le monde de mourir sur l'échafaud ou d'aller se faire geler en Russie, que ces exercices n'avaient qu'un moment, et que le précepte du sage était de varier ses plaisirs ; ensuite qu'à tout prendre on pouvait apporter de la grandeur dans les petites choses, arriver à la gloire par l'excès, et pousser les moindres actes aux proportions d'un phénomène, par exemple, se tuer dans une course au clocher, se ruiner en six mois, s'abrutir par la boisson, se signaler au bal par des hardiesses de hanches, dormir en plein air avec un lampion sur l'estomac ; enfin, pousser

de telles vertus au point de forcer l'estime de ses contemporains et l'attention de l'autorité.

A l'appui de sa théorie, le docteur Raoul en vint à citer Armand qui était à ses yeux la fine fleur et la plus haute expression du genre. Qu'Armand fût venu sous la Ligue et il eût fait un magnifique ligueur ; sous la Fronde et il eût tiré l'épée en l'honneur de la duchesse de Longueville ; la révolution française l'eût trouvé dans la Vendée ou sur le Rhin, blanc ou bleu, au gré du hasard ou de l'entraînement ; l'Empire en eût fait un général de cavalerie, fou de panaches comme Murat et exécutant une charge à ses côtés ; partout il eût rempli et soutenu son rôle noblement, vaillamment, en homme qui se joue de la vie et court au danger comme on court à un plaisir. Avec Colomb il eût découvert un monde et pris Jérusalem d'assaut avec Godefroy de Bouillon. C'était son mandat, son rôle, sa destination ; il était né pour vivre et mourir à cheval, la lance au poing, changeant de gîte et de maîtresses, toujours en quête de nouveaux hasards et de nouvelles amours. Voilà ce qu'eût été Armand si les circonstances y avaient aidé ; voilà son emploi dans les vues de la Providence ; un chevalier de la Table-Ronde, un héros épique, un paladin.

Mais, ajoutait le docteur Raoul, dans notre siècle positif, pacifique, régulier, que pouvait faire Courtenay, à moins de périr d'ennui ? Ce qu'il pouvait faire ? mon Dieu ! ce qu'il faisait, et rien de plus ; se battre avec des moulins à vent et dégainer pour des niaiseries. Quand on ne peut pas tuer des lions on tue des mouches ; quand on ne peut pas estramaçonner contre des géants, frapper d'estoc et de taille, fausser des visières ou fracasser des armures, on brise des bouteilles au cabaret ou un bras à un mal appris, on cherche querelle aux gens pour un propos ou un regard de travers, on se constitue le chevalier de je ne sais quelles princesses équivoques dont on n'a que faire, et qui ne vous en savent aucun gré.

Là dessus le docteur raconta avec détail une aventure qui venait d'arriver à Courtenay, et dont le dénouement était encore indécis. Il s'agissait d'une habituée des bals publics qui avait acquis un certain nom par les fantaisies de sa danse. Les journaux ne manquaient pas de rendre chaque semaine un hommage volontaire à la liberté de ses mouvements et à l'indépendance de ses allures ; par le dévergondage elle était arrivée à la célébrité. Or, à l'un des derniers bals, cette femme, insultée, disait-on, avait jeté des cris à mettre tout le monde en émoi, et le hasard qui n'en fait jamais d'autres, avait voulu que Courtenay se trouvât à quelques pas du théâtre de

l'événement. Au premier bruit il était accouru, le front haut, l'œil plein de menaces ; il avait vu une créature en pleurs et les vêtements en désarroi ; et sans information préalable, sans y réfléchir, sans dire gare, il avait détaché un vigoureux coup de canne à l'adresse du premier-venu. C'était la méthode d'Armand : frapper d'abord, puis écouter les explications, s'il y avait lieu. Malheureusement le coup avait porté à faux. Celui qui l'avait reçu expiait un excès de zèle. Il se trouvait, au moment fatal, le plus proche voisin de la courtisane éplorée et s'empressait à son secours. De là cette préférence dont il avait été l'objet. Quant au vrai coupable, il avait fui et s'était dérobé au châtimement. On devine les suites d'un pareil malentendu. Le pauvre diable, injustement assailli, ne s'était pas renfermé dans une tranquille résignation : au coup de canne il avait riposté par un coup de poing, et de coup de canne en coups de poing, de coup de poing en coup de canne, il était résulté une mêlée affreuse où Courtenay avait déployé l'audace et le courage d'un héros. En moins d'un clin d'œil, il eut jonché le champ de bataille de blessés, et l'intervention de la force publique put seule arrêter l'essor de ses moulinets, brillants et de ses redoutables coups de pointe. Le combat s'était terminé à son honneur ; mais des explications avaient été demandées au nom de l'individu qui avait essuyé le premier choc ; il exigeait une réparation sur le terrain et se réservait formellement le choix des armes. Les choses en étaient là ; des témoins s'étaient entremis ; l'affaire suivait son cours.

Pendant que le docteur Raoul racontait cet événement avec le sang-froid d'un homme à qui les prouesses d'Armand étaient familières et qui n'avait plus de motif pour s'en émouvoir, la Miranda surprenait au fond de son cœur un sentiment nouveau et dont elle eût voulu vainement se défendre. C'était de la compassion, de la crainte, mêlées d'un intérêt très-vif. Tout ce qu'elle savait d'Armand et ce qu'elle venait d'en entendre s'agitait confusément dans sa tête et y engendrait un trouble mal défini. Il n'y avait, sans doute, en tout ceci, rien qui fût de nature à ébranler une raison comme la sienne ; mais les hommes plaisent si souvent par leurs défauts ! Ces élans sans règle, cette intrépidité dépensée mal à propos, cette fougue incapable de frein, n'étaient point, à tout prendre, les torts d'une âme ordinaire, ces travers n'étaient pas sans noblesse, ni ces imperfections sans grandeur. Ils valaient bien des qualités haut placées dans l'honneur du monde et où l'égoïsme a distillé ses poisons.

Involontairement l'artiste en fut préoccupée ; ce duel lui causait du souci, elle eût désiré en mieux connaître les détails. Ce jour-là Armand ne vint pas, et cette absence lui causa un vide pénible. Elle l'eût interrogé, elle se fut rassuré en l'écoutant. Les heures s'écoulèrent dans l'attente et l'inquiétude ; on eût pu croire que ce jeune homme comptait déjà dans sa vie comme un élément essentiel. Qu'était-ce à dire ? Aurait-elle succombé au danger qu'elle avait affronté si volontairement ? Aurait-elle été moins bien gardée qu'elle ne l'avait imaginé ? L'intérêt qu'elle éprouvait était-il celui que l'on accorde à un indifférent ou bien avait-il un autre caractère ? Elle n'osait se poser ces redoutables questions, tant elle avait peur d'être embarrassée pour les résoudre.

X. — BRINDEJONC ET TRONQUETTE.

La querelle d'Armand était plus sérieuse encore que ne l'avait dit le docteur Raoul, et comme elle eut des suites, il est essentiel d'y revenir.

A cette époque, l'industrie des bals publics n'avait pas acquis l'importance dont elle jouit de nos jours. Elle n'envahissait pas des parcs entiers pour les inonder à perte de vue de lanternes chinoises et de verres de couleur. Les établissements étaient plus modestes, moins prodigues d'illuminations, et renfermés dans un bien moindre espace ; ils ne se multipliaient pas à l'infini sur les points de la banlieue, en faisant assaut de luxe et d'orchestres en plein vent. À peine en citait-on deux ou trois qui eussent les honneurs de la vogue : les uns ouverts à la jeunesse des écoles et aux princesses du quartier latin, les autres fréquentés par les gens du monde et par les divinités accommodantes qui viennent y tendre leurs filets. Au nombre de ces derniers était le Ranelagh ; c'est là qu'avait eu lieu la scène où Armand s'était si malheureusement engagé.

Il faut se reporter au temps dont nous parlons, pour se former une idée de l'affluence qui régnait aux grandes fêtes de cet établissement. On y arrivait de toutes les avenues du bois de Boulogne, en voiture, à cheval à pied ; les rangs s'y confondaient comme les fortunes, la grisette y coudoyait la grande dame, le commis en nouveautés y faisait figure près des gens à blason. Aucune fonction ne se refusait à payer à la vogue un tribut de curiosité ; le barreau y abondait, on y voyait même de la magistrature. Non pas que la toge ou l'hermine se compromissent dans ces balancés hardis ; mais il était de bon goût d'y venir jeter un coup-d'œil, afin de se former une idée exacte de la danse champêtre et de ses témérités. Aucune expérience n'est à dédaigner dans la vie.

Le temps était d'autant mieux choisi que cette danse venait de passer par le filtre de l'épuration, et en arrivait à un état de limpidité satisfaisante. Dans le début, elle avait ces formes rudes qui caractérisent l'enfance de l'art et ces mouvements déréglés qui sont comme une première émanation de la nature. C'était une danse de haut goût, accentuée dans ses poses, et qui alarmait à juste titre la pudeur de l'autorité. Ainsi entendue, elle devait vivre et mourir où elle était née, sous les lilas du Montparnasse et parmi les

populations primitives qui recherchent les plaisirs épicés. En dehors et au-delà elle rencontrait une civilisation réfractaire, des mœurs rebelles et un public rempli de préjugés. Pour la répandre, il fallait donc l'adoucir et la transformer ; c'est ce que firent des hommes de génie. A la danse de haut goût, ils substituèrent une danse d'un goût tempéré, toujours champêtre, toujours empruntée à la nature, mais si gazée, que les sens les plus délicats ne pouvaient s'en effaroucher. A vrai dire, la réforme trancha dans le vif ; elle changea la destination des bras et le caractère des haut-le-corps ; elle imposa à l'attitude des couples, à leur rencontre, à leur choc dans l'espace, des règles salutaires dont ils ne purent désormais s'affranchir ; elle assigna des limites aux fantaisies de l'invention, à l'intempérance du geste, à la témérité des mouvements, à l'abus des poses académiques, à toutes les hardiesses, à tous les excès, à tous les écarts. Ce fut un baptême où disparurent jusqu'aux moindres traces du péché originel. La danse champêtre eut désormais droit de cité ; elle vécut en paix avec elle-même, et en règle avec la loi.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir créé le genre ; il fallait encore former des sujets qui le fissent valoir. La tâche offrait des difficultés ; elles n'arrêtèrent pas les entrepreneurs. C'est aux méthodes anciennes qu'ils demandèrent des jarrets exercés, sauf à leur inculquer les nouvelles, comme on introduit une greffe dans un sauvageon. L'expérience était curieuse et fit du bruit. Chaque bal champêtre eut un ou deux premiers rôles, qui servirent de montre à l'établissement. C'était du nouveau : de toutes parts on y courut. Chacun voulut voir de ses yeux comment ces dames élevaient l'orteil à la hauteur de leur front, sans offenser d'une manière sensible les lois de la décence ; comment elles fourrageaient leurs robes et piétinaient sur elles-mêmes avec un acharnement mutin. On voulut également suivre ces messieurs dans leurs exercices favoris, soit qu'ils tinssent les mains dans leurs poches et changeassent les pans de leurs habits en ailes de moulins, soit que, les bras étendus et le corps penché en avant, ils donnassent à leur danseuse une grotesque bénédiction.

Au premier rang parmi ces sujets d'élite, on citait mademoiselle Tronquette et son ami, M. Brindejone ; ils tenaient tous deux le haut bout ; ils étaient l'orgueil et la fortune du Ranelagh. Chaque jour de séance, les curieux s'y empressaient de tous les coins de Paris ; il en arrivait à grands flots de la province, l'étranger même en fournissait un notable contingent. Leurs noms, réunis, valaient ceux des plus grands comédiens ; ils faisaient

recette. Tronquette avait une manière à elle d'imprimer à son corps d'imperceptibles balancements, de rester pendant quelques secondes immobile devant son cavalier, et de lui échapper par une brusque pirouette ; c'était le jeu de la colombe devant l'autour. Quant à Brindejone, il a laissé dans les fastes de la danse champêtre d'immortels et impérissables souvenirs ; il fut le créateur et le roi du genre. On citerait peu de perfectionnements dont l'honneur ne lui doive être attribué, peu de figures où il n'ait fourni son mot, peu de temps de danse dont il n'ait amélioré le dessin. Les jeunes habitués qui promènent aujourd'hui dans les bals extérieurs leur désœuvrement et leurs grâces ne se doutent pas de tout ce qu'ils empruntent à Brindejone. S'ils portent le chapeau en coup de vent, c'est du Brindejone ; ce fut une de ses traditions et des plus familières. S'ils exécutent le saut de carpe avec quelque bonheur, c'est encore du Brindejone ; il y était incomparable. De quelque manière qu'ils s'agitent, ils marchent dans une de ses créations et réveillent une de ses gloires. Mais ce qui est resté au-dessus de tout plagiat, son titre le plus solide et le plus pur, ce fut une natation à sec où il s'élevait à des effets qui semblaient interdits aux bras et aux jambes de l'homme. Seul il en a eu le mérite, et le secret en mourra avec lui.

Puisque ce couple est en scène, c'est le cas de dire en quelques mots d'où il vient et ce qu'il est. Tronquette était la fille d'un savetier de la place Maubert ; elle avait été nourrie avec des coups, comme elle le disait elle-même : des coups au déjeuner, des coups au dîner, c'était sa pitance la plus sûre ; on y ajoutait quelquefois un peu de soupe et un morceau de pain. Voilà comment elle grandit et devint dure au mal.

Ainsi préparée, elle pouvait affronter les épreuves de la vie ; le bras paternel lui avait rendu tout facile par ses méthodes d'enseignement. A quatorze ans, on la mit en apprentissage ; c'est là que Brindejone la connut. Tronquette n'était pas jolie, mais elle était souple et alerte comme une biche ; ses membres grêles étaient pleins de ressort ; ils avaient gagné cela à se débattre sous les corrections domestiques. Brindejone la trouva à son gré et l'enleva vers les hauteurs où il perchait ; elle s'y prêta avec un plaisir mêlé d'épouvante. Comment son père prendrait-il l'événement ? Et s'il la retrouvait, quelle scène ! Il n'y eut ni scène ni événement ; le savetier était trop occupé pour courir après sa fille ; peut-être se prit-il à songer que c'était une bouche de moins dans la maison. D'ailleurs, un peu plus tôt, un

peu plus tard, elle devait prendre sa volée ; un amoureux ou un autre, qu'importait ? Il se conduisit en philosophe et la laissa à Brindejone.

Celui-ci était aussi un enfant de la balle, formé à cette école gratuite qu'offre le pavé de Paris. Il y avait achevé l'une des éducations les plus brillantes et les plus solides que l'on pût voir. Personne ne possédait les finesses du jeu de billes comme lui, n'envoyait la jambe avec plus d'art, n'avait un vocabulaire plus choisi ni plus étendu. Ce fut ainsi qu'il s'éleva, au milieu des brumes et des intempéries, sous les eaux du ciel et les feux du soleil, crotté ou poudreux, à jeun ou repu, toujours hargneux ou taquin, prêtant le collet à de plus robustes que lui et ne rentrant jamais au logis sans y rapporter quelques meurtrissures. Il préludait à ses destinées à venir. Adolescent, l'industrie le réclama ; il devait à la société le tribut de ses études. Il essaya alors divers petits métiers qui n'eurent pas hélas ! un dénouement heureux, et paya sa dette à la patrie dans une forme qui manquait de régularité. Sa carrière ne se fixa guère qu'à vingt ans. Parmi les facultés qui s'étaient révélées chez lui, il en était deux qui avaient un caractère dominant : la danse et l'escrime ; il y était sans rivaux, il y apportait une supériorité naturelle. La danse resta d'abord en réserve ; l'escrime eut le pas ; Brindejone y poussa son instruction jusqu'au dernier degré et devint prévôt dans une salle d'armes.

La profession était noble et comportait un certain orgueil ; l'enfant de Paris céda à ce sentiment. Il eut toutes les allures et toutes les susceptibilités de l'emploi ; volontiers il frisait sa moustache et regardait les passants de travers. Surtout il devint intraitable en matière de point d'honneur, et en étudia le code avec un soin particulier. On ne l'eût pas trouvé en défaut sur une formalité, sur un détail, et quand le texte n'était pas suffisamment clair, il y ajoutait de son propre fonds, et à l'aide de ses souvenirs, de sages et lumineux commentaires. Dès l'abord, il distinguait deux catégories d'affaires, celles qui s'arrangent et celles qui ne s'arrangent pas ; puis parmi ces dernières, il ne manquait pas d'établir un ordre de gravité. Il y avait le duel au premier sang, c'est-à-dire une réparation puérile, moins digne de l'épée que de la broche aux canards ; le duel au deuxième sang, déjà plus sérieux et d'une nature plus relevée ; enfin le duel à outrance, qui était celui des anciens chevaliers, et que préférèrent encore les hommes de cœur. A ces divers combats, Brindejone rattachait les règles qui y sont inhérentes ; les devoirs des témoins, le choix des armes, la conduite sur le terrain, les

gardes permises et celles qui ne le sont pas, enfin le chapitre des explications, si tant est que la meilleure ne fût pas au bout de l'épée.

L'enfant de Paris se plaisait donc dans sa profession et y apportait la fierté d'un gentilhomme de Castille. Malheureusement, les profits n'y étaient pas à la hauteur de ces satisfactions de vanité. L'escrime a bien déchu de nos jours ; elle n'est plus ni une parure, ni une défense ; elle a cessé d'être un complément obligé de l'éducation. Même quand on s'y livre, ce n'est que pour un temps très-court ; on la traverse, on ne s'y arrête plus. De là, pour cette industrie, une situation précaire qui pesait lourdement sur Brindejone. Depuis que Tronquette faisait partie de sa maison, il avait deux bouches à apaiser, et la jeune fille avait tant pâti dans ses premières années, qu'elle en avait conservé un appétit insatiable. Comme on ne la nourrissait plus avec des coups, elle éprouvait le besoin d'y suppléer par d'autres aliments ; aussi le pain disparaissait-il du logis avec une rapidité qui tenait du prodige. Brindejone s'évertuait de son mieux, adressait au masque et au fleuret des appels suppliants ; mais il ne pouvait se faire désormais d'illusions ; il avait tiré de l'art des dégagements tout ce que cet art pouvait fournir, et ne devait rien attendre de plus de la science des flaconnades. La limite se trouvait atteinte, et elle condamnait le jeune couple à l'inanition.

Ce fut alors que Brindejone songea au second talent que la nature lui avait départi et qu'il cultivait en secret, comme une ressource extraordinaire. Il avait bien étudié Tronquette ; elle ne ferait jamais rien de ses dix doigts ; la couture lui portait sur les nerfs et les corrections paternelles lui avait gâté la main. En revanche, elle y avait acquis une souplesse d'articulations qui constituait un avantage naturel, susceptible de bien des emplois. L'essentiel était de diriger avec sagacité ce don de l'éducation et de la nature. L'enfant de Paris s'y prit doucement, adroitement, comme un garçon dont l'habitude du pavé a développé l'expérience. Il conduisit Tronquette à la Grande Chaumière : ô prodige ! elle dansa d'instinct, toute seule, sans effort, presque sans orchestre. La vocation éclatait : elle était née pour le quadrille champêtre, dans la plus brillante acception du mot ; elle allait figurer au premier rang parmi les vestales qui animent les bals publics et y entretiennent le feu sacré. C'était brut encore ; mais sous cette enveloppe il y avait un diamant, il ne restait plus qu'à le polir.

Brindejonc entreprit cette tâche immédiatement ; il l'acheva à son honneur et, il faut ajouter, au profit commun. D'ailleurs, rien ne se fit ni sans étude, ni sans effort ; il en faut toujours un très-grand pour donner le caractère d'un art à ce qui est dans le domaine de la nature. Durant plus de trois mois, ce couple, dont les noms allaient devenir européens, se livra, au sein d'un grenier, à des exercices qui auraient brisé des membres moins assouplis que les leurs ; eux en sortaient dispos et doués d'une agilité nouvelle. Les séances avaient lieu, d'ailleurs, dans le courant d'un très-rude hiver : d'où une économie notable dans l'emploi du combustible. Ensuite il y mettait cette ardeur, ce feu qui sont les présages des succès. Matin et soir, s'exécutaient des répétitions sans fin : un jour, sur les manœuvres du bras ; l'autre jour, sur la dislocation des hanches ; pas un détail qui ne fût fixé avec prévision et poussé au perfectionnement. Les grandes choses ne s'obtiennent qu'ainsi.

Lorsque le printemps arriva, ils étaient prêts et sous les armes. Brindejonc connaissait son Paris ; il savait combien il faut peu de chose pour le remuer jusque dans ses fondements ; il s'était dit qu'il jouirait de cet honneur et que Tronquette et lui auraient leur jour de vogue. Cette prévision se réalisa avec une promptitude magique et au delà de tous leurs vœux. Dès que le premier bal champêtre fut ouvert, ils y parurent et fixèrent sur-le-champ l'attention, par un genre dont le caractère était inconnu et la saveur nouvelle. On fit cercle autour d'eux ; on les fêta, on les applaudit. Sous le feu de cet encouragement, Brindejonc éleva trois fois sa botte jusque sous le nez de Tronquette ; c'en fut assez pour provoquer un enthousiasme sans fin ; la galerie voulait les porter en triomphe ; ils se refusèrent à cet excès. Au second bai, l'effet s'agrandit, il devint plus contagieux, plus universel, et, pour comble de chance, il se trouva là un journaliste qui y vit matière à un article dont il pouvait se faire honneur. Il fit cet article pour lui, non pour eux ; ils en profitèrent plus que lui. Sur ce thème s'éleva un écho général ; ce qu'une feuille publique a dit, une autre le répète ; on saute à l'envi dans cette famille-là. Dès lors il ne fut bruit dans Paris que de Tronquette et de Brindejonc. On ne se rencontrait pas dans la rue sans en causer ; les provinciaux en semèrent la nouvelle dans les départements, où elle acquit les proportions que développe toujours la distance ; les étrangers l'emportèrent au delà des mers et ajoutèrent à tout cet éclat les honneurs d'une célébrité lointaine.

La gloire était venue, mais non l'argent ; les exercices de ce genre sont de ceux qui se poursuivent à titre gratuit. Mais Brindejanc était de son siècle ; il savait compter ; il tenait aux honneurs sans dédaigner les profits. Evidemment, c'étaient Tronquette et lui qui attiraient vers les bals champêtres cette masse de spectateurs opulents, venus de tous les points de l'horizon ; on lui devait la vogue, on lui devait les recettes ; qu'il se retirât de l'établissement, et la décadence commençait. Brindejanc le fit sentir aux entrepreneurs, doucement d'abord, puis en des termes tels que, bon gré mal gré, il fallut ouvrir l'oreille. Il leur dit qu'après tout, s'ils étaient les maîtres de leur argent, il l'était aussi de ses jambes et de celle de sa moitié ; que si leur service devait être payé en compliments, il se donnerait le plaisir de les mettre sous la remise ; qu'ici-bas, personne ne faisait rien pour rien, et qu'il ne voyait pas pourquoi sa moitié et lui constitueraient seuls une exception à la règle ; qu'ils n'étaient ni capitalistes ni rentiers, et qu'ils avaient des estomacs irascibles dont ils n'apaisaient pas toujours les grondements ; qu'en un mot, c'était à prendre ou à laisser, et que si on ne s'expliquait pas d'une façon catégorique, ils feraient relâche au premier jour, à l'improviste, et sans avertir le régisseur. A de tels arguments, que répondre ? On s'aboucha, on transigea et il y eut quelques accords secrets. Le boulanger ouvrit de nouveaux crédits, et Tronquette ne resta plus autant sur sa faim. Brindejanc, de son côté, eut des toilettes de gentilhomme, porta des gants, se pourvut d'un binocle et s'assit le soir au balcon de l'Opéra.

Il en était à cet apogée au moment où nous le trouvons. La célébrité avait agi sur son cerveau et y causait, une sorte d'ivresse ; il se croyait un personnage avec qui tout le monde devait compter. Le prévôt de salle reparaisait aussi chez lui, et de loin en loin ; il se montrait susceptible et pointilleux, il engageait volontiers des querelles, et les vidait selon les règles de l'art. C'était un mélange de bouffon et de matamore. Ce travers pesait même sur son talent ; il empruntait des airs solennels pour exécuter ses voltiges, puis se rengorgeait en grand artiste blasé sur le succès. Tronquette seule y allait toujours de franc jeu ; elle aimait mieux les friandises que la gloire, et dansait avec le même cœur, pourvu qu'il y ait eût des tartelettes au bout. La pauvre fille avait tant pâti !

Depuis un mois, le Ranelagh avait couvert Paris d'affiches et annoncé une fête extraordinaire. Il devait y avoir illumination des jardins, feu d'artifice, ascension de ballon, et, par-dessus tout, Brindejanc et Tronquette,

le plus bel ornement de la solennité. La foule, avait répondu à cet appel ; elle couvrait les allées du bois et encombrait les portes de l'établissement. Les voitures arrivaient en masse et prenaient la file sous la surveillance des gendarmes chargés d'assurer l'ordre au milieu de cet encombrement.

Armand avait dîné ce soir-là avec le prince Wladimir et le vicomte Gaston de Montluel : c'était le prince qui avait fait les honneurs du repas, à la suite d'un pari perdu. Au dessert, il fut question de l'emploi de la soirée ; personne n'avait de projet arrêté. Les théâtres ne donnaient rien qui eût de l'attrait ; on était dans ces premiers jours de l'automne où la campagne est belle encore et sollicite un dernier regard. L'air était doux ; le ciel serein ; les voitures attendaient à la porte du café. Après bien des plans faits et défaits, la compagnie se mit d'accord ; il fut décidé qu'on irait au bois et de là au bal de Ranelagh.

XI. — UNE FACHEUSE AFFAIRE.

Lorsqu'Armand et ses amis arrivèrent au Ranelagh, la fête était dans tout son éclat, la danse dans toutes ses ardeurs. Les jardins ; les salles couvertes, la pelouse regorgeaient de curieux ; il y en avait aux jeux de bagues, au tir à l'oiseau, dans les kiosques, au fond des bosquets. On eût dit que la société élégante s'était entendue pour y venir ce soir-là, et aux saluts qui s'échangeaient-il était facile de deviner qu'on s'y trouvait en pays de connaissances.

Les hommes y dominaient ; c'était dans l'ordre et dans les habitudes du lieu ; quelques femmes du monde, plus intrépides que les autres, avaient seules pénétré jusqu'à une galerie supérieure d'où l'on embrassait l'ensemble de la salle et les quadrilles des danseurs. Elles s'y trouvaient à l'abri des ondulations de la foule et sous la conduite de leurs cavaliers. Leur but était de voir cette Tronquette dont on leur parlait si souvent ; et de connaître le genre de mérite qui lui avait valu en si peu de temps une notoriété si universelle. Entre une femme qui se respecte, et une femme qui ne se respecte pas, il ne saurait naître de jalousie ; mais il règne parfois un sentiment de curiosité qui s'en rapproche par quelques points. On ne voudrait, pas imiter ces créatures ni user des moyens qu'elles emploient ; mais on n'est pas fâché de savoir comment elles plaisent, comment elles réussissent, comment elles règnent.

La soirée suivit son cours ordinaire jusqu'au moment où l'esclandre arriva. Tronquette et Brindejone venaient d'épuiser leur répertoire et d'y ajouter un balancé, avec des dessins entièrement inédits. C'était le bouquet ; la galerie battit des mains ; il ne restait plus qu'à laisser tomber le rideau et à éteindre les verres de couleur. Déjà on y procédait, lorsqu'un cri extraordinaire frappa les voûtes de l'établissement. Il n'y avait pas à s'y méprendre : Tronquette seule pouvait en pousser de pareils, elle s'y était exercée de bonne heure et sous la main de son père le savetier. Pourquoi jetait-elle ce cri de paon ? Elle ne s'expliqua jamais là-dessus avec une clarté suffisante. Il paraît néanmoins que, dans le feu du triomphe et pressée de toute part, elle-essuya un hommage si passionné, qu'elle crut devoir en prendre l'alarme. De qui venait l'insulte ? Elle n'en sut rien ou feignit de

n'en rien savoir. Toujours est-il qu'il s'en suivit une scène affreuse. Les détails étaient bien les mêmes que dans la version du docteur Raoul. Au cri de Tronquette, Brindejunc était accouru ; un bond l'avait porté près de sa princesse. Non moins prompt, Armand survint à son tour, et voyant cet homme en feu près de cette femme effarouchée, il lui avait administré, de confiance, un avertissement significatif. De là un vrai combat, une tuerie. Brindejunc rugissait, Armand soufflait du feu ; les amis s'engageaient des deux parts ; on eût dit une bataille d'Homère ; puis des mots voltigeaient ça et là :

Ah ! coquin ! — Ah ! maroufle ! — Manant ! — Manant toi-même ! — Tiens, drôle ! — Attrape, pochard !

Et vingt autres aménités qu'appuyait un vigoureux coup de poing ou un sonore coup de canne. Les horions et les gros mots se seraient succédé indéfiniment, si la garde n'était intervenue. On sépara les deux principaux champions ; les autres n'y mettaient plus d'acharnement. Cependant, au moment de quitter le bal, Brindejunc échappa à ses amis et rejoignit Courtenay : il avait pris un air tragique et approprié à la circonstance.

— Voici ma carte, Monsieur, lui dit-il en lui tendant l'objet indiqué. La vôtre, s'il vous plaît !

— Ma carte, à vous ? s'écria Armand en se contenant avec peine. A vous ? et pourquoi ?

— Cela s'explique tout seul, Monsieur. D'ailleurs, il est tard ; nous verrons demain. Il me suffit de savoir à qui j'ai affaire.

— Vous êtes bien curieux, monsieur Brindejunc ; et si je refusais ?

— Je le saurais par d'autres, Monsieur.

— C'est juste, monsieur Brindejunc ; eh bien ! je vais m'exécuter de plein gré. Je me nomme Armand Courtenay, et je n'ai que faire de vos provocations. Maintenant, passez votre chemin.

— Oui, monsieur Courtenay ; mais je veux que vous sachiez bien, avant de quitter d'ici, que j'exige une réparation, et que si vous me la refusez, je saurais trouver le moyen de vous y contraindre.

— Drôle ! s'écria Armand, en levant la canne de nouveau.

Ses amis le continrent, et lui-même se sentit désarmé par une réflexion.

— Cet homme a bu, dit-il.

Il ne vint pas à la pensée de notre héros qu'il pût être question sérieusement d'un duel entre lui et M. Brindejunc. Se commettre avec un coryphée des bals publics, fi donc ! le suivre sur le terrain, quelle raillerie !

Vis-à-vis de telles gens, le bâton était seul de bon goût, il allait bien à leurs épaules : on pouvait les rouer ou en être roué ; ils n'étaient pas dignes de plus nobles armes. Ainsi pensait Courtenay, et il persistait à croire que les fumées du vin avaient seules inspiré à cet homme les témérités de son défi. Après un sommeil de quelques heures, il ne s'en souviendrait plus.

Cependant, le lendemain, il fallut se rendre à l'évidence ; deux témoins vinrent apporter à Armand un cartel dans toutes les règles de l'art. Ces témoins avaient été choisis par Brindejone avec un soin infini, ils ne devaient pas reculer d'une semelle. C'étaient deux prévôts de salle vieillis dans l'emploi, et de beaucoup plus habiles dans le maniement des armes que dans celui de la parole. Leurs commentaires furent courts ; tout ce qu'ils désiraient, c'est que l'affaire se vidât dans la journée même. Ils avaient des fleurets démouchetés ou des épées de combat, au choix des champions ; en cas de dissentiment, le sort en déciderait. Comme pièces à l'appui, l'un d'eux montra, sous sa polonaise à brandebourgs, les armes destinées à cette rencontre ; il les garantissait égales de trempe et parfaites à l'emploi.

Armand eût volontiers jeté ces envoyés par la fenêtre ; cependant il parvint à se maîtriser. Il répondit qu'il allait mettre l'affaire entre les mains de deux amis, et qu'il en agirait suivant leurs conseils. Il ajouta que ces amis s'aboucheraient avec ceux de Brindejone, et que, s'il y avait lieu, on passerait au choix des armes ; que, dans tous les cas, la difficulté ne pouvait pas être vidée sur le champ ; et s'adressant au témoin à la polonaise, il l'engagea à aller rétablir ses engins de guerre dans leur arsenal ; ils y feraient meilleur effet, et ne craindraient rien de la rouille. Après ce discours, les témoins n'avaient plus à insister ; ils sortirent en témoignant de nouveau le regret qu'on n'en pût pas découdre sur le champ ; ils promirent de revenir et de pousser de leur côté les choses avec la plus grande vigueur.

Il fallait prendre un parti ; impossible de se renfermer dans le dédain. Armand alla chez le vicomte Gaston ; la prince Wladimir s'offrit de lui-même. A eux deux ils se chargèrent d'éclaircir les faits, de voir l'offensé, de s'aboucher avec les témoins et d'arrêter un plan de conduite. Jamais négociation ne fut plus pénible ; elle se prolongea pendant trois jours et au milieu des incidents les plus fâcheux. En premier lieu, et avant toute chose, il était essentiel de savoir ce que pouvait être ce Brindejone. Ce fut sur l'oncle Séverin que ce soin retomba. Il était homme public, et accrédité par conséquent à la préfecture de police ; il pouvait y examiner les dossiers et y

puiser des renseignements. On sut ainsi que cet individu n'était pas une fleur de probités, on eut des détails sur les carrières équivoques où il s'était engagé dans ses jeunes ans ; on apprit qu'il avait été prévôt de salle d'armes avant d'être l'une des colonnes de la danse champêtre, on connut enfin presque jour par jour cette existence pleine de vicissitudes et de fluctuations. De tout cela, les deux amis et l'oncle Séverin conclurent à l'unanimité qu'à tout prix il fallait éviter une rencontre et s'arranger de telle sorte que l'affaire n'allât pas plus loin.

Ils comptaient en cela sans Brindejonc ; l'enfant de Paris se montra intraitable. Aux ouvertures qui lui furent faites, il répondit en raffiné à cheval sur le point d'honneur. Son droit était formel, entier, absolu ; il était écrit dans les livres spéciaux, et mieux encore dans la conscience des gens de cœur ; la tradition le consacrait aussi bien que l'expérience. En effet, quoi de plus simple ? Il avait été offensé, on ne le niait pas. Un coup de canne lui avait meurtri les épaules ; c'était hors de doute. Les faits étaient positifs, avérés, constants. Eh bien ! comme insulté, il demandait une réparation et se réservait le choix des armes. Qui oserait lui contester ces deux points ? Il n'y avait pas vingt manières d'envisager la question ; il n'y en avait qu'une, et c'était la sienne ; tous les auteurs lui donnaient gain de cause, tous les hommes du métier seraient pour lui. M. Courtenay n'avait qu'à les consulter, Brindejonc s'en rapportait à leur avis. Ainsi tout était bien posé, bien compris, bien en règle ; comme offensé, il exigeait une réparation, on ne pouvait la lui refuser sans lâcheté.

A ces motifs, qui n'étaient pas dépourvus de solidité, Brindejonc en ajoutait d'autres qui étaient de la pure fanfaronnade. Pourquoi M. Courtenay lui refuserait-il cette satisfaction ? était-ce à cause de la différence des rangs, du nom, et de la fortune ? Mais d'abord quand on a peur de se commettre, on n'insulte pas ; puis, à y regarder de près, sa situation, à lui, Brindejonc, n'était pas de celles qu'on pût traiter avec dédain ; elle avait sa grandeur, son intérêt, sa noblesse, et, posé comme il l'était, un gentilhomme pouvait s'alligner avec lui sans déroger. Il y a mieux : c'était à raison de cette situation même qu'il devait se montrer plus exigeant et ne point en démordre. L'Europe allait connaître l'événement, les journaux en parleraient, les gens d'épée ne manqueraient pas de le commenter. On saurait qu'il avait été outragé dans un lieu public, sur le théâtre de ses succès, outragé directement, dans son honneur, dans sa personne, et avec des circonstances d'un caractère aggravant pour sa

dignité. Voilà ce qui allait se répandre de café en café, de salon en salon, franchir les Pyrénées et les Alpes, passer les mers, remplir le globe d'une grande rumeur. Et s'il se résignait après un tel éclat, s'il laissait les choses s'éteindre sans bruit, s'il n'obtenait pas une réparation visible, égale au moins à l'insulte, que penserait-on de lui ? Que dirait l'Europe ? Que diraient les gens d'épée ? Non, son honneur était engagé, sa réputation en cause ; il n'y avait pas à reculer. Il ferait ce qu'il devait à sa position et ce qu'attendait l'opinion publique ; il donnerait une leçon à M. Courtenay, et des plus éclatantes.

Ce n'est pas tout ; aux rodomontades, Brindejone ajoutait les menaces. Il prévoyait le cas où son adversaire se renfermerait dans un refus dédaigneux, et s'en expliquait d'avance avec une grande liberté. Alors, il avait son dessein pris et l'exécuterait. Dès qu'on l'aurait mis en dehors du code de l'honneur, il ne serait plus astreint à en observer les formes. D'ailleurs, ce serait là un outrage nouveau qui lui laisserait la latitude dans le choix des représailles, et il en userait. A dater de ce moment, M. Courtenay aurait un ennemi attaché à ses pas, et qui le tiendrait placé sous le coup d'un éclat imprévu et d'une perpétuelle surprise. Il avait beau fuir une réparation, Brindejone le conduirait à ce supplice lentement, insensiblement, à petit feu. Quand ? quel jour ? à quelle heure ? Il n'en savait rien ; mais ce serait en public, avec tout le bruit, tout l'appareil possible, et là, il lui infligerait le plus cruel, le plus indélébile des affronts, celui qui ne se lave qu'avec du sang. Ainsi rien ne servirait d'ajourner, de différer, de se retrancher derrière le mépris ; le combat qu'on voulait éviter, Brindejone saurait le rendre nécessaire ; bon gré malgré, ce combat aurait lieu, et avec des conditions devenues incomparablement pires.

Voilà comment s'exprimait cet homme, dans des termes plus durs encore et un langage bien plus grossier ; il disait cela en prévôt de salle qui a le point sur la hanche et fait plier le fleuret. Il fallut aux amis de Courtenay une grande dose de patience pour ne pas porter l'affaire à leur compte, et lui administrer une correction. Ce qui les retint, c'est que les choses étaient trop gâtées pour s'exposer à des embarras nouveaux ; on se trouvait en plein guêpier, il fallait en sortir le plus tôt et le mieux possible. Que faire pour cela ? Il ne restait plus qu'une ressource, c'était devoir les témoins et de les entraîner dans des voies de conciliation. L'entrevue eut lieu avec une certaine solennité et dans les salons du prince. Les parrains de Brindejone éprouvèrent, à l'aspect du mobilier, un respect qu'ils cherchaient à

dissimuler sous la raideur de leur maintien. Ce jour-là, ils portaient tous deux des polonaises à brandebourgs, boutonnées jusqu'à la base de leur cravate en crinoline. Point de faux cols, point de linge apparent, peut-être à raison des sévérités de la tenue ; en revanche, des mains noueuses comme du vieux bois et rouges comme des éclanches. On leur avança des fauteuils et ils s'assirent ; le chapitre des explications commença, Les amis de Courtenay exposèrent l'état des choses, témoignèrent quelque regret de ce qui s'était passé, dirent que s'il y avait eu agression, il y avait eu riposte, et qu'ainsi les sévices étaient bien partagés ; puis, faisant un appel aux témoins de Brindejone, ils ajoutèrent qu'il serait désirable de voir cette querelle s'assoupir par leurs soins et se terminer au moyen d'un arrangement. Jusque là les hommes en polonaises avaient écouté ces insinuations avec l'impassibilité qui sied à la force ; mais à ce dernier mot leur calme se démentit, ils se tournèrent l'un vers l'autre et échangèrent un sourire ; ils se comprenaient. Un arrangement ! Evidemment ce n'était point à eux qu'était faite cette proposition ; elle se trompait d'adresse. Dans tous les cas, il valait mieux s'épargner les quiproquos. L'un d'eux défit ses brandebourgs et montra de nouveau les épées déjà connues, l'autre en exhiba de non moins belles qui devaient servir de rechange en cas d'accident, puis ils dirent que lorsqu'on avait un pareil arrangement au bout du bras, il était inutile de se creuser l'esprit pour en imaginer d'autres.

La conférence n'aboutit donc qu'à un nouvel échec, et les amis de Courtenay ne savaient plus dans quel sens agir. Leur effort était épuisé, leur patience à bout ; ils avaient affaire à de véritables enragés. L'oncle Séverin parlait de s'en remettre à la police et de la charger du dénouement ; le prince et Gaston répugnèrent à l'emploi de ce moyen. Tous restèrent néanmoins d'accord sur un fait, c'est que le duel était impossible et n'aurait pas lieu. A aucun prix Armand ne devait s'engager dans une entreprise où, près d'un danger réel, il n'y avait que du ridicule à recueillir. Le bel avantage vraiment que d'entamer le cuir de M. Brindejone et de le jeter sur son grabat pendant quelques semaines ; cela valait-il de s'exposer au fleuret d'un prévôt de salle et à la pluie des quolibets ? Non, non, mieux valait dédaigner de tels marauds, les remettre à leur rang, les tenir à distance. C'était déjà trop qu'ils eussent la prétention de s'ingérer dans un monde dont l'accès devait leur être strictement interdit. L'exemple serait fâcheux ; il encouragerait d'autres empiètements. Bref, il fallait en finir par le mépris. Que risquait-on ? Un acte de violence ; mais il n'était pas dit que les

menaces de ce drôle fussent autre chose que des propos en l'air et de la pure forfanterie. Avant d'en venir à l'exécution, il y regardait à deux fois, surtout vis-à-vis de Courtenay, qui avait la main prompte, et le tuerait sur le coup. Ainsi, tout bien pesé, tout bien débattu, il n'y avait qu'une conduite sage, possible, sensée : éloigner ces estafiers et se préserver désormais de leur contact ; puis, en manière de précaution, avertir Armand pour qu'il eût à se tenir sur ses gardes, sans lui dire le détail des choses, afin de ne pas éveiller ses emportements, mais en lui donnant des indications suffisantes pour qu'il se défendît d'une surprise et tînt en respect son ennemi.

Ce plan fut suivi à la lettre ; une barrière s'éleva entre Brindejone et Courtenay ; des consignes sévères furent données à la porte des hôtels. Il s'y présenta une nuée de prévôts de salles d'armes ; c'était devenu une affaire de corps. Les concierges avaient le mot et les reconnaissaient à leur tenue ; on les éloignait rigoureusement. Pendant deux mois, une proscription générale pesa sur les brandebourgs. Brindejone et ses gens virent que c'était un parti pris. Celui-ci en éprouvait des colères furieuses ; il était enfant de Paris, rageur par conséquent ; il ne voulut pas en avoir le démenti. Comme il l'avait annoncé, il s'attacha au pas d'Armand, le suivit dans les rues et dans les lieux publics, avec astuce, avec prudence, en calculant froidement sa vengeance et la savourant par anticipation. Il goûtait déjà un certain bonheur à cette chasse implacable et voyait s'approcher l'heure où sa proie tomberait dans ses rets.

Armand veillait de son côté ; il en savait plus que ne lui en avaient dit ses amis, et les insolences de Brindejone étaient parvenues à ses oreilles. Son bras en éprouvait d'irrésistibles démangeaisons et son cerveau de secrets bouillonnements. Qu'une occasion s'offrît et il couperait en morceaux ce ver de terre. Rien ne lui échappait de la poursuite assidue à laquelle se livrait le prévôt, et si d'un côté on méditait le coup, de l'autre on ne méditait pas moins la riposte. Cependant cet état de défensive pesait à Courtenay ; son caractère s'y prêtait mal ; il ne s'y accoutuma qu'à l'aide d'une forte pression exercée sur lui-même. Encore cette situation ne pouvait-elle se prolonger. La vue de Brindejone lui causait des éblouissements ; il se sentait pris du désir d'aller droit à lui et de lui briser une côte ; s'il n'y cédait pas, c'était au prix de grands efforts. A toute minute les rôles pouvaient changer ; que fallait-il pour cela ? Un prétexte, un mot, une étincelle sur ce salpêtre, L'instant prévu arriva ; ce fut dans le foyer d'un de nos grands théâtres. Brindejone semblait en être parvenu à la limite extrême où cesse la menace

et où commence l'action. Il serrait de près Courtenay et ne quittait pas sa trace, demeurant autant que possible à l'abri de son regard et calculant son coup afin de le porter plus sûrement. Armand le jugeait, le devinait, et, en homme vraiment courageux, se possédait, se contenait mieux en face du péril. Déjà Brindejenc se croyait au but, il tenait son adversaire à portée et allait lever le bras, lorsqu'Armand fit un bond sur place, prit à la gorge l'ennemi, le serra à l'étouffer et lui administra de l'autre main les deux soufflets les plus sonores qui eussent jamais retenti sur une joue humaine.

On se figure sans peine le scandale que causa cet événement ; pendant huit jours il défraya les entretiens et donna lieu au plus étranges commentaires. Tronquette y fut mêlée et devint une héroïne de roman. Elle n'en fut pas plus fière pour cela, et en fait de romans eût préféré de la pâtisserie. Le plus réel de l'aventure, c'est qu'il fut impossible à Courtenay et à ses amis de maintenir les refus qu'ils avaient opposés jusque-là aux prétentions de Brindejenc. Armand avait de nouveau mis de son côté les torts d'une agression, et l'insulte, d'ailleurs, était d'un tel caractère, qu'en l'infligeant à cet homme, il l'avait élevé jusqu'à lui. Tout le monde en jugea ainsi, même l'oncle Séverin. Armand n'avait pas attendu ces avis pour voir les choses de cette manière. A l'issue de la scène du foyer, il s'était mis à la disposition de Brindejenc ; celui-ci en triomphait :

— Donné ou reçu, peu importe, disait-il, c'est toujours un soufflet. A nous deux, Courtenay, et en avant la botte secrète.

XII. — UNE LEÇON.

Le rendez-vous avait été fixé au jour suivant, à six heures du matin ; le lieu désigné était le bois de Boulogne, à la hauteur de la mare d'Auteuil. Armand s'y rendit avec le prince et le vicomte Gaston ; le docteur Raoul s'était joint à eux. En arrivant, ce dernier regarda à sa montre ; on était en avance de trois minutes à peu près ; cependant Brindejonc et ses acolytes se trouvaient déjà sur les lieux. Pour eux, c'était une fête, ils y avaient mis un peu d'empressement.

On se salua, on tira des voitures les épées et les fleurets, et l'on s'engagea dans le bois pour y trouver un champ de combat. Les personnages à brandebourgs foulaient ce sol d'un pas familier ; ils en connaissaient les accidents et les ressources. Après une courte marche, on parvint à une clairière qu'environnaient des taillis épais. Le terrain y était ferme, dégagé, uni, et l'on s'y trouvait à l'abri du regard ; c'était un endroit discret que la nature semblait avoir ménagé à dessein pour les exercices de ce genre. Aussi les témoins de Brindejonc y firent-ils une halte en adressant aux amis de Courtenay un signe de tête en manière d'interrogation ; à quoi ceux-ci répliquèrent par un geste d'acquiescement. Le lieu du combat était agréé ; il ne restait plus qu'à en régler les autres conditions, afin qu'il fût bien établi, aux yeux de la conscience et de la loi, que les champions s'étaient égorgés dans toutes les formes.

En première ligne, vint le choix des armes, c'était un point essentiel ; chacun avait apporté les siennes, elles abondaient ; il y avait des épées et des fleurets démouchetés. Les témoins s'arrêtèrent à ces derniers, plus maniables, plus légers à la main ; la garde en était pleine et en forme de coquille pour que le fer pût y glisser. Restaient les places ; nul détail n'avait plus de gravité. Le soleil se levait, et chacun des combattants pouvait avoir pour ou contre soi les effets de sa lumière. Il fut convenu qu'on s'en remettrait au sort ; la chance fut favorable à Courtenay ; il choisit en homme qui sait prendre ses avantages. Ces points réglés, il ne restait plus qu'à croiser le fer ; les champions avaient mis habit bas ; ils étaient en présence et l'épée à la main ; les témoins donnèrent le signal.

L'engagement commença, et Armand y mit trop d'ardeur, au début surtout. Sa fougue l'emportait ; il était hors de lui, et ne réglait pas son jeu d'une manière assez serrée. En revanche, il chargeait son homme avec une telle vigueur, que tout autre y eût succombé dès ce premier choc. Mais le prévôt de salle se retrouvait chez Brindejone, et lui suggérait mille stratagèmes. Au lieu de s'engager, il rompait et se défendait un peu par le fleuret, beaucoup par la distance. Armand avait beau se porter et avant, il ne pouvait pas l'approcher à son gré. Si Courtenay faisait un bond pour le joindre, par un autre bond, Brindejone lui échappait. C'était un spectacle d'un attrait malsain et d'un intérêt sauvage ; le prince et Gaston en suivaient les détails avec un profond serrement de cœur ; leurs yeux s'attachaient à Courtenay comme s'ils eussent voulu l'animer, le secourir dans la lutte. Quant aux témoins de Brindejone, ils ne sourcillaient pas sous leurs brandebourgs, jugeaient les coups avec une entière liberté d'esprit et demeuraient impassibles comme la fatalité.

Dès cette première période du combat, il fut facile de deviner quel était le système de l'adversaire d'Armand ; il attendait un moment de négligence et de lassitude. Notre héros l'avait pris, à l'origine même, avec tant de feu et d'élan ; il avait fait voltiger son épée avec une rapidité si grande, que cette façon de mener un combat ne pouvait se soutenir long-temps ; aucun poignet humain n'aurait pu y suffire. Le procédé était, bon, mais sous la réserve d'une prompte efficacité ; en se prolongeant, il risquait fort de devenir funeste. Déjà, en effet, Armand n'attaquait plus avec la même vivacité ; le fer dans ses mains ne fournissait plus le même service ; il y avait fatigue et affaiblissement. Chez Brindejone, au contraire, l'énergie semblait s'éveiller ; il ne cédait plus de terrain, et peu à peu reprenait l'offensive. La trempe du prévôt de salle reprenait le dessus ; il s'était ménagé pour le dernier moment. Néanmoins, le combat aurait pu se prolonger et avoir des retours, si Courtenay n'eût heurté une souche à fleur de sol, et, en trébuchant, dérangé sa garde ordinaire. C'en fut assez pour que Brindejone profitât de l'accident, prit son adversaire en défaut, lui allongât un coup de fleuret victorieux, et lui plantât son arme en pleine poitrine, au-dessous du sein droit. Le prince et Gaston virent Armand chanceler, s'affaïsser sur lui-même et mesurer le sol ; ils le crurent mort et s'élancèrent à son secours, l'âme désespérée : le docteur Raoul accourut aussi au premier bruit.

Courtenay respirait encore ; le docteur lui donna ses soins. La blessure était profonde ; le sang en sortait à grands flots, et, sous peine de voir sa vie s'éteindre, il fallait arrêter l'hémorrhagie. L'habile praticien y pourvut au moyen d'un appareil composé à la hâte et avec le peu de ressources qu'il avait sous la main. L'effet en fut prompt ; le poulx se releva, les syncopes cessèrent. Il restait à gagner les voitures qui attendaient à peu de distance de là. Brindejonc s'était retiré de ce théâtre de deuil ; mais ses acolytes demeuraient encore sur les lieux avec le désir louable d'offrir leurs services. On les remercia ; les bras ne manquaient pas, et la vue de ces brandebourgs pesait aux amis de Courtenay. Ces gens-là partirent. Alors, au moyen des coussins des voitures et de pieux arrachés dans le bois, on forma un brancard, sur lequel le blessé fut transporté sans secousse ni accident ; puis, dans l'une des berlines, on arrangea une sorte de lit, où il put être étendu, ayant près de lui le docteur Raoul pour surveiller la marche des symptômes et l'état de l'appareil. Ce fut ainsi que la douloureuse caravane regagna la ville, lentement, les Chevaux au pas, et en se maintenant autant que possible sur la ligne des chaussées à empièchement.

Armand n'avait pas voulu que l'oncle Séverin l'assistât dans sa triste affaire, il craignait les émotions et les susceptibilités de son cœur ; il avait eu la précaution de lui cacher le lieu et l'heure du rendez-vous. Mais ces soins mêmes n'avaient fait qu'imprimer aux inquiétudes de l'excellent homme une force plus vive. Dès le matin, il était venu frapper à la porte de son neveu, et, ne le trouvant pas, il n'avait pas quitté la place. Ce fut lui qui aperçut le premier le fatal cortège et reçut dans ses bras le jeune homme déjà livide, comme si la mort l'eût touché. En le voyant, Courtenay lui sourit avec douceur, fit un effort, le seul qu'il eût fait depuis sa blessure, tendit la main vers lui, et, par un geste, l'attira à la portée de sa voix.

— Surtout, mon oncle, lui dit-il, qu'Adrienne n'en sache rien. Veillez-y, je vous en conjure.

— J'y veillerai, répondit l'oncle Séverin dans l'abattement.

— Merci, mon bon oncle, dit le jeune homme, comme si sa pensée eût été soulagée d'un grand poids.

Personne ne put entendre ces mots ; mais le docteur surprit le mouvement des lèvres :

— Par tous les saints du ciel, s'écria-t-il, ne le faites pas parler, ou il va passer entre nos mains.

Les secours arrivaient de toute part ; tous les gens de la maison étaient sur pied. Avec des précautions infinies, on porta le blessé dans ses appartements et on le coucha. Les curieux se dispersèrent et le silence se fit autour de ce lit de douleur.

Le docteur Raoul leva l'appareil, examina la blessure avec plus de soin et en fixa la direction. Elle était des plus graves, le poumon avait été traversé ; il fallait s'attendre à des accidents fâcheux. Dans les circonstances ordinaires de la vie, le docteur passait pour un esprit froid, sceptique, railleur, traitant les sentiments de bagage inutile, et affectant un égoïsme de bonne compagnie. Mais qu'une occasion se présentât, et il s'infligeait d'éclatants démentis ; il agissait au rebours de ses systèmes ; le grand cœur se retrouvait. Dès qu'il eut vu Armand en danger sérieux, il résolut de ne pas le quitter, au moins de quelques jours : l'issue du traitement pouvait dépendre du moindre détail, d'un soin mal donné, d'une imprudence commise, et, pour prévenir ces écarts, il fallait exercer une surveillance de tous les instants et jouir de quelque autorité sur l'esprit du malade. Personne mieux que lui ne remplissait ces conditions. Il se dévoua et s'établit en camp volant dans la pièce voisine.

Les auxiliaires ne lui manquèrent pas ; deux surtout montrèrent un grand zèle. On a nommé d'abord l'oncle Séverin ; rien n'égala son dévouement, si ce n'est sa douleur. L'idée qu'il pouvait perdre son neveu le jetait dans des tristesses bien autrement vives que celles dont il avait été assailli lors de la défaite de l'habit français. Son neveu ! mais c'était la plus belle et la plus noble portion de lui-même, le plus pur de son sang, la fleur de son esprit ! Il n'en parlait qu'avec un enthousiasme mêlé d'orgueil. Son neveu ! mais sans lui, bon Dieu ! qu'allait-il devenir ? Où irait-il ? Que ferait-il ? Autant vaudrait un ballon sans gaz ou un navire sans boussole. Aussi le pauvre oncle ne s'épargnait-il pas pour conjurer un si grand malheur. Il entendait se mêler à tout le service qu'exigeait l'état du blessé, assistait à la levée des appareils et ne recouvrait un peu de sérénité que lorsqu'il préparait une infusion ou tenait un bandage à la main.

Le second auxiliaire du docteur Raoul fut le prince Wladimir ; il venait tous les jours et sa présence apaisait le malade. Le prince était l'une des amitiés les plus récentes d'Armand, mais aussi l'une des plus sérieuses ; le jeune homme, s'en trouvait touché, et honoré. Ils s'étaient connus chez la Miranda, et s'étaient pris d'un goût très-vif. Ce sentiment avait néanmoins quelque chose d'inégal et de distinct dans sa vivacité : chez le prince, il

s'imprégnait d'un peu d'autorité ; chez Courtenay, d'un peu de déférence. La position du prince était de celles qui commandent le respect par elles-mêmes et sans effort ; même dans l'abandon, même dans l'intimité, ce caractère s'y retrouvait. C'était la grandeur du nom, l'éclat des services, un don personnel ou une vertu de tradition, peu importait ; l'ascendant n'en subsistait pas moins, et Armand y avait obéi sans peine. Le prince avait gagné son cœur par sa bonté et ses grâces ; mais il lui imposait par ses manières et son rang.

Dans la première semaine qui suivit le duel, il n'y eut pas, pour les amis de Courtenay, une heure de véritable espoir et de sécurité réelle. Le mal passait par des alternatives qui effrayaient le docteur Raoul et trompaient les ressources de son art. Vingt fois il quitta la chambre dans un découragement profond et avec la crainte de ne plus retrouver son ami vivant. La fièvre s'était abattue sur lui et ne l'abandonnait plus ; il n'avait ni une heure de trêve, ni un moment de repos ; sa tête courait les champs en proie aux illusions du délire. Il parlait de tout alors, de l'Opéra, de la danse, de chevaux, de duels, de fêtes, de paris, mais le plus souvent il parlait des Ageux et des hôtes aimés qui peuplaient le château. Au milieu de ces rêves affreux, il ne lui vint à la bouche qu'un nom, celui de sa femme, et quand il le prononçait, c'était avec un accent si doux, si tendre, si suppliant, que l'oncle Séverin ne pouvait retenir ses larmes. Seul parmi les personnes admises à son chevet, il pouvait savoir ce qu'était ce nom et quel douloureux plaisir le moribond éprouvait à le prononcer.

Un soir que la fièvre avait redoublé d'ardeur et trahissait ses ravages par des mots incohérents, un léger bruit se fit entendre à la porte de la chambre. Le docteur Raoul était seul auprès de Courtenay ; il alla ouvrir. C'était la Miranda. Elle rejeta vivement en arrière un long voile qui l'enveloppait et entra avec résolution. Ses traits étaient altérés, son regard se voilait d'une expression douloureuse.

— Vous ici, Madame ! lui dit-le docteur étonné.

— On m'a appris qu'il était au plus mal, répondit elle en marchant vers le lit ; j'ai voulu m'en assurer par moi-même. Où en sont les choses, docteur ?

— Vous le voyez, dit celui-ci en soulevant la courtine, et approchant la bougie du visage du blessé ; aujourd'hui encore Armand Courtenay, demain peut-être un cadavre. Le mal gagne à vue d'œil.

Et il remit la bougie sur la table de nuit. La danseuse s'était assise sur une chaise, aux pieds du lit ; ses mains tremblaient, ses yeux étaient remplis de

larme.

— Si jeune, docteur ! dit-elle avec un accent qui était une prière ; si plein de vie ! Non, vous le sauverez.

— Je le sauverai, je le sauverai ! répliqua le docteur Raoul en cachant son chagrin sous un accès d'humeur : encore faut-il qu'il s'y prête. Voyez cette agitation, ces gestes, ces cris. Le malheureux va déranger son appareil ! Aidez-moi donc, Madame !

En effet, Armand s'était redressé à moitié, et dirigeait vers l'artiste un regard fixe jusqu'à l'hébétement. Il prononçait des paroles sans suite et multipliait les gestes avec une précipitation qui tenait de l'effroi. Ce fut une crise affreuse où le docteur eut besoin de toute sa force pour lutter contre le malade et l'assujettir dans dans son lit ; la vigueur d'Armand avait survécu aux progrès de la destruction ; il ne fut dompté que par un évanouissement.

— Encore une syncope ! dit le docteur ; c'est la troisième depuis ce matin. La Miranda suivait cette scène d'un œil consterné ; l'espérance se retirait de son cœur. Elle ne voulut pas quitter la chambre avant que le blessé ne fût revenu à lui, et elle s'employa à ces soins de détail où les femmes sont si ingénieuses. Un moment le docteur Raoul l'y laissa vaquer seule et passa dans la pièce contigue. La Miranda se sentit alors plus à l'aise ; elle put se livrer aux sentiments qui la dominaient. En vain eût-elle essayé de détourner son regard de cette tête belle et fière encore, quoique entourée d'une ombre funèbre ; une force irrésistible l'y tenait attachée. Un moment elle se leva, entraînée par un désir impérieux ; elle voulait déposer un baiser sur ce front comme un gage donné à la dernière heure et trahissant le secret son cœur. Que risquait-elle ? La syncope se prolongeait ; point de témoin, ni de complice. Elle y céda, se pencha vers le blessé, et exécuta son dessein ; mais, à ce contact, un sourire anima le visage du jeune homme, et il s'y fit un imperceptible mouvement. On eût dit qu'il essayait de rendre procédé pour procédé ; sa bouche effleura celle de la danseuse.

— Allons, se dit la Miranda en se levant la rougeur sur les joues, il n'est décidément pas mort. Docteur, ajouta-t-elle en ouvrant la porte de la chambre voisine, venez garder votre client. Il revient à lui, et je me retire.

Dès la nuit même, l'état de Courtenay s'améliora sensiblement ; un dernier combat s'était livré entre la nature et le mal ; la nature l'emportait, le mal était vaincu. Peu à peu, les accidents fâcheux disparurent, le cerveau se dégagea, le poulx reprit son mouvement régulier. Entrée dans cette

période, la guérison marcha rapidement ; à l'âge d'Armand, la vie a tant de puissance et répare ses pertes avec tant d'activité !

Une fois le danger disparu, le docteur Raoul quitta le domicile du malade et n'y fit plus que de courtes apparitions. Pour s'excuser, il disait qu'un visage de médecin est un signe de deuil, et qu'il ne voulait pas troubler les joies de sa convalescence. D'ailleurs Armand trouverait assez à parler sans lui, trop peut-être, vu que sa poitrine était à ménager pour quelques semaines au moins. En effet, aucun des amis de Courtenay ne le négligea pendant ce repos forcé ; mais les plus assidus étaient le prince et l'oncle Séverin. Ils ne manquaient pas d'y venir tous deux dans le cours de la soirée, et bon gré mal gré, quand le prince était là, l'entretien prenait un peu d'élévation ; il s'y mêlait aussi un caractère d'enseignement moral auquel Armand, si léger qu'il fût, ne pouvait se refuser. Ces sermons, d'ailleurs, étaient animés par une grâce charmante et relevés de récits piquants. Le prince connaissait toutes les cours d'Europe et en disait les petits travers, les petites intrigues, avec un esprit et une verve que peu de conteurs auraient égalés. Les heures s'écoulaient dans ces causeries, et l'on se quittait toujours avec peine, en se promettant de se revoir le lendemain.

Dans l'un de ces entretiens, un soir, on ne sait trop comment, peut-être sur un mot échappé à l'oncle Séverin, le prince Wladimir apprit avec une grande surprise qu'Armand Courtenay était marié. La nouvelle parut le frapper, lui causer même de l'affliction, et pour la première fois il se montra sévère. Il s'en expliqua avec Armand de manière à lui faire sentir ses torts. Il ne pouvait pas comprendre, disait-il, comment avec de tels devoirs à remplir, il avait pu pousser les excès si loin, et jouer sa vie pour des motifs si futiles ! Ce qu'il comprenait encore moins, c'est qu'en danger de succomber, il n'eût pas fait prévenir sa femme, et se fût exposé à mourir loin d'elle sans lui avoir adressé un dernier adieu.

De toute autre bouche et dans tout autre moment, Armand aurait fort mal pris cette réprimande ; mais c'était, le prince qui parlait, et la dernière crise lui avait fait faire de salutaires réflexions. S'il manquait de sagesse pour se corriger de ses défauts, en revanche il avait trop de raison pour ne pas les voir. Il s'excusa donc de son mieux, en disant que s'il avait caché cette aventure à sa femme, c'était afin de ne pas l'alarmer ; qu'arrivée à Paris, elle aurait été amenée de découverte en découverte à connaître la vie qu'il y menait, et que c'était là un trop gros nuage pour qu'il ne l'écartât pas jusqu'au bout du ciel azuré où elle vivait. Armand ajouta qu'en dépit des

apparences, sa femme était encore ce qu'il avait de plus cher, qu'il en avait bien souvent rêvé dans ses nuits de douleurs, et qu'il aurait à la revoir le plus grand plaisir du monde. Puis, par une transition naturelle, il déclara que, dès que son état le permettrait, il irait passer aux Ageux, dans une air pur et loin des brouillards, la dernière période de sa convalescence ; qu'il y était très-résolu, très-décidé, mais à une condition pourtant, c'est que le prince et l'oncle Séverin l'y accompagneraient. Il avait besoin d'eux, ajoutait-il en riant, pour s'accoutumer à la solitude. Sans cela rien de fait, il se dédirait et reprendrait à Paris sa vie de chenapan. Le prince voulut vainement s'excuser, refuser, chercher des prétextes ; Armand ne sortit pas du cercle où il l'avait enfermé. Il lui fallait des compagnons, ou il n'allait pas aux Ageux ; à ce prix-là seulement, il consentait à rentrer dans le giron de la famille. D'ailleurs la vie des Ageux n'était pas celle d'un couvent ; il y aurait là-bas du bon vin dans les caves et de jolies filles chez les fermiers ; puis des chasses, des chevaux, et l'oncle Séverin par-dessus le marché.

Lorsque Courtenay s'était mis un projet en tête, il n'y avait pas de puissance au monde qui pût l'empêcher de l'accomplir jusqu'au bout. Une semaine après, par un beau jour d'octobre, il partait avec ses deux amis pour sa résidence des Ageux. Adrienne avait été prévenue ; tout était disposé pour une réception hospitalière. Les salons du château étaient brillants à s'y mirer, les cuisines étincelantes. Lorsqu'on signala les voitures, la jeune femme, accourut sur le perron, avec des airs radieux, tenant son enfant à la main. Armand descendit le premier, embrassa sa fille et sa femme ; puis, revenant vers ses hôtes, il les présenta à Adrienne en les lui nommant. A la vue de l'un d'eux, celle-ci ne put réprimer un mouvement, et il passa comme un éclair sur sa physionomie. Qu'on juge, en effet, de sa surprise : dans le prince de Wladimir, elle venait de reconnaître l'étranger du château de Villers, l'inconnu du hameau de Saint-Christophe.

XIII — LES PLAISIRS DU CHATEAU.

Ce séjour au château des Ageux fut, pour Armand Courtenay, un moment de calme entre deux tempêtes. Au souffle des passions, aux agitations des sens succédèrent un apaisement et une sérénité que jusqu'alors il n'avait point connus, et qui eurent pour lui le charme de la nouveauté. Rien ne vaut la nature pour de tels retours ; il y a en elle un principe sain et fortifiant, où le corps se retrempe, où l'âme se guérit. Sous l'influence d'un régime régulier et d'une atmosphère réparatrice, le convalescent reprit des forces à vue d'œil, tandis que son esprit se dégageait de tristes souvenirs et des émotions violentes d'une existence pleine d'éclats. Il s'étonnait lui-même de trouver tant de bien être dans le repos, d'y prendre goût, de s'y plaire, comme le voyageur échappé aux sables se plaît aux eaux de la source et à l'ombre du palmier.

L'une des joies les plus vraies qu'il éprouva fut sa rentrée dans la vie de famille ; depuis longtemps il en était sevré ; il en jouit comme d'un fruit nouveau. Il ne pouvait se lasser d'admirer son enfant, ni se rassasier de ses caresses ; il se mêlait à ses jeux, courait avec elle dans le parc, riait de ses airs mutins et obéissait à toutes ses fantaisies. Quant à Adrienne, ce fut presque une découverte pour lui ; il en était émerveillé et sentait à son aspect ses amours refleurir. Chacune de ses grâces le frappait comme s'il l'eût aperçue pour la première fois ; il ne s'était pas imaginé avoir une femme si accomplie. Souvent dans sa pensée, il s'éleva d'involontaires rapprochements, dont la pudeur d'Adrienne eût été offensée, mais qui n'en étaient pas moins pour elle un triomphe de plus. Il se reprochait alors de l'avoir méconnue, et se promettait bien de ne plus l'exposer désormais à un si cruel délaissement. Il était sincère en cela ; sincère, la jeunesse l'est toujours ; mais ses résolutions sont si fragiles !

Adrienne n'avait ni de ces défaillances ni de ces retours ; son amour ressemblait à l'un de ces beaux lacs que des remparts naturels mettent à l'abri du vent ; il était uni, limpide et profond ; jusqu'alors rien n'en avait troublé la surface. La présence d'Armand était une fête pour son cœur, et pourtant sa joie avait un caractère discret et recueilli ; à peine en voyait-on les reflets sur sa physionomie souriante. Elle portait son bonheur comme elle

avait porté son chagrin, avec une raison sûre et éprouvée, qui connaît la vraie limite et se défend de l'excès. Ce n'était pas de la froideur, c'était, au contraire, une ardeur contenue et plus durable à ce titre même. Il est des sentiments qui ont la faculté de vivre de leur propre fonds, indépendamment du retour qu'ils obtiennent. Celui qu'éprouvait Adrienne avait ce caractère-là, il s'alimentait seul et durait par sa propre substance. Les âmes chastes, les âmes d'élite sont ainsi ; elles ne se donnent qu'une fois, et ne se détachent plus dès qu'elles se sont données.

Cependant, si heureuse qu'elle fût du retour de son mari, elle n'oubliait pas ses devoirs de châtelaine et faisait à ses hôtes les honneurs des Ageux avec un tact et un goût infinis. Pour l'aider dans cette tâche, elle avait songé à sa grand'mère et l'avait priée avec instance de venir passer quelques semaines au château. Madame de Beaufort y résistait beaucoup, et pour plusieurs motifs : le premier était l'ennui et l'embarras des déplacements, qui devenaient de plus en plus pénibles à mesure qu'elle avançait en âge ; le second et le plus grave était la répugnance extrême qu'elle éprouvait à se retrouver en présence d'Armand. Elle n'avait rien oublié de leur dernière entrevue, de cette longue et impuissante lutte qu'elle avait soutenue contre lui, et du mot fatal qu'elle avait prononcé en le quittant. Sa dignité était presque engagée dans les menaces et les anathèmes échappés dans un moment de colère ; elle n'en voulait rien rabattre ni rien retirer. Aussi refusa-t-elle par trois fois de se rendre à l'appel d'Adrienne. Celle-ci eut alors recours à un dernier et infailible moyen ; elle se rendit elle-même à Verberie, pressa son aïeule et si bien, qu'elle finit par l'emmener dans sa voiture. Gomment madame de Beaufort eût-elle persisté dans ses refus ! Le seul motif plausible était celui qu'elle ne pouvait pas donner. Elle céda donc, mais en se promettant de prendre sa revanche vis-à-vis de Courtenay et de lui faire sentir le poids de ses rancunes.

Tout le monde conspirait d'ailleurs pour apaiser les nuages autour d'Adrienne et la maintenir dans ses illusions. Ce duel, par exemple, offrait un grave embarras. Il était aussi difficile de le cacher que d'en raconter les causes. Le cacher ? Mais il y avait là blessure apparente, convalescence et traitement. En raconter les causes ? Mais c'était donner un échantillon de la vie d'Armand, et sur cet échantillon il devenait aisé d'en juger toute la trame. Que faire donc ? Hélas ! tromper, toujours tromper ! A cette chaîne de mensonges, chaque jour il fallait ajouter un anneau de plus. Le prince ne pouvait s'y prêter ; la scène eut lieu entre Armand et l'oncle Séverin, le

premier, comme principal engagé, le second comme caution. Armand commença une fable où il établit qu'il avait été provoqué sans motif et d'une manière très-grave ; il entra dans les détails, précisa les circonstances, énuméra les incidents, et, pour ajouter à l'effet, de temps en temps, il invoquait son témoin. — Demande à l'oncle Séverin, disait-il à sa femme. A quoi celui-ci répondait, par les monosyllabes les plus expressifs que la langue pût lui fournir ou par des mouvements de tête si profonds, qu'ils équivalaient à une affirmation portée à sa dernière puissance. Dix fois ce manège se renouvela sans que le digne homme se lassât d'être garant des inventions de son neveu. Dès qu'Armand répétait : — Demande à l'oncle Séverin ; le mot ou le geste à l'appui ne se faisaient pas attendre. La chose passa ainsi sans objection, sans difficulté, et il faut ajouter qu'avec Adrienne, on aurait pu s'en tirer à moins de frais.

Ce n'était pas d'ailleurs la seule tribulation qui fût réservée à l'oncle Séverin ; il était écrit que ses plaisirs ne seraient jamais sans mélange. Déjà le repos pesait à Courtenay ; le besoin d'agitation était inné chez lui ; il pouvait changer d'objet, mais non s'éteindre. Quand il put se tenir à cheval, il arrangea des chasses auxquelles il convia le prince et l'oncle Séverin. Celui-ci aurait voulu, dans son for intérieur, pouvoir s'en dispenser. Cinq heures de galop à travers champs, des fossés à franchir, des lièvres à forcer, n'étaient pas une perspective à laquelle il s'abandonnât avec une grande tranquillité d'âme. Son neveu aurait pu lui proposer des distractions mieux assorties à son humeur et à ses goûts. Mais, d'un autre côté, un refus eût ressemblé à une abdication ; par ce seul fait, il se serait mis en dehors de la jeunesse, il se serait déclassé de ses mains. Or, plutôt que d'en venir là, le député était résolu à tout subir, à tout risquer, même une chûte. D'ailleurs il avait dans ses valises un habit de cheval, dont il attendait un merveilleux effet ; c'était le cas d'en éblouir la contrée. Il suivit donc les chasses de Courtenay avec l'ardeur et l'entrain d'un adolescent. Malheureusement la souplesse de ses articulations n'était pas à la hauteur de son zèle, et ses membres protestèrent plus d'une fois contre l'abus qu'il en faisait. En vain le soir, après ces rudes expéditions, cherchait-il à composer son visage, en vain imitait-il ce Spartiate qui se laissait dévorer vivant sans pousser un cri de douleur ; mille détails, mille circonstances le trahissaient : toute flexibilité manquait à ses mouvements, et de quelque façon qu'il s'y prît, jamais il ne pouvait s'asseoir en parfait équilibre.

Il tint bon pourtant, le moral le soutenait. L'idée qu'il cheminait de pair avec des hommes à la fleur de l'âge était un baume pour ses muscles endoloris. Il voyait d'ailleurs, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, l'ascendant que prenait son habit de cheval sur les populations environnantes ; pas un campagnard qui n'y jetât les yeux, pas une villageoise qui ne le montrât du doigt. Toutes ces compensations valaient bien quelques courbatures et un peu de cérat. Le cher homme eût donc poussé l'épreuve jusqu'au bout, si un incident ne fut venu déranger le cours des choses. Un jour que la chasse passait le long d'un bâtiment rural, il en sortit des chiens de garde qui se jetèrent dans les jambes des chevaux, et s'acharnèrent surtout contre celui de l'oncle Séverin ; L'animal se défendit de son mieux et par des mouvements tels, si brusques, si imprévus, si contraires aux lois de l'équitation, que le cavalier en fut jeté à dix pas de là, sur des regains fraîchement coupés. Jusqu'ici le mal n'était pas grand, le fourrage avait amorti le coup, et la victime allait se remettre sur pied, lorsque les dogues, trompés dans leur poursuite, se rejetèrent de son côté, s'en prirent à son habit de cheval, et y poussèrent leurs ravages au-delà des confins de l'étoffe. Encore quelques minutes d'impunité et ces cannibales y trouvaient la base d'un repas. Qu'on juge des cris de l'oncle Séverin ! Il fallut que les valets de ferme accourussent pour mettre fin à ce carnage, compliqué d'un attentat à la pudeur.

C'en fut assez pour jeter un crêpe sur les plaisirs de l'oncle Séverin ; il pansa ses blessures et laissa la jeunesse courir seule les champs. Pour cette campagne, tout était dit ; sans doute la nature réparerait les dommages que sa personne avait essuyés, mais les dégradations de son habit de cheval étaient irréparables ; à peine en restait-il d'informes lambeaux. Mieux valait se résigner, céder à une fatalité évidente ; c'est ce qu'il fit. Il n'y eut pas abdication, mais interrègne. Au lieu d'aller forcer le lièvre, l'oncle Séverin resta désormais au château, près d'Adrienne, ou bien exécuta dans les fermes voisines des voyages d'exploration, afin, disait-il, d'en apprécier les indigènes, et de s'assurer si tout le monde, dans le pays, était aussi sauvage que les chiens. Il faut croire que, de ce côté, ses aventures ne furent pas non plus bien brillantes ; car il y insista peu et se replia immédiatement vers le salon de travail où sa nièce avait l'habitude de se tenir. Décidément la place ne lui était point heureuse, et il prévoyait déjà qu'il en serait pour des cicatrices hétéroclites et un magnifique habit de cheval.

Ainsi se passaient les choses pour l'un des hôtes des Ageux, et celui des deux qui n'avait dans sa vie ni énigmes, ni surprises. Que faisait l'autre de son côté ? Le lecteur doit éprouver quelque impatience à le savoir. Ce séjour de quelques mois dans le pays, ces apparitions successives, ces services rendus au vol, cette bienfaisance exercée d'une manière si généreuse et si discrète, tout cela répand sur lui un mystère qu'il serait urgent d'éclaircir. Mais il y a dans les récits qui relèvent de l'imagination un ordre aussi rigoureux que dans ceux qui relèvent du domaine de l'histoire. Il ne faut pas y brusquer les faits ni y devancer les temps ; il faut que chaque chose y arrive à son jour et à son heure ; c'est une marche dont, à aucun prix, il n'est sage de se départir, même pour satisfaire les plus légitimes curiosités ;

Or, à ce moment, rien n'était encore changé dans la situation du prince ; elle demeurait dans le même demi-jour et avec une nuance d'originalité de plus. Sa conduite, au château des Ageux, avait été celle d'un homme qui n'a gardé aucune empreinte du passé ou qui en éloigne obstinément le souvenir. A son arrivée, il avait abordé Adrienne avec une aisance de bon goût et une grâce mêlée de respect ; pas un mot d'allusion, rien qui touchât à leurs rencontres antérieures. C'était un hôte des Ageux, rien de plus, un ami d'Armand, et parlant à sa femme comme s'il l'eût aperçue pour la première fois. Il raconta avec infiniment d'esprit comment il avait cédé à une douce violence, comment il arrivait en ôtage, mais heureux de pouvoir à ce prix ramener à Adrienne un mari qui lui était cher. La première entrevue se passa ainsi ; le prince y fit les frais de l'entretien, et ne le laissa pas dévier de la ligne ou il entendait le circonscrire. Il se montra aimable, attentif ; mais resta impénétrable. Peut-être, dans sa pensée, réservait-il un jour aux explications ; en attendant, il voulait dégager son entrée aux Ageux de tout embarras, et s'y placer sur le pied le plus simple et le plus naturel.

Cette conduite mit Adrienne à l'aise et lui épargna jusqu'à l'ombre d'un éclaircissement. Dès que le prince persistait à s'y refuser, il n'y en avait plus de possible. Il ne restait qu'à se régler sur lui : c'est ce qu'elle fit, et avec une grande bonne foi. A vrai dire, elle avait eu, à l'arrivée de ses hôtes, un moment de trouble mêlé d'émotion ; il lui semblait, à s'interroger, qu'elle n'était pas entièrement exempte de reproche, et ces scrupules de conscience répandaient sur son maintien un peu d'hésitation. Aux premiers mots du prince, elle se rassura, retrouva toute sa présence d'esprit et resta pour lui ce qu'il était pour elle, une châtelaine faisant les honneurs de sa maison aux amis de son mari. Il y eut donc, des deux parts, comme un voile

tiré sur le passé, et quand elle y songeait, ce n'était pas sans se blâmer beaucoup d'avoir été un moment si curieuse et si romanesque.

Ses susceptibilités allèrent plus loin ; sûre d'elle même, elle ne se refusa point à prendre d'autres sûretés. Après tout, ce silence de son hôte pouvait être un piège tendu à sa candeur, et un moyen de l'entraîner dans une complicité mystérieuse. Il était impossible qu'il n'y eut pas un peu de calcul dans cet oubli obstiné d'événements si voisins. Se serait-elle abusée, par hasard ? Mais non, l'erreur était impossible ; c'était bien lui ; c'était bien l'officieux cavalier qui avait tiré sa voiture d'un mauvais pas ; c'était bien l'étranger compatissant qu'elle avait vu sur les ruines de Saint Christophe ; la même physionomie, la même prestance grande et fière, le même port, les mêmes airs. Aucune illusion de ressemblance ne pouvait aller jusque-là. Mais alors pourquoi se taisait-il, et d'où venaient ses réticence ? Adrienne en cherchait vainement le motif et c'était pour elle sujet d'une vague appréhension.

Elle chercha à qui elle pourrait s'en ouvrir, et nulle part elle ne trouva de confident à songré. Sa grand'mère était trop âgée et ne lui serait d'aucun secours. Quant à Armand, elle se défiait de là légèreté de son esprit ; elle craignait surtout qu'il ne rît de ses frayeurs et ne les trouvât souverainement ridicules. Il y avait du ridicule, en effet, à crier à l'aide avant le danger, à chercher autour de soi des embûches, secrètes, à débiter tout un petit roman, pour conclure à une trahison. Et si Armand eût pris la chose au sérieux, c'était bien pis encore. Il lui fallait renoncer sur-le-champ à l'une des amitiés qui touchaient le plus son cœur et flattaient le plus son orgueil. Adrienne y réfléchit longtemps ; elle était fort partagée ; elle ne portait pas volontiers le poids d'un secret. Cependant elle se résigna à attendre, en laissant au temps le soin de lui fournir des conseils. Si la visite du prince n'avait pas de motif déguisé, les choses suivraient naturellement leur cours, et ils en resteraient dans des termes dignes d'eux. Si elle cachait de mauvaises intentions, il était impossible qu'elles ne se trahissent pas au premier jour par un témoignage apparent. C'est là qu'Adrienne attendait l'ennemi ; au premier acte, au premier mot, à la première allusion, elle avertirait Armand et le mettrait au courant de tous les détails. On le voit, c'était une femme sensée et prudente pour elle-même ; elle n'était aveugle et confiante qu'au sujet de son mari.

Ses craintes furent sans objet. Le prince resta pour elle ce qu'il avait été dès l'abord, plein d'aménité, de prévenances et de respect. On eût dit qu'il

comprenait ses défiances et qu'il s'étudiait à les désarmer. Durant les premières semaines, il passa presque toutes ses journées loin du château, et poursuivit ces grandes chasses où l'oncle Séverin avait été si malheureux. Personne n'y excellait comme lui ; Armand avait trouvé un maître ; les piqueurs n'en parlaient qu'avec admiration. Le prince y apportait un feu qui ne se démentait pas ; il était le premier à cheval, il n'en descendait que le dernier. Peut-être, en l'étudiant, eût-on trouvé quelque affectation à tout cela et surpris le désir de s'imposer une diversion violente. Parlait-on de rentrer aux Ageux, à l'instant il trouvait un prétexte pour reprendre la battue ; le mouvement d'un chien, le pied du gibier, tout lui était bon. C'était un terrible et infatigable chasseur ; il lassait les plus intrépides compagnons. L'oncle Séverin avait bien fait de renoncer ; encore quelques essais et il n'eût rapporté à Paris que des fragments de lui-même.

Au château, le prince évitait les occasions de se trouver seul avec Adrienne ; il ne la voyait qu'au moment où la compagnie était réunie et où l'entretien avait un caractère général. Même alors il se livrait peu, du moins dans le début ; il ne se mêlait à tout qu'avec une discrétion parfaite et un tact éprouvé, en homme qui amortit sa force et se défend de l'ombre même d'une prétention. S'il avait quelque mot heureux à placer, quelque effet à produire, c'était toujours vers madame de Beaufort qu'il se tournait. Aussi la grand'mère était elle ravie ; jamais elle ne s'était trouvée à telle fête. Un grand seigneur aimable, spirituel, se mettant en frais pour elle ! Il y avait de quoi s'enorgueillir. C'était bien un peu tard ; mais les illusions n'ont point d'âge. En attendant, le prince avait atteint son but ; il avait nettement témoigné qu'aucune de ces séductions de langage n'allait à l'adresse d'Adrienne, et qu'à défaut d'ouverture directe, il ne cherchait pas à lui plaire par des moyens indirects.

Les choses marchèrent ainsi pendant quelque temps, et la jeune femme sentait de jour en jour s'évanouir ses défiances. Le prince n'avait rien d'un séducteur, ni les manières, ni le ton ; il en agissait avec l'aisance de l'homme qui a le cœur libre et l'esprit en repos. Quand ses grandes chasses ne l'occupaient pas, il restait à causer avec madame de Beaufort pendant des heures entières, lui parlant de ses voyages en Circassie et des mœurs étranges de ces peuples demi-asiatiques, demi-européens. A défaut de madame de Beaufort, il se rabattait sur maître Rémy et visitait avec lui les pièces de terre qui environnaient le château. Le fermier l'eut vite jugé ; c'était un homme expert dans la partie ; il devinait aux affleurements ce que

le sol devait être dans ses profondeurs, quelle était la puissance de la couche cultivable et de quels éléments elle se composait. En même temps il n'épargnait pas les indications au sujet de la nature et de la combinaison des engrais, des méthodes d'assolement, du choix et de la conservation des semences, enfin sur mille détails qui arrachaient à maître Rémy des témoignages répétés d'une approbation intérieure.

— En voilà un vrai savant, disait-il à part lui, et non ceux qui nous inondaient de ferrailles. Il met le doigt sur les objets et il parle d'or. Si M. Armand pouvait prendre quelques leçons auprès de lui ; mais bah ! aujourd'hui c'est déjà bien tard. Sa terre est plus chargée de dettes que de fumier.

Ainsi le prince laissait Adrienne en dehors des conquêtes qu'il réalisait successivement. Il s'était emparé de madame de Beaufort qui ne jura désormais que par lui et se fit l'écho habituel de ses pensées. Il s'était emparé de maître Rémy par quelques recettes d'agronomie débitées à propos et avec des ménagements délicats pour l'amour-propre du fermier. L'oncle Séverin était sa créature depuis le premier jour où il l'avait connu, et Armand se trouvait plus fier, plus honoré que jamais d'avoir pour ami un homme de tant de noblesse, de tant d'esprit et de tant de cœur. Adrienne échappait seule à cette force d'attraction, et on eut pu croire que vraiment le prince n'y songeait pas, si, de temps en temps et à la dérobée, son œil noir ne se fût fixé sur elle avec l'expression du plus vif et du plus profond intérêt.

XIV. — PIERREFOND.

Il est peu d'arrondissements en France qui soient mieux pourvus que celui de Senlis en sites champêtres dignes de l'attention des curieux ; il en est peu qui voient s'accomplir un plus grand nombre de pèlerinages d'agrément vers des lieux célèbres par leurs souvenirs ou par leurs beautés naturelles. C'est là que se trouvent réunis, dans un rayon très-restreint, ce beau parc de Chantilly, encore peuplé des ombres des Montmorency et des Condé, et qui jusqu'ici a survécu à tant d'outrages ; Mortefontaine aux vastes eaux, Ermenonville aux rochers confus ; enfin le petit bois de Châlis, tout jonché de belles ruines abbatiales. Mais, parmi ces créations de la nature et de l'art, il n'en est point qui égale le site et le château de Pierrefond, situé aux limites mêmes de l'arrondissement et à l'une des issues de la forêt de Compiègne.

Depuis son retour aux Ageux, Armand s'était promis d'y conduire ses hôtes et de leur faire les honneurs de ce grandiose débris des temps féodaux. Il avait été convenu que la caravane marcherait au grandcomplet, et qu'Adrienne en serait ainsi que madame de Beaufort ; l'enfant devait suivre la mère. Des Ageux à Pierrefond, il n'y a guère que deux heures de trajet avec de bons chevaux ; on pouvait donc très-facilement aller et venir entre le lever et le coucher du soleil, après avoir donné au monument du moyen-âge tout le temps nécessaire pour le voir avec détail. Seulement, pour bien couper la journée, il fallait déjeuner sur les lieux mêmes, et, comme les ressources de la localité n'étaient pas très-étendues, la prudence conseillait de garnir les caissons des voitures de copieux approvisionnements composés de pièces froides, et accompagné de quelques bouteilles d'un vin généreux. Rien au monde n'a des vertus plus apéritives que cet air matinal qui court sur les bois, chargé d'exhalaisons suaves ou pénétrantes.

La partie eut lieu par un beau jour et au fort de cette période de chaleurs que l'on nomme si justement l'été de novembre. Dès la première aube, tout le monde était sur pied dans l'enceinte des Ageux. Ici, on mettait aux toilettes la dernière main ; là, on chargeait les flancs des voitures. Les valets d'écurie gourmandaient les chevaux, Armand gourmandait les valets,

l'oncle Séverin gourmandait tout le monde et ne se consolait pas de n'avoir que cinq minutes à donner à ses derniers embellissements. Enfin tout fut prêt, bêtes et gens, et l'on put gagner la campagne. Adrienne et madame de Beaufort étaient dans une calèche sous la conduite du député ; le prince et Armand occupaient l'autre. Les équipages d'ailleurs ne se quittaient pas, ne se perdaient pas de vue, et, quand ils se trouvaient à portée, Courtenay échangeait avec sa fille de petits gestes caressants.

Sur la hauteur du village de Croix-Saint-Ouen, on prit sur la droite pour s'engager dans la forêt. Ce fut un trajet charmant, animé par des tableaux paisibles. La brume se laissait pénétrer et dissoudre par les premiers feux du soleil et déposait sur chaque brin d'herbe une goutte de rosée, comme autant de larmes versées au départ. Quoique la saison fût avancée, le feuillage résistait encore sur bien des points, avec ces teintes variées dont il se revêt avant de quitter sa tige et s'en aller au gré des ouragans. On eût dit qu'à l'aspect de ce beau ciel, au contact de cet air tiède et doux, la végétation retrouvait l'espoir et la force de lutter contre un anéantissement prochain. Les oiseaux mêmes, ceux qui n'avaient point émigré, volaient de buisson en buisson, et se donnaient la chasse comme au beau temps de leurs amours ; le chevreuil traversait le bois, l'œil animé, les naseaux tournés vers le vent, comme s'il eût reconnu le souffle des brises printanières. Partout les êtres animés saluaient de mouvements joyeux cette dernière journée de fête au seuil même des tristesses de l'hiver.

La caravane s'associait à ces élans et ne perdait rien de ce spectacle. A chaque instant, les perspectives variaient ; ici de hautes futaies où chaque arbre figurait un pilier gigantesque ; là des baliveaux serrés les uns contre les autres comme les bois d'un pilotis ; ailleurs, des taillis épais, abris des animaux à petites ramures ; plus loin enfin, de grands espaces libres que la hache venait de dégarnir, et qui portaient les traces d'une récente exploitation. Telle était la forêt dans ses aspects divers. Ça et là des gardes s'y montraient, surtout vers les carrefours, avec leurs limiers au repos et leurs fusils en bandoulière ; puis venaient des bûcherons, la coignée sur l'épaule et le panier sous le bras, ou bien de jeunes filles, chargées, les unes d'un fagot de bois mort, les autres d'une provision de faines recueillies dans leurs tabliers.

Il était neuf heures quand les voitures arrivèrent à Pierrefond. On y déboucha par une avenue de hêtres et de bouleaux, si serrés, si touffus, qu'avant de se trouver au cœur même du site, on n'en peut rien apercevoir.

Mais, une fois là, il est impossible de n'être pas frappé de sa grandeur et de ses beautés. Qu'on se figure un vallon discret et fleuri, ouvert d'un côté sur de riches plateaux, entouré sur tous les autres par un croissant de verdure ; puis, au milieu, un lac en forme de coupe, où des peupliers plongent leurs racines et des saules inclinent leurs rameaux. Voilà quelle est la part de la nature, et l'effet en est grand. La main de l'homme y a beaucoup ajouté ; sur un tertre qui domine le lac, elle a construit un de ces monuments qui sont un défi jeté à la dent des âges et attestent le génie et la puissance des races qui nous ont précédés. Vaste et imposant massif dont la crête touche la nue, et dont le pied descend jusqu'aux profondeurs du vallon ! C'est le château de Pierrefond, une aire des anciens jours, le berceau et le domaine des seigneurs de Rieux, d'où sortait presque à chaque génération un maréchal de France. Comme le sentiment de la force est empreint dans ces débris ! Aujourd'hui encore, il semble que les maisons du bourg, groupées à l'ombre et à la base du colosse, ne prennent leur part d'air et de soleil que sous son bon plaisir, et n'osent pas élever la vue jusqu'à son front sourcilleux.

Il n'y eut qu'un cri de surprise parmi les voyageurs, et tous pourtant, ou presque tous, connaissaient déjà ces ruines. C'est qu'il y a, dans la véritable grandeur, un caractère et des proportions qui étonnent et subjuguent toujours. Le prince admirait en silence et en homme qui se ressouvient. Adrienne ne pouvait détacher ses yeux des magnificences du paysage, de ces bois, de ces prés, de ce lac surtout où des cygnes voguaient à l'envi et où flottait un petit brick de guerre, caprice et hochet d'un propriétaire riverain. L'oncle Séverin lui-même se livrait à des extases pour tromper les révoltes déjà très-vives de son estomac. Quant à Armand, cette scène lui était trop familière pour qu'il s'en émût, il se contentait de donner à toute chose le coup-d'œil du maître, et de s'assurer si le matériel du déjeuner n'avait pas souffert des cahots de la route et des ornières de la forêt.

Après avoir joui de l'ensemble, il fut question d'aller voir les détails et de se rendre sur les ruines mêmes. Ce plaisir n'était pas aussi simple que le premier, il se compliquait de quelque fatigue. Du vallon à la plate-forme du château, il n'y a d'autre chemin que quelques rues étroites du bourg et deux rampes escarpées qui règent le long des flancs du coteau. L'ascension eût été trop rude pour madame de Beaufort ; elle préféra rester avec l'enfant sous la tonnelle de l'auberge, dans un air pur et doux, en vue du lac que les oiseaux rasaient de leurs ailes. Le reste de la caravane se dirigea vers le

château. Armand ouvrait la marche avec l'oncle Séverin ; le prince avait offert son bras à Adrienne. C'était la première fois qu'elle se trouvait vraiment seule avec lui. Leurs deux compagnons avaient pris les devants et disparaissaient de temps à autre dans les sinuosités du sentier. Tout excitait à l'abandon, un ciel d'azur, un site sans pareil, les merveilles de l'art, les splendeurs de la nature, mille prestiges, mille séductions réunis à la même heure et sur le même point.

Si ce fut une épreuve pour la raison du prince, il la supporta dignement et à son honneur. S'il s'éleva quelque désir, s'il se livra quelque combat au fond de son âme, rien n'en transpira ni dans son langage ni dans son maintien. Seulement, sa voix s'anima en racontant à Adrienne les grandes batailles auxquelles les seigneurs de Rieux avaient pris part, les services du chef de cette maison dans l'armée de Pierre-le-Cruel, et sur les côtes de la Bretagne, ceux de ses descendants aux époques de lutte et de deuil où la France se reconstituait pièce à pièce et s'affranchissait du joug des Anglais. Il dit encore par quelles alliances les de Rieux avaient passé et combien de fois leur sang s'était mêlé à celui des familles souveraines ; comment ils avaient commencé leur ruine dans les révoltes de la Ligue pour être brisés trente ans plus tard sous la main puissante de Richelieu. Et il ajouta avec un soupir et en montrant les ruines amoncelées sous leurs yeux, qu'après tout c'était là le dénouement obligé des plus grandes choses, et que cette maison n'était pas la seule qui eût disparu du livre d'or de la noblesse, en ne laissant que des souvenirs équivoques et un château démantelé.

Malgré la réserve qu'elle s'imposait, Adrienne ne put s'empêcher de prendre intérêt aux récits de son cavalier. Armand ne l'avait pas accoutumée à de tels entretiens, et elle y goûtait comme à un plaisir légitime et nouveau. Le prince y mettait d'ailleurs un accent si vif, qu'il était impossible d'y rester indifférente. On voyait bien qu'il appartenait à ces grandes races dont il retraçait l'histoire, et que, dans leur puissance ou leur déclin, il y avait un rapprochement qui le touchait jusqu'au vif. Aussi dans les moindres mots, dans les plus rapides réflexions, la fierté du sang, la dignité d'origine se retrouvaient-elles. Le regard en était empreint, la pose s'en ressentait ; c'était vraiment un gentilhomme et des plus beaux que l'on pût voir. Adrienne était obligée d'en convenir à part soi, et elle n'y mettait point de scrupule ; le prince lui rendait la même justice de son côté. Jamais elle n'avait été plus radieuse que ce jour-là, jamais elle n'avait eu de tels airs de fête. La fraîcheur du matin et cette marche le long du coteau, avaient donné

à son œil une vivacité, à son teint un éclat inaccoutumés. Quand elle arriva sur la plate-forme, l'oncle Séverin en éprouva une extase.

— Adrienne, s'écria-t-il, que vous êtes donc bien aujourd'hui ! Je me jeterais à vos pieds, si je l'osais.

— Embrassez-moi, mon oncle, lui répondit la jeune femme, en riant et en lui tendant la joue ; autant prendre le chemin le plus court.

— Toujours adorable ! dit l'oncle Séverin, Et, se rangeant, à son avis, il adopta ce moyen moins compliqué.

De la plate-forme du château, le paysage était tout autre et changeait entièrement d'aspect ; l'œil n'y avait plus de cadre et pouvait s'étendre aux plus lointains horizons. Vus ainsi, le bourg et le petit, lac n'étaient guères que deux points dans l'espace, un peu d'argile et un peu d'eau ; mais, en revanche cette suite de plaines qui courent vers Crespy et Villers-Cotterets, cette masse de bois qui descendent par degrés vers les bords de l'Oise, formaient un tableau des plus vastes qu'il fût donné au regard d'embrasser et à la pensée de concevoir. Le soleil aidait encore à l'effet en l'inondant de sa lumière. Aussi s'échappa-t-il de toutes les bouches un cri d'admiration et un hommage spontané ; c'était à qui renchérirait sur la formule. Armand trouva la sienne à son tour :

— Il faut déjeuner ici ! s'écria-t-il.

— En plein air ? dit l'oncle Séverin qui répugnait aux combinaisons insolites ; c'est à y réfléchir.

— Il faut déjeuner ici, répéta Courtenay avec autorité.

— Tu m'en diras tant ! dit l'oncle vaincu.

Cependant Adrienne et le prince élevèrent des objections, et Armand consentit à modifier son idée. A l'une des extrémités de la plate-forme et sur l'un des points qui confinent à la forêt, existait une petite tourelle bien conservée encore et dont les dimensions juraient avec la grandeur de l'édifice principal. On eût dit une excroissance survenue après coup, une fantaisie de l'architecte. Les traditions ne s'accordaient pas sur la date et l'origine de cette petite construction ; seulement on lui donnait dans le pays le nom de *chambre de Renée*. C'était un bruit transmis sur place et qu'aucun livre ne consacrait. Mais le nom seul parlait assez haut et n'avait pas besoin de commentaire. Il s'agissait évidemment de cette Renée de Rieux, fille d'honneur de Catherine de Médicis, dont le duc d'Anjou, depuis Henri III, devint éperdument amoureux, au point de lui adresser sous son nom des vers composés par son poète ordinaire, l'abbé Desportes :

Cheveux erespés et blonds, nonchalamment épars,
Dont le vainqueur des dieux s'emprisonne et se lie,
Front de marbre vivant, table claire et polie
Où les petits amours vont aiguïser leurs dards ; etc., etc.

Ainsi de galants souvenirs s'attachaient à cette tourelle et d'autres encore, mais par exemple moins galants. Cette Renée, à l'occasion, était une terrible femme, et bien du sang des Rieux. A trente-cinq ans, elle épousa un de ces Florentins que les Médicis avaient attirés à la cour de France ; c'était un homme bien fait, noble de manières, qui n'avait qu'un tort, celui d'être assez couru des belles et de céder à leurs propositions. Il en eut un autre, comme conséquence du premier ce fut de ne pas prendre des précautions suffisantes. Or, sa femme, un jour, le surprit, et le poignarda de sa main ; voilà comment les de Rieux entendaient le respect de la fidélité. L'histoire ne dit pas que le jury du temps s'en soit mêlé, ni qu'en raison du flagrant délit il ait admis des circonstances atténuantes.

Sans doute cette tourelle était un caprice de Renée de Rieux ; elle devait s'y retirer dans ses heures de loisir et y méditer sur les diverses manières d'expédier les inconstants. On y arrivait par un escalier en pierres de liais tournant sur lui-même et débouchant dans une pièce circulaire qui avait servi autrefois d'habitation. Dans le centre de la pièce étaient deux appuis en maçonnerie sur lesquels reposait sans doute une table de bois, et quelques planches délaissées dans un coin rappelaient encore mieux cet usage. Au temps où ce logement avait des hôtes, des meurtrières y donnaient accès au jour ; mais la chute de la toiture y avait mieux pourvu, et il y pénétrait alors de véritables torrents de lumière.

Lorsque Armand, en recherche d'un local, eut découvert cet asile où Renée aiguïsait ses stylets, il poussa un cri de victoire. C'était la salle à manger qu'il rêvait, abritée du vent et du soleil, spacieuse, aérée, lumineuse, réunissant toutes les conditions d'un bon emploi. La table y était ; des planches et des supports, il suffisait de les ajuster. Quant aux chaises, on avait trois pliants dans les voitures, et on trouverait les autres dans une maisonnette située à quelques pas du château. On sait comment Courtenay prenait les choses ; il fallait céder à sa fantaisie, bon gré mal gré. Aucune objection ne tint devant lui. Les approvisionnements étaient restés dans l'auberge, et il était difficile d'obtenir de la grand'mère qu'elle vînt prendre

un repas dans-cette cage à vautour en compagnie de l'enfant. Armand se chargea de tout, répondit de tout, et laissant Adrienne sous la garde du prince et de l'oncle Séverin, il descendit en courant vers le bourg, afin d'y arrêter ses dernières dispositions. Il n'en eut pas le démenti. Une demi-heure après, il reparut sur la plate-forme escortant deux montures, dont l'une portait madame de Beaufort et sa petite fille, la seconde les approvisionnements et les objets nécessaires au service. Les valets arrivaient à la suite les mains chargées de tout ce qui n'aurait pu être exposé sans dommage à un autre mode de transport.

Courtenay triomphait, et il fut salué par une acclamation générale. Jamais repas ne s'était annoncé plus gaîment. Chacun y mit la main, et c'était à qui commettrait le plus de maladresses. Pour assujettir cette table composée d'ais pourris, il fallut recourir aux plus savantes combinaisons ; elle s'en allait tantôt de ça, tantôt de là, sans que l'équilibre pût jamais s'établir d'une manière rassurante. Le prince se connaissait en statique ; il intervint. A l'aide des pièces froides et des pâtés, il créa sur divers points des centres de gravités convenables et qui offraient du moins quelques garanties de stabilité. Afin de s'épargner des risques fâcheux, il fut convenu que les bouteilles trouveraient sur le sol même un point d'appui plus solide. Elles y furent déposées avec leurs étiquettes et sous la responsabilité de l'oncle Séverin. Ces préparatifs s'accomplirent au milieu de quolibets et de rires infinis. Adrienne, voyant son mari heureux, y allait d'une humeur folle ; elle se mêlait à tout, et donnait sur chaque chose son opinion de maîtresse de maison. De tout ce monde, madame de Beaufort gardait seule quelque impassibilité ; elle eût préféré un repas régulier à ces aimables extravagances.

Enfin, on se mit à table, et il était temps ; l'oncle Séverin en était arrivé à cette limite où la force vitale a besoin d'être renouvelée ; il ne pouvait plus attendre sans s'exposer à une insurrection générale de ses organes. La vue des pâtés froids avait agi sur eux comme calmant, mais il s'en allait grand temps de leur donner de plus sérieuses satisfactions. Tous les convives en étaient là ; l'exercice, l'air matinal avaient rempli leur office ; les puissances digestives étaient excitées au plus haut point. Il y eut donc une trêve dans les rires, et chacun remplit son devoir avec conscience et solennité. Mais cette trêve n'eut qu'un temps : le Champagne arriva et délia de nouveau les langues. Ce fut alors un feu roulant de plaisanteries où tout le monde plaça son mot. Armand, dont le cerveau se montait à vue d'œil,

était intarissable. Il accablait l'oncle Séverin, qui ne s'en ébranlait pas et n'en perdait ni une rasade, ni un coup de dent. Depuis que le digne homme essuyait les lardons de son neveu, il avait eu le temps de se former un caractère à l'abri et au-dessus de ces piquûres. Retranché derrière un pâté de foie gras et avec un flacon de Champagne sous sa main, il défiait Armand de troubler son humeur et de se montrer plus spirituel dans ses propos qu'il ne l'était dans son silence.

Cependant le repas se prolongeait et tous les vins y défilaient un à un Courtenay forçait les doses et le député ne s'y épargnait pas. Adrienne et madame de Beaufort comprirent que leur place n'était plus là ; elles quittèrent la tourelle avec l'enfant et allèrent attendre sur la plate-forme que le siège finît faute de munitions. Il était juste d'ailleurs de laisser un peu de liberté à ces convives dont deux au moins étaient arrivés à la limite de leur sang-froid. C'était une sage et utile précaution ; le hasard malheureusement la rendit superflue. A peine Adrienne eut-elle regagné le préau, qu'elle se souvint d'un vide considérable laissé dans le service. On avait pas songé au café, ou du moins l'appareil manquait-il pour en faire sur les lieux. Quel parti prendre ? Fallait-il en envoyer chercher, ou bien valait-il mieux descendre vers le bourg pour s'y procurer ce complément obligé de tout bon repas ? Il y avait beaucoup à dire pour et contre, et les esprits pouvaient être partagés. Ne voulant rien décider elle-même, la jeune femme résolut de soumettre la question à ceux qu'elle touchait plus directement ; elle reprit le chemin de la tourelle et s'engagea dans l'escalier.

A peine en eut elle gravi trois marches, qu'elle entendit des rires et des éclats de voix auxquels son nom était mêlé. On parlait d'elle là-haut ; elle sentit la rougeur lui monter au front et s'apprêta à faire discrètement sa retraite. Mais les sons étaient devenus moins confus, et elle recueillit quelques mots qui la fixèrent sur place d'une manière invincible. Tremblante, éperdue, n'ayant plus la force de fuir, elle entendit le reste de l'entretien.

XV. — L'ARBRE DE LA SCIENCE.

C'était Armand qui tenait le dé, et poursuivait ses railleries à outrance contre l'oncle Séverin.

— Oui, cher prince, disait-il avec l'effusion qu'engendrent les fumées du vin ; oui, cher et bon prince, comme je vous l'affirme sur l'honneur, ce diable d'oncle est un scélérat bien profond. Il n'y en a que pour lui, voyez-vous ; il nous les souffle toutes.

— Allons, Armand ; n'exagérons rien, dit le député dont la tête ne se trouvait pas dans des conditions plus saines.

— Exagérer ! s'écria le jeune homme. Comme si vous n'alliez pas encore au-delà de tout ce qu'on peut dire ! Un gaillard, cher prince, je vous en réponds.

— Armand, Armand, dit doucement le personnage parlementaire.

— Assez, mon oncle, poursuivit l'impitoyable railleur, ou vous m'obligerez à être dur pour vous. Je sais qu'il est dans vos habitudes de vous déprécier, de vous méconnaître ; mais ce sont là des choses qui ne se passeront plus devant moi. Je ne le souffrirai pas, entendez-vous.

— Mon Dieu, comme tu le prends, dit l'oncle Séverin ! A ton aise, alors, à ton aise !

— Non, mais c'est que vous visez à l'antique, au Romain. Ne vous en défendez pas, mon oncle, c'est votre faible ; chacun a le sien. Il vous faut des vertus taillées dans le granit, d'un seul bloc, tout d'une pièce ; des vertus comme on n'en voit que sur les monuments. Allez, je vous connais ; voici bien du temps que je vous suis. Exemple, vous êtes modeste. Modeste ! c'est de luxe ; on pourrait mieux employer ses loisirs. N'importe, passons là-dessus. Modeste, soit ; mais comment ? L'êtes-vous pour votre usage personnel ou bien voulez-vous en tirer parti ? Espérez-vous un jour vous en prévaloir comme Cincinnatus de sa charrue, Curius Dentatus de ses raves, Abdolonyme de son jardin ? Entendez-vous, en un mot, vous en faire une situation dans l'histoire ?

— Mais non, Armand, mais non ! où vas-tu chercher ces inventions là ?

— Alors, soyez modeste sans excès, mon oncle ; autrement je vous accuserai de jouer au héros. Et puis de grâce, pourquoi ces façons ? Quel

mal y a-t-il à ce que vous passiez pour un roué fini, un irrésistible, un bourreau des cœurs ? Tenez, prince, ajouta Armand en changeant d'interlocuteur, tel que vous le voyez, le cher oncle m'a vingt, fois damé le pion ; partout je l'ai trouvé sur mes brisées.

— Moi, Armand. Ah ! fi donc, dit le député en repoussant l'imputation avec vivacité.

— Oui, vous, mon oncle, vous. Prince, ne vous fiez pas à ces airs patelins. Le cher homme est intraitable en matière de femmes, quand il est sur les traces de ce gibier-là, il ne connaît plus personne. Vous, moi, peu importe ; il nous sacrifierait tous. C'est un renard pour la ruse et un loup pour l'avidité. Oh ! j'en ai des exemples !

— Ceci est trop fort, Armand, assez de railleries.

— Des exemples, mon oncle, et le prince en jugera. Ah ! vous croyiez rompre les chiens et déguiser vos voies ; non, non, vous avez à faire à de fins chasseurs. Un peu d'attention, cher prince, et rendez une sentence digne de feu Salomon. Vous connaissez la Miranda ; vous savez combien ce serait une grande conquête, faite pour tenter les plus ambitieux ; vous avez pu voir, n'est-ce pas, à quel point nous étions tous empressés près d'elle ?

— Oui, Armand, dit le prince.

— Eh bien ! poursuivit Courtenay en dépit des œillades de mécontentement que lui adressait l'oncle Séverin, devinez qui de nous a été le plus vif, le plus ardent et, par ma foi, le plus près du succès.

— Qui donc cela ? dit le prince. Vous m'intriguez.

— Mon oncle, reprit l'implacable neveu, sans tenir compte des attitudes furieuses que prenait l'accusé ; mon oncle que voici.

— As-tu bientôt fini tes mauvaises plaisanteries ? lui dit le député à demi-voix.

— Mon oncle lui-même, continua Armand en retournant le fer dans la plaie. Nous étions tous timides, gauches, empruntés ; seul il se dessina ; nous faisions l'amour à distance, il le fit à table...

— Assez, malheureux ! lui dit l'oncle Séverin en secouant, à les arracher, les pans de son habit.

— Gaston m'a tout conté, dit Courtenay en réponse à cette sommation violente, et il ajouta : Oui, il fit l'amour à table, et n'y fut pas heureux jusqu'au bout. Que voulez-vous, cher prince, toute médaille a son revers, même celle du député.

L'oncle Séverin ne s'agita plus, ne sourcilla plus ; il venait de prendre une résolution désespérée. Des deux parts, le vin s'en mêlait ; il avait suggéré l'attaque, il allait suggérer la défense. Pour que le député en vînt là, il avait fallu ces deux motifs réunis : une blessure au point sensible et un nuage autour du cerveau ; autrement il se serait contenu, comme il l'avait fait tant de fois, et le jour même. Mais Armand l'avait touché dans un de ses souvenirs les plus douloureux et les plus délicats, et le Champagne agissait violemment ; de là une colère sourde et compliquée.

— Ah ! c'est ainsi que tu le prends, disait-il en lui-même ; eh bien ! nous allons voir. Et il agitait, combinait, arrangeait ses moyens de revanche.

On eût dit, d'ailleurs, que Courtenay comprenait de lui-même qu'il avait poussé les choses trop loin, et essayait de les rajuster de son mieux.

— Mon Dieu, mon oncle, ajouta-t-il, il ne faudrait pas vous blesser de ce que je vous ai dit ; l'amour est un combat où les chances sont variables. Vous avez eu un mauvais jour ; quel grand capitaine n'en a pas ? Vos maîtres en galanterie ont eu aussi les leurs. Le bel Amadis des Gaulés n'était pas toujours heureux dans ses expéditions, et, au milieu de ses innombrables succès, don Juan lui-même a essuyé quelques défaites. Comme eux vous avez eu vos déboires, mon oncle, il n'y a pas à en rougir.

Tel est le baume que Courtenay versait sur les blessures qu'il avait faites et élargies de ses mains ; la réparation parut tardive ou insuffisante, car l'oncle Séverin changea bientôt les rôles et attaqua à son tour.

Pendant que ceci avait lieu à l'intérieur de la tourelle, Adrienne demeurait fixée sur les marches de l'escalier, dans un état voisin de l'anéantissement. Les forces lui avaient manqué pour s'y tenir debout ; elle s'y était affaissée et accroupie. Les convives ne ménageaient pas leurs voix, et les lieux, d'ailleurs, avaient une sonorité fatale qui ne lui laissait rien perdre de ce qui s'y disait. Elle recueillait ainsi, dans l'amertume de son cœur, ces mots cruels, ces révélations douloureuses qui la condamnaient à un éternel désenchantement. Elle avait vu au même instant la nue s'ouvrir, briller l'éclair et la foudre l'atteindre ; rien déplus prompt et de plus irréparable à la fois. C'en était trop pour une âme dans le même jour ; ce supplice excédait les facultés humaines. A chaque propos qui blessait son amour, elle sentait sa vie près de s'éteindre ; une sueur froide l'inondait, son cœur ne battait plus, et il passait comme un nuage devant ses yeux. Plusieurs fois elle essaya de fuir ; son corps, brisé par l'émotion, s'y refusa ;

il semblait rivé à la pierre. Elle vida ainsi cet odieux calice et but jusqu'à la dernière goutte de fiel.

Une voix la fit tressaillir de nouveau, accompagnée d'un sonore éclat de rire ; c'était l'oncle Séverin qui ouvrait son feu :

— Ah ! bon, disait-il, voilà que tu te fâches, Armand. Eh bien ! tant pis, mon cher ; chacun son tour, il faut que je me dégonfle ;

— Grâce ! grâce ! mon bon oncle, dit le jeune homme avec une ironie qui ressemblait à de la provocation.

— Non, vois-tu, c'est plus fort que moi, ça me part.

Ah ! vous accablez les gens, Monsieur ; ah ! vous les faites poser indéfiniment ! ah ! vous les campez sur une sellette abominable ! Eh bien ! mauvais garnement, à nous deux, nous allons compter.

— A la bonne heure, comptons, dit Armand, ça sera drôle.

— Tiens, Courtenay, reprit l'oncle d'un ton plus sérieux, ne fais pas tant le fanfaron. Le lieu n'est pas bon pour rire de pareilles choses. Tu as entendu ce que disait tout à l'heure le prince au sujet de cette Renée de Rieux. Une gaillarde, celle-là ! et qui jouait du couteau sans dire : gare ! La loi du talion ! Dis donc, Armand, si ta pauvre Adrienne usait de cette recette ! diable ! diable !

— Mon oncle, pas de noms propres, je vous en supplie, s'écria Courtenay avec plus de gravité.

— Bah ! je suis lancé, s'écria Séverin, tu ne m'arrêteras plus ! Je n'ai qu'un jour, il faut que j'en profite. Eh bien ! oui, tu ne serais pas à la noce, mauvais sujet, si Adrienne avait le goût des petits couteaux. Ne fais donc pas le bourru, c'est mal à toi. Prince, vous en êtes témoin, a-t-il mauvais caractère ?

— C'est si bête un sermon ! dit Armand en cachant mal son dépit ; et après déjeuner encore !

— Bête ou non, tu l'entendras jusqu'au bout, reprit l'oncle, un peu piqué. Il y a longtemps que j'en cherchais l'occasion, je ne la lâcherai pas, puisque je la tiens ! Jusqu'au bout, entends-tu, Courtenay ?

— Allez, allez, mon bon oncle ! Parbleu, qui vous gêne ? Mais allez donc.

— Je n'ai pas besoin de ta permission, goguenard ; j'irai sans cela. Prince, nous en étions aux stylets, n'est-ce pas ? Eh bien ! si ce libertin avait eu affaire à une Renée, et non à une sainte femme comme celle qu'il a ; s'il

en avait tâté autant de fois qu'il le méritait, où en serait-il maintenant ? Oui, où en serais-tu ? voyons, parle ! Il n'y a point ici d'oreilles à effaroucher.

— Vous abusez, mon oncle, vrai, vous abusez.

— C'est-à-dire, Armand, qu'il n'y a jamais eu d'aloyau lardé comme tu le serais ! C'est-à-dire que saint Sébastien ne serait plus rien auprès de toi, malgré le nombre de flèches dont il fut couvert ! Tu ne serais qu'un crible à stylets, heureux coquin ! Amanda, un coup de stylet ! Maria, un coup de stylet ! Clara, un coup de stylet !

— Pas si haut, mon oncle ! Il me semble que j'entends du bruit, dit Armand en se levant de table et coupant court à l'énumération.

Le prince se leva aussi et il se fit dans la tourelle un mouvement qui annonçait un départ. Adrienne en comprit le sens, et il s'opéra chez elle une sorte de révolution. Elle était terrassée, foudroyée, et pourtant sa douleur céda, s'effaça presque devant la crainte d'être surprise dans cette position et en cet endroit.

Par un effort surnaturel, elle se trouva debout, tourna rapidement la tourelle, et alla se jeter dans un de ces abris en pierre qui marquaient la limite de la plateforme et servaient autrefois aux gens du guet. Arrivée là, ses forces la trahirent, elle défaillit de nouveau et tomba dans un évanouissement profond ; Quand elle reprit ses sens, deux heures s'étaient écoulées ; on la cherchait partout, on l'appelait à grands cris ; une mortelle inquiétude régnait parmi les siens, le bourg même était dans l'alarme. Armand explorait le pied des remparts, dans la crainte qu'une imprudence ne l'en eût précipitée ; madame de Beaufort et l'enfant étaient retournés, vers l'auberge, pensant qu'Adrienne aurait pris seule et d'elle-même cette direction ; le prince et l'oncle Séverin continuaient leurs recherches dans les ruines du château. Le préau, les salles, les tours, les fossés et jusqu'aux, catacombes, avaient été visités sans résultat ; ils commençaient à : désespérer. Aucun d'eux ne songea à ces guérites en pierre, dont l'ouverture, tournée vers la campagne, échappait aux regards.

En revenant à elle, Adrienne se demanda si elle avait été le jouet d'un rêve, et si vraiment il ne lui restait plus qu'à pleurer sur les ruines de son bonheur. Elle eût voulu douter, oublier ; la vue de la tourelle fatale la rendit à des souvenirs qui pesaient sur son cœur comme un fer brûlant, et en écartaient toutes les illusions du passé. Elle n'y put jeter les yeux sans que les détails de cette scène lui revinssent à l'esprit, les faits, les aveux, les reproches mutuels, et jusqu'aux trivialités d'un langage si nouveau et si

étrange pour elle. Tel était donc le monde où Armand avait vécu et où s'était altéré tout ce qu'il y avait en lui de meilleur, de plus noble et de plus sain ! Adrienne n'y pouvait songer sans en éprouver de secrètes épouvantes. Que lui restait-il à faire ici bas avec une existence avortée, flétrie en germe et que rien ne pouvait faire reverdir ? Ne valait-il pas mieux que Dieu la retirât d'un monde où elle n'avait plus que des larmes à répandre et un deuil éternel à porter ?

Cependant il fallait se montrer et calmer les alarmes des siens ; son nom retentissait de tous côtés, on ne savait plus à quoi attribuer son absence. Elle envoya un dernier anathème à ces lieux maudits, se composa un visage serein, et descendit dans le préau où le prince arrivait avec deux guides qu'il était allé chercher dans le bourg. L'oncle Séverin rentrait par un autre côté, accompagné d'Armand, et débouchait avec lui de la poterne. A la vue d'Adrienne ils poussèrent tous un cri de joie et coururent à elle.

— Enfin vous voici, lui dit le prince avec un soupir par où s'exhalaient ses tourments et sa satisfaction ; vous nous avez bien alarmés !

— Vous voici, ma nièce ! dit l'oncle ; à la bonne heure.

— Ah ! enfin, Adrienne, dit Armand. T'ayons-nous cherchée ! Et où étais-tu donc ?

— Merci, amis, leur répondit la jeune femme en leur tendant la main ; ce n'est rien. Rien, ajouta-t-elle, avec résolution et comme si elle eût chassé une idée importune ; un petit accident seulement. Le cœur m'a manqué, j'ai défailli là haut. C'est sans doute une mauvaise disposition, la chaleur du soleil ou bien votre déjeuner, une chose ou l'autre, peut-être le tout ensemble. Mais me voici, et je vais mieux.

Le prince l'examinait avec attention ; il ne semblait pas se payer de ces excuses et cherchait à lire sur sa physionomie le véritable motif de l'événement. Adrienne s'en aperçut et déjoua son attention. Rien au monde ne lui eût arraché son secret ; elle demeura impénétrable.

On se remit en route pour les Ageux ; les cavaliers prirent l'une des voitures et laissèrent l'autre aux deux dames et à l'enfant. L'accident survenu à Adrienne avait jeté quelques ombres sur une journée commencée si gaiement ; le temps acheva de la rendre mélancolique. On était parti assez tard de Pierrefond ; le jour baissa, et l'approche de la nuit amena sur la forêt un brouillard intense. Impossible de rien voir à deux pas devant soi, et à de certains moments les voitures étaient enveloppées d'une telle bruine, qu'elles semblaient se détacher du sol et flotter dans un lit de nuées. Sur

quelques points, les chevaux se refusèrent à marcher et les valets furent obligés de mettre pied à terre afin de les guider par la main. Nul moyen d'ailleurs de presser leurs allures ; point d'éclaircies, point d'instant lumineux ; bon gré mal gré, il fallut maintenir les attelages au pas et employer cinq heures à traverser la forêt. Ce fut seulement en touchant la grande route que les roues des calèches purent retrouver quelque célérité. On n'arriva aux Ageux qu'au milieu de la nuit, et, à la descente sur le perron, chacun des voyageurs se ressentait de ce malaise qu'engendrent une humidité pénétrante et un trajet prolongé.

Adrienne en était plus profondément atteinte qu'aucun de ses compagnons de route, et pourtant elle n'en laissa rien paraître au souper. Son courage dompta le mal ; elle s'accoutumait à se vaincre. Néanmoins elle souffrait, et découvrait en elle tous les symptômes d'une sérieuse altération. Elle éprouvait par moment des frissons opiniâtres et une lassitude qui, moins bien maîtrisée, eût dégénéré en abattement. Aucun des convives ne devina son état ; elle sut même le cacher à la pénétration du prince et fit les honneurs de sa table avec la grâce qu'elle y mettait toujours. Après le repas il y eut veillée, et elle y assista jusqu'au bout, offrit les cartes et le thé et prit part à l'entretien sans y paraître distraite ni empruntée. Quelle lutte et combien elle lui coûta d'efforts ! Quel triomphe remporté sur elle-même ! Elle avait un double combat à soutenir, l'un contre les souffrances du corps, l'autre contre les défaillances de l'âme, et son honneur était de ne se trahir sur aucun point et de rester maîtresse de son secret. Elle en vint à bout et ne démentit pas son sang breton.

Cependant il y avait une limite à ce défi qu'elle portait à la nature. Dans la nuit, la fièvre se déclara, et dès l'abord avec une certaine violence. Les médecins se montrèrent inquiets sur les accidents dont elle était accompagnée et sur l'intensité qui la caractérisait ; ils eurent recours à un traitement énergique. Le mal procédait par accès dont la gravité allait empirant ; il y eut un moment où le danger fut réel et la destruction imminente. Adrienne traversa ces crises avec une inaltérable sérénité. On eût dit qu'elle n'éprouvait aucun regret à quitter la vie ; parfois même de certains reflets de joie animaient son visage, comme si elle eût fait avec la mort un pacte miséricordieux. Un souci pourtant, un seul, la poursuivait, c'était dans le cours de ces accès où des paroles dont elle n'avait pas la conscience échappaient à son délire. Alors elle priait instamment qu'on la laissât seule, disant qu'on ne la troublât point, que l'état de son cerveau

s'accommodait mieux de la solitude, et que, dût-on y voir un caprice de malade, il était humain d'y céder. Elle obtenait ainsi une garantie de plus contre des indiscretions involontaires.

Enfin le mal céda après quelques jours de soin et de repos ; elle put quitter le lit et passer une portion de sa journée dans un fauteuil, près de son feu ; toute sortie lui était encore interdite. Les hôtes du château venaient l'y voir et elle leur disait avec une tranquille résignation :

— Dieu n'a pas voulu de moi ; je ne suis pas encore assez éprouvée.

Tant de détachement à cet âge donnait à réfléchir au prince, il en revenait à concevoir des soupçons. L'oncle Séverin n'y voyait qu'un propos de nonnes et une leçon de couvent ; il se promit de guérir sa nièce de cette ferveur exagérée, d'en saisir la première occasion et de lui débiter un petit cours de morale à l'usage des gens comme il faut. Précisément cette occasion allait lui échoir. Un jour qu'il se retirait avec le prince, Adrienne le retint par le bras :

— Mon bon oncle, lui dit-elle de sa voix la plus douce, laissez partir demain ces messieurs pour la chasse, et venez me voir à midi. J'ai besoin de causer avec vous.

L'oncle Séverin s'inclina en guise d'acquiescement ; mais, une fois dehors, cette prière lui revint à l'esprit. Il s'en préoccupa beaucoup et chercha, durant tout le jour, ce qu'Adrien ne avait à lui dire, et pourquoi elle le prenait pour confident.

XVI. — LES RONCES DU CHEMIN.

La découverte qu'Adrienne venait de faire changeait les conditions et pour ainsi dire le ressort de sa vie. Jusqu'alors elle avait marché d'un pas léger et joyeux dans les sentiers de la confiance, remplis de lumière et d'épanouissement, et il fallait les quitter pour prendre le chemin du doute, voué aux ténèbres et à la contrainte. Armand l'avait voulu ainsi ; elle n'était plus libre dans son choix. Au fond du cœur, peut-être regrettait-elle son ignorance et les joies tranquilles qu'elle y puisait ; peut-être eût-elle aimé à retrouver l'idéal de ses beaux jours, et à l'emporter de nouveau vers les régions où tout s'épure ; mais à quoi bon ces préférences et ces regrets ? Les faits étaient là, dans toute leur barbarie et toute leur brutalité. Non, plus d'illusions désormais. Le bandeau était tombé ; Adrienne avait vu clair dans sa vie, et surtout elle avait vu clair dans le caractère d'Armand.

Voilà donc quel était le monde où ce malheureux s'était perdu ; voilà quels en étaient les mœurs, les manières et le langage ! A y songer, elle en éprouvait moins de colère que de pitié ; elle ne trouvait plus la force de le blâmer, tant il lui semblait à plaindre. Tout s'expliquait dès lors, les absences de soir mari et les prétextes puérils dont il les couvrait, ces demandes répétées d'argent et ces procès imaginaires que pouvait seule admettre son incomparable candeur. Elle avait été prise pour dupe ; elle le voyait, elle le touchait du doigt, et pourtant elle n'en éprouvait ni rancune, ni dépit. Elle avait eu le beau rôle, après tout, et d'ailleurs peu lui importait, elle se serait contentée du plus modeste. Mais le plus triste de tout cela, c'est qu'un vide profond venait de se faire à ses côtés ; il fallait dorénavant qu'elle se suffît à elle-même, qu'elle devînt son propre tuteur. S'en remettre à Armand, elle ne le pouvait plus. L'épreuve en était faite, et elle avait conclu contre lui ; ce n'était plus un guide, mais un enfant à surveiller, à pardonner et à aimer.

A tout prendre, la faute n'en était ni à elle, ni à lui ; on les avait unis trop jeunes. Le mariage est un acte sérieux et qui veut être traité ainsi ; autrement il blesse qui en use, comme une arme abandonnée à d'inhabiles mains. A l'âge où le prêtre les bénit, avaient-ils bien la conscience des devoirs qu'ils s'imposaient ? Savaient-ils ce qu'est la vie et quelles

épreuves elle réserve à ceux qui la traversent en commun ? Avaient-ils pu peser ces chances, ces obligations et en accepter le fardeau avec connaissance de cause ? S'étaient-ils interrogés seulement, étudiés l'un l'autre, pour savoir s'il y avait entre eux quelque rapport de goûts, de caractères et d'humeurs ; s'il n'y régnait pas au contraire des dissentiments trop profonds ; enfin si des deux parts on y apportait un lot égal de fidélité, de dévouement et de tendresse ? Non, le hasard avait tout fait, le hasard ou l'amour, ce qui est tout un ; ils expiaient cette imprévoyance. Un jour, une heure, avaient suffi à la méprise ; une vie entière ne suffirait pas à la réparation.

Tels étaient les sentiments qui agitèrent Adrienne pendant le temps de sa convalescence. Personne n'eût deviné les orages et les combats de son cœur, avoir la résignation dont ses traits étaient empreints. Jamais le son de sa voix n'avait été plus doux ni sa grâce plus touchante. En l'observant de près, on aurait pu quelquefois surprendre une larme au bord de ses cils, ou un nuage voilant à l'improviste l'éclat de son regard, ou bien des frissonnements subits au retour de certains mots ou au réveil de certains souvenirs. Mais ce n'étaient là que de fugitifs accidents et des impressions passagères. Le fond du maintien, son caractère habituel étaient un calme plein de dignité. Adrienne avait fait passer sa douleur dans sa vie même ; elle la portait comme on porte un mal invétéré et dont on ne doit jamais guérir. Cette douleur n'était jamais absente ; mais elle échappait aux yeux, car elle lui était identifiée. C'était le deuil d'une âme vigoureuse qui n'attendait pas de consolations et se refusait aux épanchements.

Au milieu des résolutions qu'Adrienne arrêta dans son esprit, et dont elle ne devait plus revenir, se trouvait en première ligne le dessein de ne jamais se trahir devant Armand, et de ne point engager avec lui d'inutiles querelles. Elle voulait deux choses : respecter son repos et lui laisser sa liberté ; ni gêne, ni récriminations, voilà sa loi. Surtout elle voulait éviter que, se sentant dévoilé, il ne crût au mépris plutôt qu'au pardon, et que l'éclat de son indignité ne la jetât dans des indignités plus grandes. L'ignorance où il la supposait était un dernier frein ; à tout prix il fallait le maintenir. Tant qu'il croirait aux respects de sa femme, il serait encouragé à se respecter ; le jour où cette croyance cesserait, il irait droit à l'avilissement. Dans tout ceci, Adrienne agissait évidemment pour lui et non pour elle ; c'était dans ses instincts ; elle répugnait à des calculs personnels. L'essentiel d'ailleurs était de courir au plus pressé, de se porter au secours de cette existence mal

engagée, d'en redresser la marche si c'était possible, d'en subir les conséquences si rien ne fléchissait le destin. Et à tout prendre, n'avait-elle pas trop abandonné les rênes du gouvernement commun ? N'aurait-elle pas dû se montrer moins confiante, moins naïve, moins aveugle ? Plus contenu, peut-être son mari eût-il été moins loin dans la voie des égarements ; peut-être sa chute n'eût-elle pas été aussi prompte, ni son dérèglement aussi absolu. Dans tous les cas, il fallait désormais en agir autrement, prévoir une rechute et s'y préparer, passer de l'inertie à l'action, de l'abandon à la surveillance, ne rien laisser à la seule merci d'Armand, et porter une main ferme dans les affaires de la maison. Telle était la conduite à tenir.

Pour en assurer le succès, il lui manquait deux forces, deux points d'appui ; une révélation entière des faits et les conseils d'un ami. Un ami, où le trouver ? où le prendre ? En existait-il à qui elle pût se confier ? Que de qualités ne lui aurait-il pas fallu : un cœur droit, un esprit sûr, un caractère élevé, en un mot la perfection même. Par moments, elle en nommait bien un, on devine lequel. Aucun de ces titres ne lui manquait, et il y ajoutait celui d'une grande naissance. Ce qu'elle en voyait, ce qu'elle en savait était de nature à la toucher et à lui faire croire qu'il ne serait pas au-dessous de ce rôle. Volontiers elle eût incliné à le lui offrir, mais de secrets avertissements l'en détournaient. Elle sentait vaguement que c'était se créer à l'instant même une situation délicate et pleine de périls. Celui à qui elle songeait n'était-il pas, d'ailleurs, ce personnage mystérieux qui naguère excitait ses soupçons et lui donnait de l'ombrage ? Ne s'était-il pas obstiné à élever entre eux une barrière, à y maintenir un obstacle et un embarras ? Pour qu'elle parlât à un homme et d'elle-même et de son mari, n'était-il pas sage d'exiger d'abord de lui un détachement personnel au-dessus de toute épreuve ? Or, cette condition manquait ici, et c'était la plus essentielle. De là un ajournement forcé dans le choix d'un conseiller ; le temps et les circonstances y pourvoiraient.

Ce qu'Adrienne pouvait faire sur-le-champ sans crainte, sans danger, avec assurance, c'était de poursuivre une enquête sur ce passé et d'obtenir des révélations entières. Hélas ! elle allait y recueillir plus de douleur que de profit ; mais la jeune femme ne pouvait plus reculer ; et d'ailleurs, en élargissant la plaie, peut-être l'empêchait-on de s'envenimer. Des désordres de tout genre avaient signalé l'absence d'Armand désordres de conduite, désordres de fortune ; elle voulait tout connaître, afin de tout pardonner ; elle se sentait la force de tout comprendre dans cet oubli discret et ce

silence généreux dont elle entendait couvrir les fautes de son mari. Puis, pour le tirer de l'abîme, ne fallait-il pas en sonder la profondeur, juger de près les choses, savoir où en étaient leurs communs intérêts et quelle brèche y avaient faite l'usure et la prodigalité ! Sur tout cela elle attendait des explications complètes ; elle pouvait y périr, y succomber, mais elle n'assisterait plus en aveugle au naufrage de ses biens et de son amour.

C'était dans ce but qu'elle avait songé à l'oncle Séverin et lui avait demandé une entrevue. Personne ne pouvait mieux que lui l'initier aux détails de la vie d'Armand et lui dévoiler l'état de ses affaires. Les indiscretions de la tourelle ne laissaient aucun doute là-dessus. Ce pauvre oncle, avec ses manies de jeune homme, n'avait su garder, vis-à-vis d'Armand, ni l'autorité de son titre, ni la dignité de son âge ; il était pour lui un compagnon et une victime, rien de plus. Évidemment il n'ignorait rien de ses aventures et de ses embarras d'argent ; s'il voulait être sincère, Adrienne saurait tout par lui. Aussi était-elle résolue à n'épargner aucun effort pour lui arracher cette confidence ; c'était, depuis sa découverte, le premier acte essentiel qu'elle accomplît ; elle se promit bien de s'en tirer à son honneur.

Quand l'oncle Séverin entra dans sa chambre, à l'heure assignée, elle était assise près d'un guéridon et achevait son déjeuner. On la traitait encore en malade, et l'ordinaire était frugal :

— Touchez là, mon oncle, dit-elle en lui tendant la main, et prenez un fauteuil ; mais je ne vous invite pas, les portions sont trop petites.

Il lui baisa galamment la main et s'assit ; il tenait son cure-dents et s'en escrimeait avec la vivacité d'un homme qui sort de table.

— C'est fait, répondit-il, j'aime mieux votre réfectoire d'en bas. Nous venons d'y expédier un pâté de venaison qui était une vraie merveille. Il faudra que j'en demande la recette à votre chef.

L'entretien s'anima peu tant que dura le service. L'oncle cherchait toujours le mot de son énigme et se demandait quel pouvait être le motif de cet entretien ; la nièce étudiait son parent comme on étudie un ouvrage de guerre en essayant d'y trouver un point vulnérable. Des deux parts on s'observait, d'un côté pour l'attaque, de l'autre pour la défense. Enfin, le repas fini, le guéridon fut enlevé ; ils restèrent seuls. Adrienne rapprocha alors son fauteuil de celui de l'oncle Séverin, l'entoura d'un regard caressant et, lui dit d'une voix suppliante :

— Mon oncle, écoutez-moi, et soyez bon, je vous en prie.

— Bon, Adrienne, répondit Séverin, vaincu par cet accent et ces yeux, et déjà moins sûr de lui-même ! qui ne le serait pour vous qui l'êtes tant pour les autres ?

— Eh bien ! oui, mon bon oncle, c'est cela, je demande du retour : voilà tout. Voyons, un mot seulement. Êtes-vous discret ? Oui. Eh bien ! promettez-moi d'abord une chose : c'est que personne au monde ne saura un mot de notre entretien, quelle qu'en soit l'issue. Personne, entendez-vous ?

— Pas même Armand, ma nièce ?

— Armand moins qu'un autre, mon oncle !

Le député la regarda avec attention et se remit sur ses gardes ; un soupçon des plus étranges venait de lui traverser l'esprit ; il s'imaginait que sa nièce allait lui faire l'aveu de quelque amourette ; et, tout exempt qu'il fût de préjugés, il trouvait le procédé hardi et même un peu précoce.

— Déjà ! pensait-il ; diable ! diable !

Adrienne était loin de se douter qu'elle fût l'objet d'aussi aimables suppositions ; près de s'expliquer, elle avait senti fermenter le levain du souvenir ; son cœur se fondait d'amertume, ses yeux s'emplissaient de larmes :

— Mon oncle, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi ; il m'est arrivé un grand malheur.

— Allons, bon, dit tout bas l'oncle Séverin, voilà que nous y sommes. Pauvre Armand !

Et il attendit la fin de cette confidence, n'osant ni absoudre ni condamner, et contenant son émotion jusqu'à ce qu'il eût apprécié les proportions du crime. Adrienne avait cédé à sa douleur ; elle pleurait ; c'étaient les premières larmes qu'elle eût versées depuis la scène de Pierrefond. L'oncle était de plus en plus touché, mais il ne s'engageait pas et se renfermait dans des sentences philosophiques :

— Parlez, ma nièce ; tout se répare ici-bas. Parlez.

— Non, mon oncle, s'écria Adrienne, c'est irréparable ; irréparable, vous allez en juger ; écoutez-moi.

Et elle commença son récit. A mesure qu'elle y avançait, il s'opérait dans la physionomie de son auditeur une évidente révolution et dans son esprit un grand soulagement. Il était heureux, radieux, il voyait se dissiper ses scabreuses hypothèses. Son humeur s'en ressentit ; il inclina bientôt vers l'attendrissement, et peu s'en fallut qu'il ne confondît ses larmes avec celles

d'Adrienne. Celle-ci lui raconta le triste événement qui lui était arrivé, sa longue station dans l'escalier de la tourelle et les cruels propos qu'elle y avait recueillis. L'oncle Séverin ne pouvait en croire ses oreilles : les incidents du déjeuner de Pierrefond étaient confus chez lui, et ne lui revenaient qu'à travers les brouillards de son cerveau. Cependant, lorsque Adrienne eut précisé les faits, cité les noms, les mots et jusqu'aux phrases, si fatalement gravés dans son souvenir, il fallut se rendre et capituler : le député le fit honorablement.

— Il faut avouer que nous sommes de bien grands vauriens ! s'écria-t-il.

Malgré sa légèreté, il comprenait ce qu'il y avait là-dedans de sérieux et de fatal, et en éprouvait un véritable remords. Cependant Adrienne s'était recueillie ; elle avait dompté ses faiblesses et retrouvé sa fermeté. Quand elle reprit la parole, son accent était solennel.

— Mon oncle, dit-elle, voici maintenant ce que j'attends de vous. Ce n'est pas une grâce, c'est une réparation. Vous êtes en partie cause du deuil de mes amours, il faut que vous m'aidiez à le porter avec courage. Désormais, vous le comprenez, aucune illusion ne m'est permise, le voile est déchiré, le règne du mensonge est fini. Il n'y a plus de recours pour vous et de consolation pour moi que dans la franchise. Je veux tout savoir ; dites-moi la vérité.

Le coup était brusque et direct ; l'oncle Séverin en fut accablé. Adrienne le dominait de tout l'ascendant que donne la vertu ; elle avait, en parlant, cette majesté du droit devant laquelle tout s'incline ; elle ne pleurait plus, elle ne suppliait plus ; elle ordonnait. Même quand elle l'accusait, il ne pouvait récuser son équité ; sa conscience à lui n'était pas sans trouble ; il avait partagé et encouragé toutes les folies de son neveu, il n'avait jamais eu une parole de blâme contre ses déportements. Il se sentait donc coupable, et volontiers il en eût demandé pardon à genoux. Mais ce qu'Adrienne exigeait ainsi, pouvait-il le faire ? Pouvait-il ajouter de nouveaux griefs à ceux qu'elle connaissait déjà ? Pouvait-il apporter dans ce ménage, déjà si désuni, d'autres éléments de désunion ? A quoi bon d'ailleurs, et dans quel intérêt la jeune femme cherchait-elle à accroître ainsi ses douleurs, à aggraver ses souffrances ? Quel sentiment la guidait dans cette recherche, dont elle aurait dû détourner son regard ? Voilà de quelles réflexions l'oncle Séverin était assiégé ; il craignait de fournir à cette infortunée des armes contre elle-même ; il se disait qu'elle serait mieux servie par le silence que par un aveu. De son côté, Adrienne observait d'un œil attentif la

physionomie du patient qu'elle avait sous la main ; elle pénétrait le motif de ses hésitations, surprenait ses combats et devinait ses scrupules ; au lieu d'en attendre l'issue, elle les prévint.

— Mon oncle, reprit-elle, je vous comprends. Vous hésitez, et pour des motifs que j'apprécie. Si vous ne me dites pas la vérité, c'est que vous craignez que je n'en abuse contre Armand ; c'est mal me connaître. Vous ne savez pas ce qu'est une femme honnête et qui s'est donnée librement devant Dieu ; vous ne savez pas ce qu'est un mari pour elle, et quelle place elle lui fait dans sa vie. Armand peut tout entreprendre contre moi ; jamais je n'entreprendrai rien contre lui. Je suis déchue quand il déchoit, et il ne peut pas être frappé que je ne sois atteinte. Mon oncle, mon oncle, je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur et y voir le sentiment qui me fait agir. Armand est toujours aussi sacré, aussi inviolable à mes yeux que le jour où je lui fusunie ; la mort seule peut me délier. Mais ne voyez-vous pas, comme moi, que c'est un enfant, qu'il s'abandonne aux emportements de l'âge, qu'il n'a ni la conscience, ni la volonté du mal, et que cependant il sème son chemin de victimes, sa fille, son aïeule, moi, tout le monde enfin ; qu'il se ruine et nous ruine irréparablement ; qu'il perd chaque jour une de ses qualités et la remplace, par un vice ou par un défaut ? Vous voyez tout cela, mon oncle, vous le voyez comme moi, vous avez trop de justesse dans l'esprit pour ne pas le voir. Eh bien ! alors, laissez-moi le protéger, ou plutôt protégeons-le ensemble, surveillons-le, sauvons le. Mais, pour le sauver, il faut savoir ce qu'il fait, ce qu'il devient. Voilà mon ambition, et elle n'est pas grande ; voilà comment vous rachèterez le tort de ne l'avoir pas arrêté à temps quand il courait à l'abîme entr'ouvert ; Mon Dieu ! à ce prix, j'étoufferai les murmures de mon cœur, le souvenir de mes illusions envolées, de mes joies perdues, de ces rêves de constance où se plaisent les âmes candides et solitaires. Oui, mon oncle, j'oublierai tout, ce que j'ai éprouvé de bonheur autrefois et ce que j'éprouve de douleur aujourd'hui ; tout, pourvu que nous le sauvions, et que vous m'y aidiez.

En parlant ainsi, la jeune femme s'était tellement animée, qu'il n'y avait plus de force humaine capable de lui résister. Le geste, la voix, le regard, tout prêtait à l'entraînement ; pour s'en défendre, il eût fallu une raison plus sûre que celle de l'oncle Séverin.

— Adrienne, dit-il tristement, je croyais avoir plus de force contre vous ! Vous l'emportez ; je cède ! Dieu veuille que nous n'ayons pas l'un et l'autre à nous en repentir.

Il commença alors la déplorable histoire de la vie qu'Armand menait à Paris, raconta ses duels, ses dettes de jeu, ses liaisons équivoques, ses paris, ses petits soupers, enfin tout ce que le lecteur sait déjà, et ce qu'une femme aussi pure qu'Adrienne aurait dû toujours ignorer. L'oncle Séverin s'arrêtait souvent dans ce récit et cherchait à en adoucir les teintes les plus crues ; mais la jeune femme semblait emportée par un ardent désir de tout connaître et pressait de questions le malheureux historien. Elle se faisait répéter les dates, les noms, et les fixait dans sa mémoire, ajoutait aux moindres renseignements un prix infini, et prolongeait à outrance ce triste inventaire de son malheur. Elle ne laissa pas partir l'oncle Séverin qu'il n'en eût épuisé le détail, et celui-ci y ajouta pour son propre compte, et à diverses fois, les témoignages d'une componction évidente. De temps à autre il lui échappait, sous la forme de réflexion personnelle, des mots comme ceux-ci : — Quelle leçon ! ou bien : — Si l'on m'y reprend ! afin d'indiquer d'une manière très-nette qu'il se retirait désormais d'une carrière semée de tant de déceptions.

Quand il eut fini, Adrienne lui prit la main ; son visage était coloré, sa voix pleine et vibrante :

— Merci, mon oncle, lui dit-elle, merci !

— Pauvre femme, s'écria Séverin en l'embrassant sur le front ; quelle journée ! et combien le cœur a dû vous saigner !

— Non, mon oncle, non, répondit-elle en retrouvant son calme habituel ; le pire des tourments, c'est de douter et d'ignorer ; vous m'en avez guérie. Maintenant, à la garde de Dieu ! Je suis du sang des Méridéc, je saurai souffrir.

XVII. — LES CONFIDENCES.

Les pressentiments d'Adrienne ne l'avaient pas trompée ; Armand allait lui échapper de nouveau. Ce retour vers la vie champêtre et les joies de la famille avait pu le distraire et l'apaiser un moment ; mais sa tête ardente et son esprit mobile ne devaient pas se fixer à de si douces émotions. Il avait touché à cette coupe où les sens se dépravent et où le cœur se corrompt ; c'était la seule qui, désormais, convînt à ses lèvres. Déjà, dans les premières semaines de son séjour, il avait éprouvé des impatiences mal contenues, où Adrienne ne trouvait pas de motif et dont elle eut enfin la douloureuse explication. Des lettres qu'il recevait fréquemment y ajoutaient un secret aiguillon sous lequel il semblait péniblement se débattre.

Il réussit néanmoins à se vaincre tant que la bien-séance l'exigea. Ses chasses aux environs, ses courses en voiture et à cheval animèrent ses journées, et trompèrent cette activité dévorante qui le poussait vers un théâtre plus digne de lui. Il avait trop d'usage pour rien ignorer de ses devoirs envers ses hôtes, et trop aussi pour y manquer en quoi que ce fût. De là un premier lien. La courte maladie de sa femme vint l'enchaîner encore au moment où il allait se déclarer, et croyait toucher à sa délivrance. Il s'ensuivit un nouveau retard. Enfin ces obstacles disparurent. Adrienne se remit promptement ; le prince et l'oncle Séverin, ne pouvant plus prolonger leur séjour, parlèrent d'un départ prochain. C'était pour Armand un thème tout offert et un moyen très-simple de prendre congé. Il n'y mit point d'apprêt, ne chercha point de défaite, et dit le plus naturellement du monde qu'il accompagnerait ses amis. Naguère encore, Adrienne eût accédé sans murmure et sans élever d'objection ; elle en éleva cette fois, et fit, pour retenir son mari, tous les efforts compatibles avec sa dignité. Mais, dans l'esprit d'Armand, la résolution était irrévocable ; rien n'eût pu l'en détourner. Seulement, comme concession apparente, il dit à sa femme qu'elle ne passerait pas l'hiver aux Ageux ; qu'arrivé à Paris, il prendrait ses dispositions, et qu'elle ne tarderait pas à venir l'y rejoindre.

Les choses en étaient là, et l'heure de la séparation allait arriver, heure dangereuse et délicate, où le cœur est enclin à se trahir. On eût dit que le prince y puisait d'autres règles de conduite. Il ne fuyait plus les occasions

de se trouver avec Adrienne, et sortait de la réserve où il s'était enveloppé. Près de la quitter, il semblait plus libre, plus à l'aise, moins emprunté dans son maintien, et, cédant à la même pente, celle-ci y mettait plus d'abandon. Un matin que le temps était doux, et la veille même du départ, toute la compagnie descendit dans le parc après déjeuner, et dirigea sa promenade vers le plateau qui domine la vallée de l'Oise. Madame de Beaufort seule était restée au château, afin d'y maintenir cet ordre dont elle avait l'habitude et la passion. Trop vif pour régler son pas sur celui de sa femme, Courtenay prit les devants, suivi de l'oncle Séverin, tandis que le prince restait avec Adrienne et marchait à ses côtés avec une allure lente et pleine de ménagements. Chez l'un et l'autre régnait cette disposition à la rêverie qui se refuse à un entretien suivi, et n'admet qu'un mélange rapide de pensées. La jeune femme songeait aux blessures de son cœur ; le prince étudiait les lieux avec une curiosité inquiète. Tout à coup Adrienne le vit s'arrêter et désigner du doigt un espace, découvert, ménagé au sein du taillis :

— Ici ! dit-il avec expression.

C'était la place où, pendant l'ardeur de la saison, la jeune mère venait passer une partie de ses journées, avec un livre en main et près du berceau de son enfant. Ce mot, ce geste du prince, rapprochés du lieu qu'il indiquait, étaient un appel si pressant aux souvenirs d'Adrienne, qu'elle y répondit presque involontairement par un geste et un mot non moins décisifs :

— Là ! dit-elle, en montrant le taillis où elle avait aperçu l'apparition.

Des deux côtés il se fit un silence, comme si chacun eût craint d'en avoir trop dit. De la part du prince, c'était un aveu ; de la part d'Adrienne, une sorte de complicité. Aussi ramena-t-elle les choses sur un terrain moins brûlant :

— Prince, dit-elle avec un sourire où la grâce se mêlait à l'ironie, à quoi bon ces mystères, entre amis surtout ?

— Il est vrai, madame, répondit-il d'un accent pénétré. J'ai voulu épargner un embarras et j'en ai fait naître d'autres. Pardonnez-moi et plaignez-moi. Dieu ! si vous saviez ! C'est une triste histoire que la mienne, et tout s'y lie. Pourquoi vous en aurais-je fatiguée ?

— Et pourquoi pas ? reprit Adrienne d'un ton enjoué. Vous me rendriez curieuse, en vérité.

— Madame, répliqua le prince avec gravité, ne le prenez pas ainsi, je vous en conjure. Maintenant que mon secret m'est échappé, il faut que vous le connaissiez tout entier. Je ne puis pas quitter ce château en laissant de

moi une opinion équivoque. Non, plus de nuage entre nous ; tout doit s'éclaircir. Mais, de grâce, soyez compatissante pour moi.

— Mon Dieu ! ne le suis-je pas ? dit Adrienne touchée de cet accent. Ce serait alors à mon insu. Parlez, prince. Les gens qui souffrent savent compatir aux douleurs d'autrui. Je vous écoute, certaine que vous ne me direz rien que je ne puisse écouter. Parlez.

— Eh bien ! madame, je commence. Il me faudra remonter un peu loin dans ma vie, autrement vous me connaîtriez mal. Mais nous avons le temps. Nos amis sont loin et l'avenue est longue. Écoutez-moi donc. Et il commença le récit suivant :

« J'appartiens, madame Courtenay, à l'une des plus grandes familles de Pologne prussienne, et suis le dernier héritier du nom qui figura dans toutes les batailles décisives de la chrétienté, s'illustra sous les Jagellons et délivra Vienne avec Sobieski. Notre famille a eu tous les genres d'éclat ; elle a touché à la main de justice, à la pourpre et au sceptre. Il fut un temps où ses domaines égalaient ceux d'un roi, et où, pour en faire le tour, il ne fallait pas moins de deux révolutions de soleil. Nous sommes bien déchus aujourd'hui de nos grandeurs ; les charges de la guerre ont bien réduit mon patrimoine, et pourtant il me reste encore, dans le grand-duché de Posen, le long des rives de la Proszna, assez de villages et assez de vassaux pour n'avoir rien à envier aux hommes les plus favorisés de la fortune.

La portion de la Pologne dans laquelle je suis né est une de celles qui furent livrées, vers la fin du dernier siècle, aux deux puissances voisines, à la suite d'un partage honteux. Comme la Gallicie échut à l'Autriche, le grand-duché de Posen échut à la Prusse. On eut la prétention, madame, de nous faire naître Prussiens ou Autrichiens, nous tous que l'honneur du sang, les gloires de famille rattachaient invinciblement à la patrie commune. Ce fut une prétention vaine, et on le vit bien ; car toutes les fois que cette glorieuse mère fit un appel à nos bras, il n'y eut pas, en deçà ou au delà de la Wartha, en deçà ou au delà des monts Karpathes, un seul de ses enfants qui n'y répondît. Nous étions tous Polonais, ce jour-là, malgré notre origine imposée et nos nationalités d'emprunt ; nous avions tous un sabre et un cheval prêts pour le combat, et des paysans armés de faux disposés à nous suivre. Les membres dépecés de la Pologne s'agitaient, dans ces grandes occasions, comme les tronçons d'un même corps s'agitent pour se rejoindre.

Aimer notre patrie, voilà quel fut notre plus beau titre, après son avilissement. Mon Dieu ! je sais bien tout ce qu'on peut dire contre elle. Je sais ce que nos institutions avaient de mobile et de vicieux ; je sais qu'on y trouvait la force d'empêcher, plutôt que celle d'agir ; je sais que le repos du pays était en butte aux assauts des factions et que sa prospérité souffrait de nos interminables querelles ; je sais ce qui se passait dans nos diètes et quel spectacle elles offraient, les ambitions des uns, les intrigues des autres, l'impuissance de tous, plus de mots que de faits, plus de bruit que d'action, des combats d'influence au lieu de concert, des coteries au lieu de gouvernement et, par-dessus tout, la violence et la menace effrayant le gros de la nation et la poussant vers le despotisme. Je sais tout cela, madame, et j'en déplore l'excès ; Dieu me garde d'en désirer le retour dans les mêmes termes ; mais c'était une vie libre du moins ; c'était la dignité de chacun et l'honneur de tous, et j'aime mieux encore, avec un auteur ancien, la liberté accompagnée de quelque péril, que la sécurité achetée au prix d'une déchéance.

Voilà ce que je suis et dans quels sentiments j'ai grandi. Mon éducation fut simple et rustique, mes premières années s'écoulèrent dans le château de mes aïeux, sous les yeux et la conduite d'un précepteur. A douze ans j'étais déjà un intrépide écuyer forçant le cerf comme un veneur, et sachant manier un bois de lance ; tous les gentilshommes de nos contrées préludent ainsi ; ce sont des instincts et des devoirs de race. Nous sommes encore les Slaves des anciens jours, ne sachant vivre qu'à cheval et le sabre au poing. Cependant rien ne fut négligé pour la culture de mon esprit, et l'université de Breslau dégrossit ce que ma première éducation avait de trop rude. Lorsque j'en revins à vingt-cinq ans, j'avais la tête meublée de l'érudition familière aux docteurs allemands, et de cette philosophie subtile, où s'égare si volontiers leur pensée.

Je passe, madame, sur quelques années de ma vie. Qu'en dirai-je, en effet ? Qu'est-ce que l'existence d'un seigneur campagnard partagée entre le soin de ses terres et les exercices violents ? La guerre seule aurait pu en rompre l'uniformité ; mais où retrouver nos guerres d'autrefois ? Où retrouver même ces campagnes plus récentes dans lesquelles l'aigle de Pologne se confondit avec les aigles de l'Empire français ? Rien de pareil ne nous était promis ; notre époque ne devait pas assister à de tels spectacles. A défaut de ces orages et de ces combats, il me restait à essuyer ceux du cœur, et c'est ici que j'ai besoin de votre attention.

Dans le district de la Pologne russe, le plus rapproché de nous, et sur les bords même de la Wartha, était situé un château, dont les maîtres marchaient au moins nos égaux pour le rang et la fortune. Tout ce que je vous ai dit de notre famille peut également s'appliquer à la leur : traditions de gloire, d'honneur et de services. Permettez-moi de ne point citer de noms ; je ne ferai exception que pour un seul, le seul nécessaire. Entre cette famille et la nôtre existaient des liens anciens, plusieurs fois renouvelés, des alliances qui s'étaient succédé dans le cours des temps. De génération en génération, ce mélange de sang acquérait un degré de plus et confondait plus étroitement les deux races. Cependant il y avait cette différence entre nous que je restais seul des miens, tandis qu'ils formaient encore une tribu nombreuse et donnant au nom qu'ils portaient toutes les garanties d'une longue durée. L'aïeul, le père, trois jeunes gens et une jeune fille, voilà cette lignée et il était impossible de voir plus de beauté uni à plus de vigueur.

Je ne vous parlerai, madame, que de la jeune fille. Elle se nommait Vanda, et à l'époque où je me reporte, elle avait seize ans. Ce serait une tâche trop difficile que de chercher à vous en donner une idée : la langue se refuse à de tels tableaux. Peut-être auriez vous un moyen plus assuré de retrouver ces beaux yeux noirs, voilés par la pudeur, ces traits délicats, ce port de reine, cette grâce et cette dignité s'alliant et se tempérant l'une l'autre ; oui, peut-être retrouveriez vous tout cela, ajouta le prince, comme détourné de son récit et étudiant le visage d'Adrienne avec l'attention ; d'un peintre chargé de le reproduire. »

— Et comment ? dit la jeune femme, que cette enquête embarrassait. Que faudrait-il donc ?

— Peu de chose, répondit le prince ; un miroir, rien de plus.

Adrienne ne put se défendre d'un peu de confusion ; elle détourna la tête avec une vivacité qui n'était pas sans un mélange d'humeur.

Oui, madame, elle vous ressemblait, dit le prince en continuant ; n'attachez pas à ce mot, je vous en supplie, plus d'importance que je n'y en mets moi-même ; elle vous ressemblait en tout. C'était l'assemblage des qualités les plus fortes et les plus douces qui aient jamais orné et honoré le cœur d'une femme. Elle avait ce courage qui se puise dans le dévouement et peut s'élever jusqu'à l'héroïsme : l'infortunée ne l'a que trop prouvé au moment décisif. Elle portait dignement son nom ; elle était bien la sœur de cette Vanda, dont nos chroniques ont célébré les charmes et l'intrépidité ;

elle restait fidèle aux grands exemples de bravoure que lui avaient laissés les femmes de notre maison.

« Ce n'est pas un roman que je vous raconte, madame, c'est une histoire des plus simples et où la vérité suffit. Il n'y aura donc rien qui soit d'un intérêt étrange, ni qui sorte des situations ordinaires de la vie. Point de rencontre où la sympathie naît d'un regard, point de choc fortuit entre deux âmes qui s'ignoraient avant l'heure marquée par le destin. Rien de tout cela. Nous étions fiancés dès l'enfance, c'était l'usage dans nos familles de temps immémorial. De l'un et de l'autre côté, les aînés choisissaient dans la branche collatérale une compagne qui fût à son gré ; je n'avais pas à choisir ; Vanda n'avait point de sœur. Mon goût, je le confesse, fut d'accord avec la tradition, et je trouvais dans cette coutume héréditaire un monument de la sagesse de nos aïeux. Si quelque point m'en déplut, c'était celui qui réglait, pour les filles et pour les garçons, l'âge rigoureux au-dessous duquel aucune alliance ne pouvait être contractée. C'était une loi inflexible, et dont il n'y avait pas d'exemple qu'on se fût jamais départi ; elle était sage, en outre, et demandait à être respectée pour elle-même. Nous lui devions cette vigueur corporelle et cette richesse d'organes dont nos générations successives pouvaient à bon droit s'enorgueillir.

Vanda n'était pas encore arrivée au terme que fixait la coutume ; il s'en fallait de six mois. Je les passai près d'elle dans le château de mes cousins. En réalité la même liberté régnait entre nous que si déjà nous avions été unis ; nulle gêne, nulle surveillance ; les oiseaux de l'air n'ont pas devant eux plus d'espace ni plus d'abris discrets. Nous passions presque toutes nos journées à cheval, l'un près de l'autre, dans les vallées et sur les monts, sous les grands chênes ou le long des oseraies. Vanda maniait sa monture avec une sûreté et une aisance qui m'émerveillaient et m'épouvantaient en même temps. On eût dit que la jeune fille cherchait les risques et se plaisait aux dangers. Tantôt elle imprimait un élan à sa bête et franchissait un bloc de rocher, tantôt elle l'engageait au hasard et avec une folle imprudence dans les gués les plus profonds de la Wartha. Plus d'une fois, il fallut se porter à son secours, afin de prévenir ou de réparer les suites de ces témérités.

Quand nous étions loin du château et que la faim nous surprenait en route, nous mettions pied à terre devant la ferme la plus rapprochée, où tout le monde s'empressait à nous recevoir. Ce n'était ni la crainte ni le respect qui dominait dans cet accueil ; c'était une joie visible et un contentement réel. Ma cousine était l'ange du pays ; à cinq lieues autour du château, elle

était adorée et bénie. Aussi il fallait voir quelle ardeur on mettait à nous servir et quels efforts on faisait pour composer un repas digne de nous. La base en variait peu : des œufs et du pain bis, du laitage et quelques rayons de miel. Mais cet ordinaire frugal avait pour assaisonnement l'air du matin, la course à cheval, l'appétit de la jeunesse et par-dessus tout la bonne grâce avec laquelle il était offert. Nos forces une fois réparées, nous reprenions notre chemin à travers les bois et ne rentrions que le soir et quelquefois à une heure fort avancée.

Par exemple, à ce dernier repas, aucun membre de la famille n'eût manqué sous aucun prétexte ni en aucun moment. C'était l'heure où les habitants du château se recueillaient dans un sentiment commun et une pensée commune ; c'était la consécration de la journée et l'adieu qui devait la terminer. Rien de plus doux, ni de plus grave que cette réunion. Les maîtres du château arrivaient successivement et dans un ordre assigné ; l'aïeul d'abord, qui portait son âge avec une vigueur peu commune et dont l'œil lançait encore des éclairs. C'était, madame, un vétéran de nos guerres nationales, un des derniers et des plus actifs soutiens de l'indépendance du pays. Dans le cours de cette lutte, il n'avait pas abandonné un seul jour la poignée de son sabre, ni dormi ailleurs qu'à côté de son cheval ; même au temps dont je parle, il eût recommencé avec joie la vie des combats, et marché au premier appel du clairon : ainsi sont faits les hommes des anciens jours. Puis venait le père de Vanda, qui allait être le mien, un cœur éprouvé, une âme d'élite, soutenant l'éclat de son nom, et comptant, comme ses ancêtres, des services nombreux et glorieux ; enfin ses trois fils, beaux tous trois, tous trois vaillants et dignes de leur race et à qui il ne manquait, pour continuer cette suite d'exploits, qu'un théâtre et une occasion. Vanda entraît après eux dans la salle, me tenant par la main, comme si déjà je lui eusse appartenu, et me conduisant près de l'aïeul, à la place d'honneur.

Il vous faut dire, madame, que, par un de ces usages qui nous viennent de fort loin et que nous maintenons avec un respect pieux, les gens de la maison devaient toujours assister à ce repas du soir et y prendre part au même titre que les maîtres. La seule distinction qui existât entre eux et nous, c'est que les maîtres occupaient les sommets de la table, tandis que les gens se plaçaient à l'autre extrémité. Le service était d'ailleurs le même, et il n'y avait pas une grande différence dans les mets. Vous ne sauriez croire combien c'est là une coutume touchante et ce qu'elle ajoute d'intérêt à cette réunion. Il se fait alors, entre les serviteurs et les membres de la

famille, un rapprochement qui rend les relations plus douces et les procédés plus affectueux. A voir ce mélange de rangs et de conditions, la pensée se reporte involontairement vers les premiers âges du monde, vers cette vie de la tente, où régnaient de semblables, mœurs, et on se prend à regretter qu'elles aient si généralement et si promptement disparu.

Quand tout le monde était réuni, l'aïeul se levait avec solennité, et les convives se levaient en même temps que lui. Il récitait la prière destinée à bénir le repas, et la répétait au moment du départ. Un silence profond régnait dans la salle pendant que duraient ces actions de grâce et cette élévation vers Dieu ; mais où les cœurs s'épanouissaient c'est lorsque le chef de la famille réveillait, de sa voix la plus sonore, les souvenirs d'une nationalité en deuil et adressait des vœux au ciel pour la résurrection de la patrie, inhumée vivante, et debout encore dans son tombeau. Alors il n'y avait qu'un souhait sur ces lèvres, qu'un cri au fond de ces poitrines, et toutes les voix s'unissaient pour porter jusqu'au ciel l'éternelle plainte d'un peuple opprimé.

Pardonnez-moi, madame, si je m'arrête à ces souvenirs ; ce sont les seuls et les derniers où mon esprit trouve un peu de repos ; le reste n'est plus qu'une agonie lente et un deuil continu. Je vivais donc dans cette atmosphère pleine de calme et de pureté ; j'y vivais heureux et dans l'attente d'un bonheur plus grand. Mes jours s'écoulaient de la sorte, unis, doux, semblables par les joies qu'ils me ramenaient, lorsque tout à coup le ciel s'assombrit sur nos têtes, et la foudre nous frappa au moment où nous nous y attendions le moins. »

Le prince achevait ces mots, lorsqu'il atteignit avec Adrienne le bout de l'avenue, et rejoignit sur l'esplanade Armand et l'oncle Séverin. Cette confidence ne pouvait se prolonger devant eux ; d'un commun accord il se fit un silence et une interruption. Après un coup d'œil jeté sur la vallée, toute la compagnie reprit le chemin du château, et dès qu'il se vit hors de la portée des oreilles indiscretes, le prince continua son récit.

XVIII. — SUITE DES CONFIDENCES.

« Comme je vous l'ai dit, madame, poursuivit le prince, nous étions à la veille d'être unis. Au delà et en deçà des frontières, il n'était question que de cette alliance. Des fêtes brillantes allaient la célébrer et, à la suite de ces fêtes, de grandes largesses devaient descendre sur nos vassaux. On sait dans le monde quelle hospitalité fastueuse exerçaient nos palatins, nos castellans, notre grande noblesse, en un mot. Peu de souverains les éclipsaient en cela, et ils n'avaient pas leurs pareils pour le luxe des vêtements, des armes et des fourrures. Nous allions renouveler ces prestiges des temps passés, faire revivre la vieille patrie dans son cérémonial, ses danses populaires et ses interminables festins. Tout avait été arrangé, disposé à cet effet ; des invitations avaient été adressées sur tous les points, et ce mariage prenait les proportions d'un véritable événement.

Ce fut alors qu'éclata le coup de foudre dont je vous ai parlé. Un matin et presque à la veille du jour si attendu, si désiré, des hommes à cheval traversèrent nos terres en répandant la nouvelle que Varsovie venait de s'insurger. En vain voulut-on obtenir d'eux des renseignements plus précis ; ils repartirent en toute hâte pour aller porter plus loin le bruit de l'événement. Nous ne savions qu'en croire ; rien ne nous préparait à un éclat si prompt, et peut-être y avait-il un piège là-dessous. Cependant, vingt-quatre heures après, le doute n'était plus possible ; un messenger, envoyé par un de nos amis, nous apportait les détails de l'insurrection. Elle avait pris naissance dans l'école des Cadets, gagné l'armée et la ville, et acquis une force irrésistible dès le début. A en croire ces nouvelles, tout cédait à ses efforts ; les autorités russes ne disputaient plus le terrain ; Varsovie disposait d'elle-même ; la Pologne était libre.

Quand ces faits eurent acquis un degré de certitude suffisant, un long cri de joie s'échappa des poitrines opprimées. Les classes nobles ne furent pas les seules à en ressentir de l'orgueil ; le même mouvement s'éleva du sein des campagnes. Sous le plus humble chaume comme dans le palais le plus somptueux, l'hymne de délivrance fut chanté avec un accent et un entraînement pareils. Et n'allez pas croire que tout se bornât à cet élan et à cette allégresse stériles, et qu'il n'y eût pas chez ce peuple guerrier le

pressentiment du devoir qui l'attendait. Non, il prévoyait la lutte, une lutte opiniâtre, et portait la main sur ses armes en invoquant l'aide du ciel. Déjà les sabres étaient hors du fourreau ; ceux qui n'avaient pas de mousquets apprêtaient leurs lances ; les autres aiguisaient ces faux redoutables, dont leurs pères avaient fait un instrument de combat pendant l'insurrection qui marqua la fin du siècle dernier. Sur toute l'étendue de l'ancienne Pologne, il sortait du sol des volontaires qui venaient mettre leurs bras au service de la patrie, en réclamant l'honneur du poste le plus périlleux, et bien résolus à ne pas lui survivre si elle succombait de nouveau.

Nous étions de trop bon sang pour manquer à ce devoir, et aucun de nous n'en conçut la pensée. Je l'avoue néanmoins, la joie de voir notre territoire affranchi ne fut pas pour moi sans un certain mélange. L'événement s'emparait si violemment des esprits, qu'il semblait exclure toute autre préoccupation. Comment songer dès lors à cette union qui était si prochaine et qui m'échappait au moment où j'allais y toucher ? Il y eut, dans le sein de la famille, une sorte de conseil tenu à ce sujet. Vanda fut la première à demander l'ajournement de la cérémonie à des temps où nos esprits seraient plus calmes, nos âmes plus libres, nos bras moins engagés. L'aïeul et le père furent de cet avis ; ils dirent que l'heure suprême était venue et qu'il fallait s'y préparer avec un sentiment exclusif ; que le choc serait rude, et qu'en raison de ses chances il était sage de ne pas contracter des liens qui pouvaient être brusquement rompus ; qu'enfin il valait mieux mettre le bonheur de nos maisons sur la même ligne que celui du pays et confondre la date de leur alliance avec celle de son affranchissement. Ainsi parlèrent les chefs de famille, et il ne me resta plus qu'à me résigner. Les préparatifs de fête cessèrent à l'instant et se changèrent en préparatifs de guerre ; on ne songea plus qu'à combattre, et au besoin, à bien mourir.

Comme sujet prussien, j'avais plus de ménagements à garder que mes cousins, et ne pouvais, comme eux, enrôler publiquement les paysans de mes domaines. C'eût été une grande imprudence, et les ordres de Varsovie étaient formels à ce sujet. A tout prix, il convenait de se défendre, dans la Gallicie et les duchés, de tout acte de révolte ouverte, afin que l'Autriche et la Prusse n'y trouvassent pas le prétexte d'une coalition semblable à celle où périt une première fois la Pologne, étreinte dans un cercle de fer. Mes efforts n'en furent que plus vifs, et je parvins à entraîner un grand nombre de recrues que je dirigeai sur la Wartha, après leur avoir donné des armes et pourvu à leur équipement. La surveillance exercée sur nos limites n'était

pas très-active, et ces hommes parvenaient facilement à la déjouer en traversant la rivière sur des points guéables et qui leur étaient familiers. Quand j'eus formé ainsi mon contingent et poussé au combat tout ce qu'il y avait, à vingt lieues à la ronde, de valide et de dévoué, je quittai ma résidence et retournai au château de mes cousins, d'où nous devions tous partir pour le théâtre des opérations militaires.

Ils étaient prêts, leur père aussi ; on arrêta les dernières dispositions. La campagne s'annonçait comme devant être rude, pénible et de nature à durer longtemps ; aucune précaution n'était superflue. Le château se trouvait placé, il est vrai, loin du foyer de la guerre ; mais qui pouvait répondre des incidents, et surtout qu'aucune intervention n'aurait lieu de la part des puissances voisines ? La prudence conseillait donc de ne pas laisser Vanda exposée à des risques, même éventuels. Il fut résolu qu'elle se mettrait en route avec son aïeul et irait habiter l'hôtel que la famille possédait à Varsovie, sur la place du Roi-Sigismond. Quant à nous, notre plan était fait. Après avoir réuni nos corps de volontaires, nous allions marcher avec eux lentement, à petites journées, de manière à les aguerrir et à les discipliner dans le trajet, franchir la Bzura devant Lowiez, et la Vistule à la hauteur de Modlin, puis, nous dirigeant vers le canon, rejoindre le corps d'armée polonais qui manœuvrait sur le front de l'ennemi, entre le Bug et la Narew.

Ne vous effrayez pas, Madame ; je ne pousserai pas plus loin ce détail de nos campagnes ; il serait sans intérêt pour vous. Qu'il vous suffise de savoir que, pendant quatre mois, nous tînmes dans ces landes, toujours à cheval, et harcelant sans relâche les flancs de nos adversaires déconcertés. Ils avaient pour eux le nombre et la résignation ; nous avions pour nous l'audace et l'amour de notre pays. Que de prodiges eurent lieu sur ce champ de bataille, vingt fois perdu ou reconquis ! Que de martyrs obscurs tombèrent pour ne plus se relever, en léguant à ceux qui restaient debout une parole ou un exemple ! Pas un qui désertât les rangs, pas un qui reniât sa foi. L'or, les promesses, tout fut vain ; les plus pauvres accueillirent la séduction à coups de fusil. Et quelle existence, pourtant ! quelles épreuves ! quelles souffrances ! L'hiver sévissait et ajoutait aux fatigues de la guerre les tortures d'un froid rigoureux. Lorsqu'une grange ne se trouvait pas là pour nous offrir un abri, il fallait se coucher sur un lit de neige et y passer des nuits sans sommeil qui ressemblaient à une éternité. Souvent aussi les vivres manquaient, et la faim assiégeait nos entrailles. Point de jour qui ne fût une longue épreuve ou une cruelle privation. Je ne veux point

blasphémer, Madame, mais au souvenir de tant d'héroïsme, de tant de misères et de tant de deuil, il me semble que, pour se montrer juste, la Providence aurait dû leur ménager un autre dénouement.

Sous le coup de ces divers éléments de destruction, des vides considérables se faisaient clans nos rangs ; nous nous affaiblissions à vue d'œil. Hélas ! ces pertes ne portaient pas seulement sur les soldats ; les chefs tombaient comme eux, et à leur tête. Les premières victimes furent dans notre maison ; jeunes, ardents emportés, mes cousins s'enflammaient au bruit du combat, et jetaient à la mort de perpétuels défis. La mort ne les épargna point. L'un d'eux fut frappé à Ostrolenska et mourut en se roulant dans le drapeau qu'il tenait à la main, comme s'il n'eût pas voulu d'autre suaire ni d'autre cercueil ; l'autre périt dans une attaque de nuit, où il pénétra jusqu'à la tente d'un général russe et le tua de sa main. C'était finir en chevaliers. De cinq que nous étions au départ, nous ne restions plus que trois, lorsque l'ennemi, reprenant l'offensive, nous ramena sous les murs de Varsovie. Là un autre deuil nous attendait ; un combat de tirailleurs s'était engagé d'une rive à l'autre de la Vistule entre les troupes de la garnison et un corps de cosaques irréguliers. L'heure suprême allait sonner ; le gros de l'armée russe arrivait ; rien ne tenait plus devant elle. Pour sauver Varsovie ou ajourner du moins sa chute, il fallait sacrifier le faubourg de Praga et couper le pont de bateaux qui l'unit à la ville ; l'ordre en fut donné. La fatalité voulut que mon cousin, le seul encore vivant, se fût aventuré à la poursuite de l'ennemi : à la vue du travail qui s'exécutait, il courut vers le pont afin de le traverser avant que les bateaux ne fussent livrés au courant du fleuve. Un vide existait déjà ; il crut pouvoir le franchir, mais son élan le trahit et il tomba au plus fort du courant et dans une eau très-profonde. En vain l'attendit-on à la surface, il ne reparut pas, et la Vistule roula vers les mers du nord un cadavre de plus. Quand nous frappâmes aux portes de l'hôtel de la place du Roi-Sigismond, nous n'étions plus que deux : le père de Vanda et moi ; toute une génération, et la plus florissante, manquait au dénombrement.

Votre cœur, Madame, doit se faire une idée de la douleur qui s'éveilla dans cette maison à la vue de ce spectacle. L'aïeul en éprouvait des accès de consternation qui nous remplissaient d'épouvante ; pendant des heures entières, il gardait l'immobilité du marbre, et ne s'en arrachait que pour pousser des cris semblables à des rugissements. Vanda elle-même avait des tristesses où sa tête s'égarait ; volontiers elle nous eût demandé ce que nous

avons fait de ses frères et paraissait étonnée, qu'eux tombés, nous fussions encore debout. Faites-vous une idée, si vous le pouvez, des rages que fomentaient en nous ces scènes d'intérieur, ajoutées à nos deuils récents et réitérés. La mort eût été mille fois préférable. Aussi fut-ce avec une sorte d'ivresse que nous accueillîmes la perspective de nouveaux combats. L'ennemi avait franchi la Vistule et marchait vers nous pour en finir dans un engagement décisif. L'issue n'en était plus douteuse ; un grand matériel de siège et des corps nombreux de troupes s'avançaient avec la confiance d'un triomphe prochain. Nous n'avions à leur opposer qu'une garnison affaiblie et des remparts impuissants. Qu'importe ! C'était la dernière protestation du droit contre la force, de la liberté contre la servitude ; il fallait la pousser jusqu'au bout, dussions-nous tous y mourir. Mourir ! mais c'était l'espoir de nos âmes affaissées, notre refuge contre les arrêts du sort. Nous avions à pleurer sur trop de victimes pour que le bonheur nous fût encore permis ; mieux valait les rejoindre aux lieux qu'habitent les âmes héroïques, mieux valait que notre maison s'abîmât tout entière sous les ruines de la Pologne et que notre nom pût le même jour que le sien.

Nous courûmes aux remparts ; toute la population s'y trouvait. Les vieillards, les femmes, les enfants mettaient la main à l'œuvre, afin de compléter et d'augmenter les moyens de défense. Vainement on eût cherché sur ces visages un sentiment de crainte ou de découragement ; l'intrépidité et la confiance les animaient tous, et il en fut ainsi jusqu'au dernier jour. Quant à moi, Madame, tant que dura le siège, je ne quittai pas le poste d'honneur ; on me vit aux engagements les plus périlleux et au premier rang dans la mêlée. Je jouais avec la mort comme on joue avec les dés, sans forcer le hasard, sans chercher à mettre les chances de mon côté. Annonçait-on un assaut ? j'étais sur la brèche à l'instant même pour en défendre l'accès ? Exécutait-on une sortie ? je me jetais en tête de la colonne, jaloux d'essuyer le premier feu. Dans l'une d'elles, le père de Vanda m'avait suivi ; il s'agissait d'aller combler la tranchée la plus voisine du rempart, celle dont les batteries nous incommodaient le plus. Nous venions de nous en tirer avec succès et regagnions déjà la place, lorsque je vis mon compagnon d'armes chanceler et s'affaïsser sur lui-même. Le coup était mortel, il expira sous mes yeux ; et quelque effort que je pusse faire, je ne parvins pas à arracher son corps des mains de l'ennemi. Il fallut rentrer le désespoir dans l'âme.

De cette maison, si florissante il y a peu de mois, il ne restait donc que deux membres, placés à l'une et l'autre extrémités des âges, la petite-fille et l'aïeul. J'essayai d'obtenir de celui-ci qu'il abandonnât le rempart où il s'obstinait à paraître chaque jour, et où il s'exposait avec une audace insensée. Je lui rappelai ce qu'il devait à Vanda, désormais isolée de tout ce qui avait fait sa force et son orgueil ; je l'engageai à ne plus quitter l'hôtel et à y attendre, à l'abri du péril, la fin des événements. Vains efforts ; ni le vieillard, ni la jeune fille ne consentirent à m'écouter. Vanda s'attachait à mes pas et bravait la mort à mes côtés ; le vieillard envoyait aux assiégeants des défis à haute voix comme en échangeaient entre eux les héros impétueux d'Homère.

Evidemment, il n'y avait plus à insister : ces deux cerveaux avaient mal résisté à des ébranlements si cruels et si nombreux. Je me contentai de les surveiller du mieux que je pus et autant que le permettaient mes devoirs de combattant, devenus de plus en plus difficiles.

On nous annonça un matin que l'assaut définitif, celui qui devait terminer ce drame sanglant, aurait lieu dans la journée même. En effet, un mouvement inaccoutumé régnait sur toute la ligne des travaux extérieurs. Un dernier feu, avec des canons du plus gros calibre, avait ouvert et déblayé la brèche, de manière à en rendre les abords faciles aux corps désignés pour l'action. Déjà on les voyait se grouper dans les tranchées, serrer leurs rangs, et recevoir des chefs les dernières instructions. En même temps, les bombes, les obus sillonnaient l'air et semaient le désordre au sein des remparts. De leur côté, les assiégés ne demeuraient pas inactifs ; le canon de la place répondait au canon des tranchées. Masqués derrière les redans, nos corps d'élite attendaient que les troupes, formées pour l'assaut, eussent quitté les abris qui les préservaient, pour les accueillir par une fusillade vigoureuse. C'était un spectacle où ne manquaient ni l'intérêt, ni l'émotion, celui d'une destruction savante, accomplie suivant toutes les règles de l'art.

Le signal fut donné, un roulement sonore remplit l'air d'ébranlements qui se répondirent et se succédèrent d'un bout à l'autre des lignes. Il se fit alors dans le corps d'attaque un mouvement lent et mesuré, puis rapide, enfin impétueux, vers le point le plus vulnérable des remparts. Ni le canon, ni la mousqueterie n'arrêtèrent l'élan de ces troupes ; elles gravirent la brèche jusqu'au sommet, et il y eut un moment où il fallut recourir à l'arme blanche et leur livrer des combats corps à corps. A moins de l'avoir vu, il est impossible de se former une idée de cette scène animée de mille

incidents. Cent duels s'engageaient à la fois dans un espace où les combattants se trouvaient entassés les uns sur les autres. Nous avions les avantages du terrain ; nos ennemis, celui du nombre. Pour un qui tombait sous nos coups, dix autres se présentaient, et le bras se lassait à force de frapper et d'abattre. Il était évident que notre victoire s'expierait tôt ou tard, et que nous succomberions sur ce monceau de victimes. C'est ce qui m'arriva ; au moment où je tenais tête à quatre grenadiers russes réunis pour m'assaillir, et en mettais deux hors de combat, un officier aux gardes, se jetant de côté, me porta un coup de sabre dans l'aine de toute la vigueur de son poignet. C'était une blessure terrible : je jetai un cri et tombai à la renverse, inondé de sang et évanoui.

J'ignore ce qui se passa pendant un temps que je ne puis déterminer. Plusieurs journées s'écoulèrent, à ce que j'appris depuis, avant que ma tête pût recouvrer la faculté de se rendre un compte exact des choses. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'au moment où ce nuage se dissipa, je me trouvais couché sur un méchant lit et dans une salle enfumée. Une femme, dont le costume trahissait l'obscur condition, était assise, à quelques pas de moi, sur un escabeau. Je voulus lui parler ; elle me fit un signe de la main pour m'inviter au silence, et, comme je ne m'y résignais pas, elle quitta la pièce et me laissa sans interlocuteur.

J'abrège, Madame : c'était un batelier qui m'avait recueilli et qui me dérobaux recherches de la police et aux vengeances de l'ennemi victorieux. Un chirurgien de notre armée m'avait donné ses soins et répondait de moi, à la condition toutefois que je garderais le plus strict repos et m'abstiendrais de questions indiscretes. J'obéis donc, et je guéris ; mieux eût valu mourir, et échapper ainsi à la catastrophe qui m'attendait. Dès que j'eus recouvré quelque force, je m'empressai d'en user pour aller aux informations. Il me tardait de savoir ce qu'était devenue ma fiancée, et si la fatalité qui pesait sur cette maison avait enfin épuisé ses rigueurs. Une sortie n'était pas sans dangers. J'étais désigné aux sbires qui remplissaient les rues et les carrefours. Pour tromper leur surveillance, j'eus recours à un déguisement, et me dirigeai, quand la nuit fut venue, vers l'hôtel de la place du Roi-Sigismond. Le premier jour, un sentiment de défiance me retint ; je n'osai pas pénétrer à l'intérieur, et me contentai d'une reconnaissance rapide. Rien dans cette habitation n'indiquait le mouvement ni la vie ; les croisées étaient hermétiquement fermées, et aucune lumière ne brillait à travers les lames des volets. Je rentrai le cœur serré et rempli de secrètes

angoisses : un pressentiment m'annonçait de nouveaux malheurs. Plus hardi le lendemain, je franchis le seuil et m'adressai au concierge qui, à ma vue, jeta un cri d'effroi. Je le calmai et l'interrogeai. Quand il eut parlé, ce fut à mon tour de pâlir d'épouvante. Jugez, Madame, du désespoir qui m'assaillit ! L'histoire de cette famille ; si tragique déjà, avait eu un dénouement plus tragique encore. Il n'en restait rien que des tombes, ou quelque chose de plus affreux. Le vieillard était mort sur le rempart, et Vanda était folle ! »

XIX. — LA PROMESSE DU DÉPART.

Adrienne s'était d'abord tenue en garde contre le récit du prince ; elle craignait qu'il ne s'en servît comme d'un thème à allusions, et se disposait, pour peu qu'il y eût incliné, à l'arrêter dans ses confidences ; mais bientôt elle céda à l'évidence des faits, les jugea sincères et y prit un intérêt réel. Ces malheurs, accumulés sur la même maison, la touchaient au point que sa compassion en éclata.

— Folle ? dit-elle. Et sans espoir de guérison ?

— Sans espoir, dit le prince en achevant sa douloureuse histoire ; je n'ai pas quitté les lieux avant de m'en être assuré. Vous me jugez assez bien, Madame, pour croire que les risques dont j'étais entouré ne m'empêchèrent pas de remplir mon devoir jusqu'au bout. J'avais été le fiancé, j'étais encore le tuteur naturel de cette malheureuse victime de nos revers ; je restais seul pour remplacer ceux qu'elle avait perdus et veiller sur cette existence qui n'avait plus la conscience d'elle-même. Même sous le coup de la prison et de l'exil, je ne pouvais faillir à cette mission.

« Les gens qui m'avaient donné un asile étaient sûrs, et en Pologne il est bien rare qu'il s'en rencontre d'autres. Rien n'égalait pourtant la pauvreté qui régnait chez eux. Ma tête avait été mise à prix, et ils pouvaient s'enrichir en me livrant ; ni le mari, ni la femme, ne firent ce calcul. Jamais gardiens ne se montrèrent plus fidèles ni plus attentifs, et ce fut à grand'peine que je réussis à leur faire accepter une indemnité proportionnée au service qu'ils m'avaient rendu. Ce service était grand, plus grand que je ne l'avais d'abord imaginé ; sans eux j'étais précipité vivant dans une fosse à cadavres. Après l'action, il avait fallu nettoyer la brèche des corps qui l'obstruaient ; le batelier était l'un des hommes qu'on chargea de ce service. Or, en me portant vers le tombereau, il s'aperçut que mes membres conservaient quelque souplesse et mon corps quelque chaleur. D'où il conclut que la vie n'était pas éteinte chez moi, et que l'on pourrait peut-être me sauver. Trompant l'œil des surveillants, il me chargea sur ses épaules, me déposa dans son logis, et me confia aux soins de sa femme, puis à ceux d'un homme de l'art. De là mon salut et ma guérison.

Malgré le risque que je courais d'y être reconnu, je persistais à ne pas quitter Varsovie. Vanda y était encore, confinée dans une chambre de l'hôtel et entourée des précautions qu'exigeait son état. Le concierge me pressait de monter ; je m'y refusai dans la crainte de ne pouvoir me contenir devant elle et d'aggraver involontairement son mal. C'était y mettre une réserve inutile ; le sentiment du passé était aboli chez elle d'une manière complète et irrémédiable à ce qu'il semblait. Enfin je la revis. Il n'existe, Madame, dans aucune langue, point d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouvai ce jour-là. Un instant je crus que le désordre de sa raison passerait dans la mienne et qu'à son exemple je deviendrais fou. Il me paraissait impossible que j'eusse la même femme sous les yeux, cette Vanda dont le regard était si pur, la lèvre si fière, le teint si beau, la chevelure si brillante, en un mot, ce type accompli fixé dans ma mémoire, et que j'ai cherché partout depuis ce temps. Non, ce n'était pas là ma cousine, mes sens s'abusaient, ils étaient le jouet d'une ironie sanglante.

C'était elle cependant, mais à quel point changée ! Les cheveux s'en allaient épars, l'œil avait un caractère de mélancolie sombre et de fixité sauvage qui blessait et attristait, le teint était plombé, la lèvre contractée et sardonique. J'espérais que ma vue agirait sur elle avec quelque efficacité ; elle ne me reconnut pas, et, à mon entrée, alla s'asseoir dans un coin de la pièce d'un air morose et boudeur. Je lui parlai, espérant que le son de ma voix aurait plus d'empire sur ses souvenirs ; en effet, elle me nomma et me tendit la main ; mais en accompagnant ce mot et ce geste de propos si extravagants, que j'eusse préféré le plus complet oubli à cette singulière reconnaissance. J'insistai pourtant et employai les moyens les plus propres à déterminer un retour de son esprit ou de son cœur vers notre existence antérieure, nos sentiments, nos projets d'union ; elle n'y répondit que par des éclats de rire, des danses folles ou de cruels propos ; puis quand je la pressai encore, elle retourna à ses bouderies et à son mécontentement silencieux. Mes ressources d'imagination étaient à bout, j'avais tout essayé, tout épuisé, et infructueusement. Je sortis de là navré et anéanti.

Il était néanmoins un fait sur lequel je venais de me fixer, c'est que le séjour de cet hôtel et cet emprisonnement dans une chambre où l'air et le soleil ne pénétraient pas d'une manière abondante, étaient des circonstances de nature à empirer la maladie et à en aggraver les accidents. En revanche, il y avait lieu de supposer qu'une vie plus libre et des habitudes moins sédentaires amèneraient une modification sensible dans la marche des

symptômes, et ouvriraient peut-être quelques chances à une guérison. D'où il résultait qu'il fallait quitter l'hôtel de la place du Roi-Sigismond pour le château des bords de la Wartha. C'est là d'ailleurs que la jeune fille avait grandi au milieu des brises de la plaine et livrée dès son enfance à des exercices violents ; c'est là que ses organes pouvaient se retremper aux sources originelles et retrouver le ressort, qu'ils avaient perdu. Ainsi tout conseillait ce changement à cause d'elle, et d'autres motifs le rendaient également nécessaire à cause de moi. Plus je prolongeais mon séjour, plus je m'exposais à être découvert, c'est-à-dire à exécuter, aux frais de l'Etat, un voyage d'agrément vers les plateaux de la Sibérie. Quelque, soin que je misse à varier mes déguisements, à éclairer ma marche et à conserver mes distances vis-à-vis des gens suspects, l'imprudence n'en était pas moins grande, et d'un moment à l'autre la main des agents russes pouvait s'appesantir sur mon collet. Déjà il me semblait retrouver sur mes pas des figures qui m'honoraient d'une attention trop soutenue et prenaient un intérêt trop vif à mes visites sur la place du Roi-Sigismond. Il n'y avait plus à en douter, j'étais épié et suivi.

L'heure d'agir était venue ; les circonstances n'admettaient plus de délai. Je pris mes mesures de manière à tromper les espions. En ce moment, Madame, il régnait dans la ville une telle terreur, qu'on eût vainement cherché, au sein de la classe élevée, un appui ou même des conseils ; chaque famille avait ses suspects et ses propres mystères ; on s'isolait et on ne songeait qu'aux siens. Le peuple seul gardait intacts ses bons sentiments. Je n'étendis donc pas mes confidences au-delà du digne couple qui m'avait sauvé. Depuis le commencement de la guerre, je portais sur moi une ceinture remplie d'or ; j'en employai une partie à acheter deux chevaux vigoureux et une calèche de voyage. J'y ajoutai un costume de voiturier, que je revêtis au moment du départ, et des approvisionnements de bouche, afin de ne mettre pied à terre que le moins possible, dans le cours du trajet, et de préférence sur des points écartés. Ces préparatifs achevés, je prévins les gens de l'hôtel et fixai le jour du départ ; de leur côté aussi, ils devaient se mettre en mesure.

S'il y avait quelque danger pour moi à prolonger mon séjour à Varsovie, il n'y avait pas un danger moins grand à quitter la ville et à parcourir le pays. Les barrières étaient rigoureusement gardées, et des gros de troupes campées aux environs, ajoutaient à cette surveillance des habitudes de maraude qui n'étaient pas de nature à me rassurer. L'entreprise exigeait

donc autant de sang-froid que d'adresse. Au jour fixé, j'attelai mes chevaux et me rendis avant l'aube sur la place du Roi-Sigismond. Tout y était prêt ; ma cousine monta dans la calèche avec une femme sûre et attachée à sa maison depuis longtemps. Nous partîmes, et notre début fut heureux. C'était l'heure où les besoins de l'approvisionnement amènent aux barrières une grande affluence de charrettes et de piétons, et il y avait lieu de croire que nous passerions sans être remarqués au milieu de cet encombrement et de ce tumulte. D'ailleurs, j'avais apporté à mon déguisement un soin extrême, et les deux femmes que je conduisais n'avaient rien qui pût éveiller les soupçons. Nous franchîmes donc ce premier pas avec un succès qui me parut de bon augure. Le chef de la surveillance se borna à nous demander où nous allions, et je nommai hardiment un village situé à trois lieues de là, dans la direction que nous devions suivre. Sur cette réponse, on nous livra passage, et, une fois hors de vue, je pressai l'allure de mes chevaux.

Jusqu'à Blonie, aucun incident ne traversa notre voyage. La route était couverte de soldats ; mais leur nombre même nous servait de garantie. Il y avait plus à craindre des hommes isolés que de ceux qui marchaient en troupe : la pire des rencontres eût été celle de corps irréguliers, Comme la Russie en a tant à son service. Il s'en montra de loin en loin dans la plaine, Où leurs bois de lance tranchaient sur l'azur du ciel ; mais tout se borna à des alertes sans résultat et nous n'eûmes pas à souffrir de leurs insultes. A Blonie seulement, j'eus un instant sujet de m'alarmer. Ce bourg, peu éloigné de Varsovie, en est la première étape vers l'Allemagne du centre, et il servait de passage naturel aux malheureux qui fuyaient les proscriptions du vainqueur. Aussi une poste d'observation y avait-il été établi, avec des consignes très-sévères. On laissa notre voiture s'engager dans la rue principale du bourg, mais à la hauteur des dernières habitations, et au moment où nous allions regagner la campagne, un factionnaire nous arrêta. Il fallut entrer en pourparlers et traiter avec un sergent qui ne semblait pas être d'humeur accommodante. Je le voyais promener un regard soupçonneux sur tous les détails de mon équipement, et exercer sur ma cousine une inspection non moins minutieuse. Il s'y reprit à diverses fois, comme si cet examen lui eût donné encore plus d'ombrage ; puis, se tournant vers un de ses soldats, il lui dit en langue russe, croyant n'être pas compris de nous : — Cet homme a les mains bien blanches pour Un voiturier ; vas chercher le lieutenant.

Ces mots me pénétrèrent comme une lame d'acier ; je me crus arrêté et déjà en route pour la terre d'exil ; mon infortunée cousine allait demeurer sans soutien. Que faire ? Quel parti adopter ? Il n'y en avait que deux, attendre l'officier ou lui échapper. L'attendre, c'était s'exposer à ce qu'il me reconnût, et quelque présence d'esprit que j'y pusse apporter, il y avait dans ma physionomie, dans mon langage, dans mon accent, dans toutes les habitudes de ma personne, un caractère tel, que le gentilhomme devait infailliblement se trahir.

Restait l'autre parti : s'échapper de leurs mains. Dans, un rapide coup-d'œil, j'en jugeai les chances et en combinai les moyens. Mes chevaux étaient des meilleurs que l'on put voir, rapides comme tous ceux de nos races, pleins d'ardeur et d'haleine dès qu'on leur rendait la main. On les avait laissés libres ; le factionnaire se contentait de les surveiller du regard. D'ailleurs, en jetant les yeux autour de moi, je ne vis point d'homme monté, personne qui pût se mettre à notre poursuite. Il ne s'agissait plus que d'imprimer à notre attelage un premier et irrésistible élan. Je n'avais pas une minute à perdre ; l'officier débouchait d'une rue voisine, et allait compliquer les difficultés. Je n'hésitai plus. M'affermissant sur mon siège, je fis entendre à mes chevaux le cri familier de nos paysans lors qu'ils veulent les pousser à outrance, et détachai au soldat en faction un coup de lanière qui lui cingla le visage à la hauteur des yeux. Le résultat fut prompt, l'effet décisif. Mon attelage s'enleva au galop et la voiture disparut avant que le poste eût pu se reconnaître. On nous envoya bien quelques coups de fusil, mais ce fut de la poudre perdue ; nous étions sauvés et hors de la portée du feu.

Le voyage s'acheva sans autre événement. Grâce aux détours que je fis, aux précautions dont j'usai, on ne put pas suivre nos traces ; nous arrivâmes sains et saufs au château de la pauvre Vanda. Hélas ! que de vides parmi ses maîtres d'autrefois ! Ils en étaient sortis six ; elle y rentrait seule. Combien de nos familles en sont là, et combien on en citerait où les femmes pleurent aujourd'hui sur des noms éteints ! Un espoir me restait, c'est qu'à la vue de ces lieux chers et connus, notre malade ressaisirait le fil de son intelligence et renaîtrait à la santé et au bonheur. Cette illusion s'évanouit, comme toutes celles dont je m'étais bercé jusque-là. Le souvenir même semblait émoussé dans ce cerveau en démente ; pas un éclair ne jallit des ténèbres qui l'enveloppaient. Il ne me restait plus dès lors qu'à multiplier autour d'elle les ménagements et les soins. Je choisis parmi les gens du château les

plus polis, les plus attentifs, les plus dévoués, et leur confiai la garde de leur maîtresse. Sans gêner en rien ses mouvements, ils devaient la surveiller et la préserver au besoin. L'intendant était un vieux serviteur de la maison, loyal, vigilant, au courant des choses ; je lui laissai le gouvernement des terres et la gestion des intérêts ; ils ne pouvaient être remis en de meilleures mains. Quand j'eus ainsi pourvu au plus pressé et me fus bien assuré que rien ne resterait en souffrance, j'en vins à penser à moi. Nulle part je n'étais moins en sûreté que dans l'asile où je me trouvais ; il serait envahi des premiers, lorsqu'on se mettrait sérieusement à ma recherche. Je me décidai donc à le quitter, un matin, avant le jour, et après avoir fait à Vanda des adieux qu'elle ne parut pas comprendre, et qui me déchirèrent de nouveau le cœur. Il était temps de prendre cette résolution ; quatre heures après mon départ, le château était cerné et fouillé jusqu'en ses moindres abris. Au même instant, je franchissais la frontière.

Les vengeances du vainqueur la franchirent peu de temps après moi ; elles vinrent me frapper, même sur un terrain neutre et au sein de mes domaines. On arracha à notre suzerain des mesures de proscription contre les hommes qui avaient marqué dans le dernier conflit ; je fus du nombre et m'en trouvai honoré. Les rigueurs n'eurent pas les proportions que la haine rêvait ; elles ne nous atteignirent ni dans nos positions, ni dans nos biens. Mais elles touchèrent nos personnes dans l'un des avantages les plus grands dont l'homme puisse jouir, la faculté de respirer l'air qui lui convient. Nous étions frappés de l'exil. Voilà, Madame, par quelle suite de circonstances je me trouve ici, en plein arrondissement de Senlis, quand je devrais être dans le grand duché de Posen ; libre, quand je devrais être marié, et Prussien par l'abus de la force, quand mon plus impérieux désir est de vivre et de mourir en Polonais des anciens jours. »

Le prince s'arrêta, comme si l'entretien dût naturellement finir avec ces mots ; Cependant, rien n'était expliqué ; le même mystère subsistait ; l'historien avait tout dit, sauf le dénouement ; Dans leur retour vers le château, Adrienne et lui devaient traverser encore une fois l'endroit du parc où avait commencé cette confession ; ils y étaient arrivés, lorsqu'eut lieu ce temps d'arrêt. La jeune femme crut voir un jeu dans ce silence ; elle y mit bon ordre par un mot.

— Et le taillis ? dit-elle en désignant de nouveau son principal chef d'accusation.

— Vous êtes impitoyable, Madame, répondit le prince avec un sourire empreint de mélancolie ; mais vous serez obéie malgré tout. Il s'agit pourtant de choses qui sont confuses même pour moi et de sentiments dans lesquels je ne lis pas avec une entière clarté. N'importe, j'y mettrai de la franchises ; entre des cœurs comme les nôtres, on se le doit.

— Merci, prince, dit Adrienne, touchée de ces paroles et de cet accent.

— Eh bien ! reprit-il, lorsque je vins dans ce pays pour la première fois, j'avais dans la mémoire une image qui me suivait toujours et qui, même voilée, remplissait et charmait mon existence de proscrit. Vous savez combien ces rêves de l'âme disposent aux illusions des sens. Je croyais la voir partout, la retrouver. Un jour que je venais d'assister à l'office dans un village des environs, je vous entrevis de loin, et votre démarche me frappa d'éblouissement ; Je n'eus pas la force de me porter en avant afin de mieux vous voir ; je vous laissai partir, comme si vous vous fussiez ouvert un chemin à travers l'azur et qu'il m'eût été impossible de vous suivre. Ce jour-là pourtant je sus, en interrogeant les villageois, qui vous étiez et où vous habitiez. J'en conçus le dessein de vous examiner plus à l'aise, et en cherchai l'occasion. Pardonnez-moi, Madame ; c'est ici que se place la scène qu'à bon droit vous me reprochez. Je m'y pris en enfant et ne puis en parler qu'avec la rougeur au front. Arrivé à l'une des grilles de votre parc, j'y trouvai une porte ouverte et la franchis, après avoir attaché mon cheval aux barreaux. D'arbre en arbre, j'arrivai jusqu'à l'endroit où vous étiez assise, près du berceau de votre enfant ; je vous vis et demeurai plongé dans les extases de ma chimère. Cependant un bruit me trahit, vous me découvrites, et vos cris jetèrent l'alarme dans le château. Jugez de mon trouble et de ma confusion ; je ne pouvais échapper au ridicule que par une rapide retraite ; c'est ce que je fis à l'instant ; je m'en tirai à mon honneur, n'est-ce pas, Madame ?

— En effet, prince, répondit Adrienne en riant.

— Arrivé à la grille, ajouta-t-il, je la refermai vivement et m'éloignai de toute la vitesse de mon cheval. Maintenant, Madame, ce que j'ai fait ce jour-là vous explique tout ce que j'ai fait depuis, ma présence sur les ruines de Saint-Christophe ou près du château des Roziers. J'avais plaisir à vous voir, je ne vous le cache pas, un plaisir très-vif et très-réel. Si vous l'exigez même, j'avouerai que je n'ai rien négligé pour conduire les choses au point où nous sommes, c'est-à-dire à vivre près de vous, sous un toit commun, dans votre intérieur ; oui, Madame, je l'avouerai, mais à une condition,

c'est que vous admettez aussi, à mon honneur et à mon avantage, que parmi les sentiments, dont je suis animé, quelles qu'en soient la nature et la force, il n'en est pas de plus vrai, de plus sincère, de plus profond que mon respect.

— Soit prince, répondit la jeune femme en relevant la tête avec fierté, je recueille et accepte ce dernier mot. Et en sa faveur j'oublie le reste.

Elle fit quelques pas pour indiquer qu'elle voulait rompre l'entretien ; mais le prince la rejoignit et insista d'un air suppliant.

— Madame, lui dit-il, laissez-moi ajouter encore une parole. Il peut arriver que des malheurs fondent sur votre maison, aucune ici bas n'en est exempte. Vous seriez éternellement heureuse, si le ciel mesurait votre bonheur à vos vertus ; mais ce n'est pas ainsi que vont les choses. Promettez-moi que, dans un cas pareil, vous m'absoudriez par un témoignage précieux de l'hospitalité dont je viens d'abuser jusqu'à l'indiscrétion ; promettez-moi de vous adresser à moi comme au meilleur de vos amis.

Adrienne, avant de répondre, dirigea sur le gentilhomme polonais un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Il en soutint le choc avec une noblesse si vraie qu'elle en fut désarmée, et ne vit aucun péril à s'engager. N'était-il pas sage d'ailleurs de se ménager un appui, si Armand persistait à marcher aux abîmes ? Ces réflexions se pressèrent dans son esprit, et elle y céda.

— Vous le voulez, prince, dit-elle ; eh bien ! je vous le promets.

— Sincèrement, Madame ?

— En Bretonne, prince ; quand nous nous engageons, nous savons tenir.

Le lendemain, le château des Ageux retombait dans le calme dont il était sorti pendant quelque temps. Ses hôtes de passage venaient de l'abandonner, et il, n'y restait plus que des femmes résignées à la solitude.

XX. — LE TOURBILLON.

L'hiver qui suivit fut celui où l'étoile d'Armand Courtenay jeta ses feux les plus inégaux et obéit aux oscillations les plus contraires. Elle eut des périodes où elle inonda de splendeurs le monde du cheval et les cours d'amour du premier degré ; d'autres où elle ne fut visible qu'au corps du ballet, et même dans des conditions de clarté essentiellement douteuses. Or, pour ces étoiles, un régime d'intermittence est toujours l'annonce et le commencement du déclin ; il témoigne que le corps lumineux ne s'alimente plus de lui-même et a recours à un éclat d'emprunt. Armand en était-il là ? Avait-il déjà épuisé sa propre substance ? C'est ce qu'il ignorait. Sans doute, c'est ce que nous allons savoir en jetant un coup d'œil sur sa situation.

Il y a ici-bas deux procédés pour dépenser l'argent : l'un simple, l'autre composé ; l'un consiste à en avoir, c'est le simple ; l'autre à n'en point avoir, c'est le composé. On commence toujours par le premier ayant d'en venir au second ; mais quand une fois on y est entré, l'imagination a le champ libre et peut multiplier les combinaisons à l'infini. C'est une carrière sans limite. Alors se déroule le chapitre des recettes souveraines et des axiomes ingénieux que les fils de famille connaissent si bien : par exemple, vendre un cheval afin de pouvoir nourrir l'autre ; changer de fournisseurs lorsqu'arrive la limite des crédits ; rendre une addition impossible en la chargeant d'articles nouveaux ; opposer une commande à une requête d'argent ; vendre un meuble pour avoir un coupé ; faire ressource de tout pour une perte au jeu ou le caprice d'une maîtresse ; s'inquiéter beaucoup de ce dont on a besoin et pas du tout de ce que l'on doit ; et ainsi de tous ces monuments de la sagesse moderne, bien susceptibles d'être opposés avec avantage aux apophtegmes un peu surannés des moralistes de l'ancien temps.

Armand était de cette école brillante, et y avait marqué par quelques découvertes, auxquelles son nom est demeuré attaché. Il fut gêné dès le début ; c'est ce qui explique ses progrès dans l'art difficile et délicat des expédients. En pouvait-il être autrement ? Son revenu était territorial, c'est-à-dire sujet à des retards, éventuel, et dans une proportion très-faible, si on

le rapprochait de la valeur du capital. Ses dépenses, au contraire, n'étaient ni faibles, ni éventuelles, ni sujettes à des retards. De là un vice d'équilibre auquel il était difficile de remédier. Pour cela, il eût fallu qu'Armand voulût bien user du procédé le plus simple, c'est-à-dire ne dépenser que ce qu'il avait. Il le trouva trop vulgaire et trop au-dessous de lui ; son génie y était mal à l'aise. Il se jeta donc dans le procédé composé, c'est-à-dire qu'il dépensa ce qu'il n'avait pas. C'était moins bourgeois et plus dans l'esprit du siècle. Lui surtout, avec ses hardiesses d'exécution, pouvait s'y frayer des voies nouvelles, et transporter dans la gestion de ses finances le problème redoutable que les Danaïdes poursuivent aux enfers.

Il est vrai de dire que les choses ne se présentaient pas sous le même aspect aux hommes positifs et moins sensibles au charme des difficultés vaincues. Peut-être manquaient-ils de génie ; à défaut, ils avaient du bon sens et une petite teinture de calcul. Qui anticipe se perd, et qui emprunte se livre, disaient-ils en gémissant des folies d'Armand et de ses pareils. La situation de celui-ci était facile à établir. Pour reconstituer le domaine des Ageux, le vieux Courtenay avait dû procéder par des acquisitions successives où il n'était pas toujours libre pour les paiements. De là, quelques sommes dues encore au moment de son décès et qui reposaient sur la propriété. Seulement, en homme exact, le défunt avait mis ces sommes de côté, afin de se trouver prêt le jour où il pourrait s'acquitter régulièrement. On a vu quelle destination son fils leur avait donnée, entre autres le haras et les expériences agronomiques qui marquèrent Ses premiers pas dans la voie des bons placements. D'où il résultait forcément ceci que l'épargne avait disparu sans que la dette fût payée, et qu'au lieu d'une situation entièrement liquide, on avait devant soi quelques remboursements de créances, les uns à jour fixe, les autres à une échéance indéterminée. C'était un premier embarras qui devait peser sur les emprunts à venir et leur donner un caractère de plus en plus onéreux.

Au fond et dans les calculs les plus avantageux, Armand avait recueilli de son père un héritage qui, en principal, atteignait le million, et, pour le revenu, flottait entre vingt-cinq et trente mille francs, suivant le chiffre des beaux et celui des non-valeurs. Du chef de sa femme, il avait les Roziers, qu'il faillait, pour rester dans l'exactitude des faits, estimer un peu au-dessous, c'est-à-dire à huit cent mille francs en principal et vingt-quatre mille francs en revenu. Ce revenu même n'était pas acquis en entier ; il y avait à en déduire la demie de l'usufruit, dévolue à madame de Beaufort,

c'est-à-dire douze mille francs. Ainsi douze mille d'une part et trente mille de l'autre, en tout quarante-deux mille francs, voilà quelle était la rente annuelle d'Armand ; et après le service des intérêts hypothécaires, trente-huit mille francs tout au plus. Certes, il n'y avait pas là de quoi se jeter dans les courses et les paris, entretenir des maîtresses et des chevaux de sang, multiplier les soupers fins et sacrifier à la haute carrosserie. Trente-huit mille francs par an supposaient de plus modestes satisfactions, des maîtresses et des animaux moins distingués, des soupers sans Tokay ni Clos-Vougeot, et des carrosses à quarante sous l'heure.

Aussi Armand avait-il depuis longtemps renoncé à ces théories de balance financière où l'épicier se complaît et qui font l'orgueil du bourgeois. Il préférait imiter en cela les gouvernements qui sont des modèles achevés en fait d'anticipations et se livrent sur la plus grande échelle à la fabrication des ressources. Nulle part il ne trouvait de meilleurs exemples sur l'art de jeter son argent à tort et à travers et de prodiguer des largesses ça et là, sans regarder jamais, comme on dit vulgairement, au fond du sac. Nulle part il ne reconnaissait, à des signes plus évidents, ce don rare de faire dire aux chiffres ce qu'on veut qu'ils disent, d'en forcer où d'en dissimuler la masse par des changements de front habilement exécutés. Nulle part enfin, il n'avait vu figurer sur un meilleur pied les axiomes à l'usage des dissipateurs dialecticiens, à savoir, qu'une dette considérable est le témoignage d'un grand crédit, et qu'il est souverainement juste de grever l'avenir sans relâche au profit et à la gloire du présent. Voilà sur quels principes de conduite Courtenay avait jugé à propos de se régler ; il ne se croyait pas de force à mieux faire que tant d'habiles gens, et s'imaginait donner une preuve manifeste de sagesse en appliquant à l'administration de sa fortune les systèmes qu'il voyait employer avec tant de suite dans l'administration de celle de l'État.

L'emploi de ces moyens eut le succès qu'en attendait notre héros ; ils le conduisirent vite et loin. Dès le premier mois de son séjour à Paris, il se jeta dans les voies familières aux gouvernements forts : il eut recours à l'emprunt ; c'était une manière d'assurer son crédit. Les choses se firent, dans les débuts, avec une certaine décence et à d'honnêtes conditions. Courtenay trouva trois ou quatre prêteurs d'argent qui voltigeaient alors sur les flancs de l'oncle Séverin, et en avaient déjà absorbé le suc le plus pur. Il sembla doux à ces industriels de se rabattre sur une proie plus fraîche, plus nouvelle, et ils s'y prirent de façon à ne point envenimer les premiers coups

de dard. Mais avec le temps et à l'occasion d'autres prêts, ces procédés changèrent. Leur débiteur menait l'argent avec une brutalité dont ils avaient eu peu d'exemples, et ils se mirent à l'étudier de plus près. Armand ne leur laissa guère d'illusion, et ils en eurent tiré promptement l'horoscope. Au jeu, il déployait une passion qui troublait son discernement, et l'engageait pour des sommes folles, avec mille chances contre lui ; dans les paris il se montrait d'une ardeur terrible, et ne s'arrêtait qu'à la limite de l'enjeu le plus fort. Ces circonstances refroidirent le zèle des prêteurs et les rendirent à la fois plus exigeants et plus circonspects. Les garanties étaient amples encore ; mais les emprunts commençaient à le devenir aussi, et ces hommes n'ignoraient rien des mécomptes qui s'attachent à une liquidation.

Ce fut alors que commença ce système de procédures dans lequel la fortune du jeune Courtenay devait être peu à peu enlacée. Lorsque les engagements qu'il avait souscrits furent arrivés à leur terme et laissés sans paiement, les porteurs de titres saisirent les tribunaux de poursuites rapides, sommaires, commencées et achevées sans contradicteur et qui toutes aboutissaient à des jugements où était consacré un droit d'hypothèque judiciaire. De là ces feuilles de papier timbré qui jetaient maître Rémy dans des accès de fureur et que l'on retint longtemps aux portes du château, afin d'en dérober la connaissance à Adrienne. Ces exploits, rares d'abord, finirent par arriver en si grand nombre et frapper à coups si redoublés, que la sensibilité du vieux fermier s'y émoussa ; il en arriva petit à petit à cette résignation stoïque où conduisent les maux désespérés.

— Qu'y faire, disait-il à chaque acte nouveau et lorsqu'il apercevait un visage d'huissier au bout de l'avenue ; qu'y faire ? C'est comme des grêlons sur les champs. Ça vous tombe du ciel ; pas moyen de l'empêcher. En attendant, restons à l'abri ; plus tard on verra mieux le mal.

Il se contentait alors de réunir le nouveau papier timbré à l'éloquente collection qu'il en possédait déjà. C'était une famille nombreuse et qui se multipliait à vue d'œil. Maître Remy avait essayé, dans l'origine, de débrouiller ce grimoire afin de fixer au moins un chiffre sur lequel il pût asseoir ses appréciations. Il était arrivé à celui de deux cent mille francs et se refusait à pousser le dépouillement au delà. Dans sa pensée ; cette limite était celle où commençait la ruine des Courtenay ; qu'elle fût lointaine ou prochaine, peu lui importait, elle était infaillible, c'est tout ce qu'il était curieux de savoir. Depuis lors pourtant le papier timbré n'avait pas

suspendu le cours de ses apparitions régulières, et personne n'aurait pu dire où s'arrêterait la limite de ce nouvel envahissement.

Evidemment, Courtenay abusait des procédés d'imitation ; à force de prendre ses modèles en haut, il en était arrivé à la situation des États insolvables et obérés, de ceux, par exemple, qui abaissent le titre de la monnaie, ou distinguent deux espèces de dettes : celles qu'ils paient plus ou moins, et celles qu'ils ne paient pas. C'était l'abus du genre ; notre héros ne pouvait y échapper. Aussi son crédit s'en ressentait-il, et ses embarras d'argent devenaient-ils chaque jour plus visibles. Les anciens prêteurs reculaient effrayés devant les sommes qu'ils avaient engagées sur ses biens et que l'expropriation seule pouvait rendre disponibles ; les nouveaux prêteurs se refusaient à toute affaire, dès qu'ils s'étaient assurés de la situation du gage et des charges qui le gravaient. Le terrain manquait donc de toutes parts, et Courtenay ne savait plus à quoi ni à qui se rattacher ; les portes se fermaient devant lui, les coffreforts aussi ; il était frappé non-seulement dans ses jouissances, mais dans son orgueil. Des grands expédients, peu à peu il descendait vers les plus petits, de manière à ce que rien ne manquât à la dure leçon que lui infligeait la Providence.

Quelquefois il se rendait chez l'oncle Séverin pour lui raconter ses douleurs, et volontiers celui-ci en eût fait autant, poussé par un motif semblable. C'étaient deux ruines égales, deux décadences au même niveau ; cependant, d'un côté et d'autre on se tâtait, on essayait de s'arracher quelques débris.

— J'aurais bien besoin de dix mille francs, aujourd'hui ! s'écriait Armand.

— Si j'en trouvais deux mille seulement, répliquait l'oncle Séverin avec un soupir, je serais le plus heureux des hommes !

— Ah ça ! mon oncle, ajoutait Armand, revenant à son idée fixe, vous n'avez donc pas dans votre chambre de gros bonnets, un seul banquier qui m'achètera les Ageux pour onze cent mille francs ?

— Et toi, mon neveu, répliquait l'oncle en renvoyant l'antienne, décide donc l'un de tes faiseurs à m'avancer encore trente mille francs sur la terre de Boisfleury.

Cet échange mélancolique de pensées, ces épanchements, ces aveux mutuels, cette manière de compter l'un sur l'autre, cette ressemblance de position et d'embarras, rappelaient d'une manière assez frappante la scène des deux chevaliers de grands chemins qui se rencontrent au coin d'un bois.

— La bourse ou la vie ! dit l'un en tirant un pistolet de la poche de son pantalon.

— J'allais vous adresser la même question, répond l'autre en tirant de dessous son gilet un pistolet du même calibre.

Ces soucis de position n'avaient pas empêché Armand de reprendre le train de vie qu'il menait jadis et de remettre ses amours au courant. L'une de ses premières visites, la plus ardente, la plus empressée, celle à laquelle il attachait le plus de prix, avait été pour la Miranda. Il voulait se jeter à ses pieds, s'excuser de son brusque départ, reprendre l'assaut, et le mener désormais avec une vigueur soutenue. Ces belles imaginations tombèrent dès le premier abord. En amour plus qu'en toutes choses, la part de l'occasion est grande et entre pour beaucoup dans l'échec ou dans le succès. Une femme eût succombé à tel jour, à telle heure, qui deviendra invulnérable si cette heure et ce jour se passent sans qu'elle ait cédé. Certes, plus d'un signe avait trahi chez la danseuse le goût décidé qu'elle avait pour Courtenay ; elle s'y était abandonnée d'une manière ouverte en allant le voir sur son lit de douleurs ; elle eût été aussi sincère dans la défaite qu'elle l'avait été dans le combat. Peut-être même en arriva-t-elle à ce moment fugitif où l'amour aurait pu éteindre d'un coup d'aile le flambeau qui gardait encore sa pudeur ! On ne sait ; mais, au retour d'Armand, ce moment était loin, et il fallait s'y reprendre à nouveau.

L'accueil qu'elle lui fit ne manqua pourtant ni de grâce, ni d'abandon ; seulement elle arrangea les choses de manière à ce qu'un tiers fût toujours présent. Courtenay y vit un effet du hasard et non un calcul ; il revint fréquemment, à diverses heures ; la même circonstance se reproduisit. Jamais le cercle de la danseuse n'avait été si nombreux. Le vicomte Gaston était plus assidu que jamais, le docteur Raoul y jouissait de quelque vogue ; le prince y venait aussi, et semblait être le conseiller le plus écouté et le plus respecté de la maison. En plus d'un cas, on put s'assurer que la Miranda obéissait à ses influences. C'était d'ailleurs la plus aimable réunion que l'on pût voir ; chacun y tenait sa place sans dominer, sans être dominé ; il y avait du temps et de l'attention pour tout, pour l'esprit, pour l'érudition, pour les arts, pour les frivolités et pour les sujets sérieux ; les heures s'y écoulaient avec vitesse parce qu'elles étaient bien remplies. Armand seul ne trouvait à tout cela qu'un médiocre intérêt ; à peine se mêlait-il à l'entretien, et encore avec une certaine brusquerie. Il voyait bien quels moyens de défense on employait contre, lui, et malgré tous ses efforts, il n'était pas encore

parvenu à les déjouer. Pas un mot, pas une explication, rien qui lui dît clairement ce qu'il avait à attendre, et, pour comble d'anxiété, des airs plus vifs et des manières plus aimables qu'en aucun temps.

Contre des ennuis pareils il n'y avait pour Courtenay qu'un remède efficace, celui des grandes diversions et d'une trouée échevelée dans les bacchanales de Paris. Rien ne vaut les excès du corps pour la guérison des âmes. Il oublierait et serait oublié ; c'était son désir et son espoir, il se compromettrait publiquement et se rendrait impossible. A la bonne heure ! les situations seraient franches du moins. Le moment d'ailleurs était parfaitement choisi ; les fêtes de l'hiver venaient de s'ouvrir avec l'abandon et le vacarme qui les caractérisent. On dansait aux bals de l'Opéra, c'est-à-dire dans le lieu du monde où l'on peut noyer le plus avantageusement les peines de cœur. Armand y alla remettre le sien, et, par surcroît de précautions, il se grisa complètement avant de s'y rendre. Il n'est pas besoin de raconter toutes les folies auxquelles il se livra en guise de traitement, et les entretiens brillants et variés qu'il engagea avec les danseurs ordinaires du lieu. Ce fut une soirée bien employée et qui dut répandre une grande sérénité dans son esprit. Il y enfonça trois côtes coup sur coup, et, à l'aide des procédés les plus méthodiques, déposa dans les profondeurs de son gilet huit cartes qu'il eût pu à la rigueur considérer comme autant de provocations, brisa six quinquets dont il trouvait l'alignement irrégulier, obtint enfin le concours du gouvernement jusqu'à la concurrence de deux procès-verbaux, dressés à son intention. Jamais il n'avait été plus beau, plus cassant, plus vigoureux et davantage sur sa hanche. On voyait bien qu'il voulait guérir.

Cependant la lassitude s'en mêla, et vers la dernière heure du bal il s'endormit dans un coin, à quelques pas des quadrilles. Il cédait au poids du succès. Sans doute il voyait en rêve la Miranda accourir vers lui, désarmée et soumise, quand un cri de geai poussé à ses côtés, vint l'arracher brusquement au sommeil. Même endormi, il avait reconnu la qualité du son. Une seule poitrine humaine en renfermait de pareil. C'était le cri du Ranelagh, celui qui lui avait valu un coup d'épée. Tronquette était là, rien de plus évident, et, à ce qu'il semblait, sous un costume de pierrette.

— Bête ! s'écria Armand en se réveillant de mauvaise humeur, si l'on peut glapir ainsi !

— Tiens ! répondit-elle, on se gênerait ! ça n'est pas un dortoir, ici. Va te coucher ailleurs.

— Ah ! c'est toi, dit Courtenay en la reconnaissant. Comment se fait-il que tu sois seule ? Et ton Brindejonc, qu'en as-tu fait !

— De quoi ? répondit-elle. Est-ce qu'on a des comptes à te rendre, par hasard ? Mais je vois ce que c'est : tu veux me faire jaser. Paies-tu du flan ?

— Va pour du flan !

— Alors je jase, ajouta-t-elle. Brindejonc a encore eu une discussion avec cette bégueule de police ; c'est la cinquième depuis qu'il est en âge de raison. On dirait un fait exprès ; jamais ils n'ont pu s'entendre. Donc et dès lors le voilà pour quelques mois enlevé à la société ; elle y perd plus que lui. Tu as vu comme c'était gai, ce soir ? un enterrement de dix-huitième classe. Pourquoi, parce que Brindejonc n'était pas là. Les autres, c'est de la rinqure ; il n'y a que lui pour enlever. Mais, dis donc, je sens que je m'altère. Viens payer du flan.

Armand s'exécuta et lui prodigua la pâtisserie jusqu'à l'indigestion. Cet exercice rendit à Tronquette tous ses moyens, et elle acheva d'initier son généreux ami aux vicissitudes de son existence. L'éclipsé de Brindejonc laissait une place vide dans son cœur, et en raison des aliments qui lui avaient été fournis, elle s'empressa d'offrir cette survivance à Courtenay. Celui-ci eut encore assez de sang-froid pour refuser ; il trouvait la cure suffisamment avancée et ne voulut pas pousser jusque-là les consolations.

Pendant que le mari d'Adrienne se perdait de plus en plus, que faisait la jeune femme dans sa solitude ? Elle ne restait pas inactive et accablait de lettres l'oncle Séverin, qu'elle croyait gagné à ses intérêts. Le malheureux, aussi engagé qu'Armand dans cette vie de désordre, ne savait que répondre et s'en tirait par des faux-fuyants. Adrienne insista, écrivit coup sur coup ; le langage de l'oncle était de plus en plus évasif. Elle devina la vérité, et, se voyant sans appui, elle se demanda s'il n'était pas temps d'employer des moyens plus sérieux, et de s'adresser ouvertement et loyalement au prince.

XXI. — OU LES ÉVÉNEMENTS SE PRESSENT.

Avant de chercher un appui en dehors des siens, Adrienne eut à essuyer des combats intérieurs et à vaincre des scrupules obstinés. Et qu'on ne s'y méprenne pas ; ce n'était de sa part ni prudence, ni sécheresse de cœur ; aucune femme n'avait plus de naturel, ni une sensibilité plus exquise. Mais aucune aussi n'exerçait sur elle, quand il s'agissait d'un devoir, un empire plus grand et n'écartait avec plus de soin tout ce qui pouvait répandre des nuages sur sa conduite. Vis-à-vis du prince, elle en était là ; et, à l'excès même de la défense, on pouvait juger qu'elle avait, pour la pousser aussi loin, de secrets et impérieux motifs.

Ce scrupule l'empêcha longtemps de recourir au seul moyen qui lui parût avoir quelque efficacité ; avant de s'y décider, elle voulut épuiser tous les autres. On a vu quelle insistance elle mit auprès de l'oncle Séverin ; ses dernières lettres étaient empreintes d'une douleur qui eût amolli le marbre. Elle lui rappelait l'entrevue où ils s'étaient promis de surveiller désormais Armand, de l'arrêter sur cette pente où l'entraînait l'esprit du mal, et où devaient périr l'honneur de son nom, les biens de sa famille et le repos des siens. Quand le malheureux oncle recevait de ces dépêches, il en perdait pendant trois jours le sommeil et l'appétit ; chaque mot lui allait à l'âme comme l'aiguillon d'un remords. Il prenait alors de grandes résolutions de réforme, dans lesquelles il enveloppait son neveu, et se proposait de lui faire un cours de morale capable de ramener le pécheur le plus endurci. Mais, à la première réflexion, ce beau feu tombait ; il comprenait que de pareilles sorties seraient déplacées dans sa bouche et qu'Armand pourrait lui renvoyer la leçon avec un incontestable à propos. Il se taisait donc et n'osait pas même se prêter au concours qu'Adrienne attendait de lui.

Celle-ci ne faiblit pas pour cela ; elle ne retourna pas à sa résignation silencieuse. Quand elle eut désespéré de l'oncle Séverin, ce fut à Armand qu'elle s'en prit ; tous les quatre jours une lettre partait des Ageux à son adresse. Ces lettres n'exhalaient aucune plainte : rien n'y annonçait qu'elle fût au courant des désordres de son mari ; mais la jeune femme s'y armait de la promesse que celui-ci lui avait faite, et demandait avec instance d'aller le rejoindre à Paris. Pour la première fois elle se plaignit de la vie isolée

qu'elle menait dans ce vieux château, poussa les choses jusqu'à dire qu'une semblable existence ne convenait ni à son âge ni à ses goûts, et que d'ailleurs sa place n'était pas là dès qu'Armand semblait avoir fixé son séjour ailleurs. De la part d'Adrienne ce langage était nouveau, et, moins préoccupé, Courtenay eût compris qu'il cachait un commencement de révolte. Mais, au milieu du tourbillon qui l'emportait et des embarras sans nombre dont il était assiégé, quelle impression pouvaient lui causer les lettres de sa femme ? A peine y jetait-il un coup-d'œil fugitif, et, quand il y répondait, c'étaient en des termes vagues et de manière à gagner du temps. Il se retranchait derrière la nécessité de prendre d'abord les dispositions nécessaires pour qu'Adrienne trouvât, à son arrivée, autre chose qu'un logement de garçon et un ménage d'étudiant, et il ajoutait qu'à produire madame Courtenay, il fallait que les choses se fissent sur un pied convenable, digne d'elle et de lui. Telle fut la satisfaction qu'il accorda aux premières lettres d'Adrienne, et, quand elle insista et revint à la charge, il ne répondit plus.

Ainsi, elle était battue de deux côtés, du côté de son oncle, du côté de son mari ; elle ne trouvait chez les siens que subterfuges pu dédains. C'était à ulcérer le cœur. Elle se défendit pourtant de ces revanches qui blessent ceux qui en usent, comme des armes à deux tranchants ; elle ne céda ni au découragement, ni à la vanité ; elle se sentait au-dessus, bien au-dessus de pareilles atteintes. Mais, à défaut de ses appuis naturels, où s'adresser ? A qui demander un conseil ? Comment savoir où en étaient les choses ? Elle voyait bien un ami sûr, qui s'était spontanément offert, à qui même elle avait engagé sa parole, et pourtant, aux combats de son esprit, elle comprenait que c'était là une ressource extrême, dont il ne fallait user qu'à défaut de toute autre, et dans un cas désespéré. Pourquoi tant de circonspection ? C'était un compte à régler entre elle et sa conscience. Demandez à la sensitive ce qui lui fait replier ses feuilles au plus léger contact !

Cependant il était temps de prendre un parti ; les révélations arrivaient de tous côtés. Le vieux Rémy n'avait pas pu garder plus longtemps le secret des embarras judiciaires qui pesaient sur le domaine des Ageux et le vouaient désormais aux serres des gens de justice et des usuriers. Dans le cours d'une visite chez le fermier, Adrienne avait reçu, des mains mêmes du porteur, un acte qui lui était destiné, et qui, cette fois, arriva, suivant les termes usuels, directement à la personne. Il n'en fallut pas davantage pour

la mettre sur les traces de cet ensemble de saisies et de significations qui changeaient la propriété de mains, et en faisaient une proie où les parts seules restaient à régler. Alors bon gré mal gré, maître Rémy s'exécuta ; il livra la collection accablante dont il était dépositaire ; il raconta ce qu'il avait fait, dès l'origine, pour empêcher que le mal n'empirât, son voyage avec madame de Beaufort, et les circonstances qui l'avaient accompagné, la visite chez le notaire de la famille et les détails qu'ils y avaient recueillis, enfin tout ce qu'il savait de la situation d'Armand et de ses embarras chaque jour aggravés. Ainsi Adrienne voyait peu à peu les choses s'éclaircir, et se concentrer entre ses mains les preuves évidentes et irrécusables de sa ruine.

Ce qui la frappa surtout dans les révélations de maître Rémy, ce fut la présence à Paris d'un notaire, ami de la famille, et chargé depuis longtemps d'en administrer les intérêts. A l'instant même, elle bâtit là-dessus un plan tout entier. Qu'avait-elle besoin de recourir à des conseils étrangers ? Elle avait là un conseiller naturel, accrédité, discret et zélé par état, réunissant toutes les conditions pour mener à bien une affaire délicate. Par lui elle apprendrait plus d'un détail et saurait comment il fallait agir. C'était là une illusion ; mais on eût dit qu'Adrienne en cherchait à dessein pour ajourner une réalité qui lui portait ombrage. Elle agit donc sur l'esprit du vieux Rémy, fit un appel à ses sentiments, le supplia tant et si bien, que celui-ci consentit à se déplacer encore une fois et à se rendre auprès du notaire dont il avait déjà réclamé les soins obligeants. Tout se bornait à prier cet officier public de compléter par de nouvelles informations celles qu'il avait déjà fournies. Or, ce programme si modeste ne put pas même être rempli. A son arrivée dans l'étude, le fermier apprit qu'elle venait de changer de titulaire : l'ancien s'était retiré à la campagne, dans un département voisin, et le nouveau, en fonction depuis un mois, n'était pas encore au courant des choses. Il y a d'ailleurs une certaine confiance qui s'attache à la personne plus qu'au titre, et c'était ici le cas. Maître Rémy en fut pour un voyage infructueux.

Ainsi la fatalité poussait Adrienne vers le prince. Ce qu'elle faisait pour s'en éloigner rendait plus sensible le besoin qu'elle avait de son concours. Lui seul pouvait, s'il l'eût bien voulu, prendre sur Courtenay l'ascendant nécessaire pour le remettre dans le droit chemin, et indiquer à la jeune femme la part qui devait lui échoir dans cette œuvre de réparation et de

salut. Cependant elle hésitait, et cette hésitation se fut prolongée sans doute, si une circonstance imprévue n'était venue la déterminer.

Un matin, au moment où elle descendait pour le déjeuner, il se fit à la porte des Ageux un bruit qui en troubla les habitudes paisibles. Elle jeta un coup d'œil au dehors, et aperçut près des bâtiments de la ferme un groupe de journaliers formé autour d'un villageois étranger à la maison. Cet homme gesticulait, et désignait le château comme pour indiquer le but de sa course ; les gens du groupe avaient l'air de s'opposer à ce qu'il pénétrât ainsi sans être annoncé ni précédé. Adrienne envoya savoir de quoi il s'agissait ; c'était un messenger arrivant de Verberie, où madame de Beaufort avait repris son domicile depuis plus d'un mois. Il entra et expliqua l'objet de sa mission : elle était fort sérieuse. La veille au soir, après le repas, la grand'mère d'Adrienne avait été subitement frappée d'une indisposition qui donnait des inquiétudes au médecin de la localité. Dans les premières heures du mal, elle avait perdu connaissance, et ne l'avait retrouvée qu'après un temps et des soins infinis. Revenue à elle, son premier mot avait été pour sa petite-fille ; elle avait prié les personnes qui entouraient son lit de lui envoyer un exprès sur le champ, et de l'informer de son état ; elle n'avait eu de repos qu'après avoir vu l'exprès de ses yeux, lui avoir donné quelques instructions, et s'être assurée de son départ.

Adrienne ne voulut point entrer dans d'autres détails ; ce qu'elle avait appris lui suffisait. A l'âge de sa grand'mère, toute minute de retard pouvait être fatale, et l'instance que celle-ci avait mise à la faire prévenir, semblait indiquer chez la malade même la conscience d'un danger imminent. La jeune femme fit atteler son meilleur cheval et quitta les Ageux peu de moments après que la fâcheuse nouvelle lui fut parvenue. Sa pensée allait au-devant des faits et cherchait, à en apprécier la gravité : tantôt elle se demandait si quelques causes n'avaient pas précédé et amené l'accident ; tantôt elle craignait d'arriver trop tard auprès de son aïeule et lorsque ses soins seraient devenus sans objet. A mesure qu'elle approchait de Verberie, cette inquiétude prenait un caractère plus prononcé, et ce fut avec un vif serrement de cœur qu'elle aperçut les premières maisons de la petite ville. Elle jeta les yeux de tous côtés pour s'assurer qu'aucun signe extérieur de deuil ne venait confirmer ses pressentiments, et en descendant de voiture elle ne put retenir une première et rapide question qui trahissait les anxiétés et les terreurs de son âme.

Dieu merci, l'état de madame de Beaufort n'avait point empiré ; elle éprouvait encore beaucoup de faiblesse et d'abattement, mais on ne semblait pas autour d'elle en concevoir de sérieuses alarmes. L'arrivée d'Adrienne fut d'ailleurs d'un effet souverain ; jamais remède n'agit avec autant de promptitude et de puissance. La malade, en voyant sa petite-fille, se mit d'elle-même sur son séant, sans avoir besoin d'aide ni de point d'appui, et la pressa dans ses bras avec une chaleur et une tendresse qu'en aucun temps elle n'avait témoignées à un tel degré. Encore cette scène se passait-elle devant un certain nombre d'amis et de voisins qui encombraient la chambre et avaient poussé l'empressement jusqu'à l'importunité. Cette circonstance apportait une certaine gêne entre Adrienne et sa grand'mère ; il fallut pourtant s'y résigner, prendre part à un entretien insignifiant, écouter l'histoire des maladies de chacun et des remèdes qui lui avaient réussi dans des cas semblables. Pour tromper l'ennui que lui causaient ces propos oiseux, madame de Beaufort tenait dans ses mains celles de sa petite-fille, et leur imprimait de temps à autre une pression qui témoignait de son humeur.

Enfin la chambre se désemplit et elles restèrent seules. A l'instant même, et comme si elle eût craint d'être dérangée de nouveau, madame de Beaufort tira de dessous son chevet une feuille de papier, dont la destination et le caractère étaient faciles à reconnaître au timbre qui la surmontait. C'était là qu'il fallait chercher le motif de ce fâcheux accident et du vif désir qu'éprouvait la grand'mère d'avoir un confident de son chagrin. Adrienne jeta un coup d'œil rapide sur cette pièce, véritable grimoire de procureur. C'était un acte dans lequel un créancier soupçonneux en agissait vis-à-vis de madame de Beaufort comme s'il eût été déjà propriétaire du domaine des Rozières, suscitait des querelles ridicules à l'occasion de l'usufruit, élevait la prétention d'en régler les conditions et l'exercice, intentait enfin un bel et bon procès sous les prétextes les plus frivoles et avec une évidente mauvaise foi. Qu'on juge de l'effet que dut produire sur l'aïeule un événement si inattendu. Dans le cours d'une longue vie, la digne femme n'avait jamais eu à essuyer la moindre discussion d'intérêt ; elle maintenait un tel ordre dans ses affaires que la chicane n'y eût point trouvé d'aliment. Et à son âge, par la faute de l'un des siens, elle allait se trouver à la merci des gens de loi, et livrée à tous les embarras qu'entraîne à sa suite une défense judiciaire. Cette perspective la navrait de douleur, et le premier coup fut si violent, qu'elle en éprouva cette crise dont sa petite-fille s'était

tant alarmée. Même plus tard, et remise de cet assaut, elle n'y pouvait songer sans un amer chagrin, ni en parler sans que les larmes lui vinssent aux yeux.

En présence de ce nouveau grief, Adrienne n'hésita plus ; la mesure était comblée. Tant qu'il ne s'était agi que d'elle, ses scrupules pouvaient être les plus forts ; mais le repos, la santé, la vie de son aïeule venaient d'être engagés dans cet implacable défi qu'Armand jetait à la destinée. C'en était trop ; elle n'avait plus ni la faculté d'attendre, ni le choix des moyens. De Verberie même, elle écrivit au prince et lui dit qu'elle venait se prévaloir de son offre et tenir sa promesse ; que la situation s'aggravait chaque jour pour elle et les siens, et qu'il était impossible de rester sans défense contre une ruine qui s'approchait à vue d'œil. Elle entra alors dans le détail des faits, parla de ceux qui, directement ou indirectement, étaient parvenus à sa connaissance, insista sur l'incident qui touchait madame de Beaufort, en ajoutant qu'elle y avait puisé le courage de l'entretenir d'un sujet aussi délicat. Puis elle dit, en forme de conclusion, qu'en s'adressant à lui, c'était à l'ami de Courtenay qu'elle s'adressait, qu'à ce titre déjà il était digne de son cœur d'arracher ce malheureux au gouffre ouvert devant lui, et où il ne serait pas le seul englouti ; que personne n'avait, pour agir sur cet insensé, ni plus de titres, ni plus de pouvoir, et qu'en le faisant il acquerrait des droits à l'éternelle reconnaissance de toute une famille.

A la lecture de cette lettre, le prince éprouva un sentiment de surprise mêlé de pitié. Il savait bien que les affaires d'Armand étaient embarrassées : mais il était loin de croire qu'il en fût arrivé à ce point de décadence et d'oubli de ses devoirs. Une fois informé, il n'hésita plus ; au lieu de répondre à Adrienne, il partit pour les Ageux, et ne la trouvant pas au château, il poussa jusqu'à Verberie, où elle s'était fixée pendant la convalescence de sa grand'mère. Le dessein du prince était d'obtenir sur les faits de plus amples informations, de suppléer, par un entretien, à ce que la correspondance avait d'incomplet et d'insuffisant, de voir enfin, par ses propres yeux, les pièces qui attestaient ces désordres et leur donnaient un caractère d'authenticité. Faut-il croire qu'il s'y joignait aussi un peu de désir de revoir la châtelaine, dont il gardait l'image au fond de son cœur comme un dépôt digne de tous ses respects ?

Son arrivée à Verberie fut presque un événement, et la rougeur qui monta au front d'Adrienne était de nature à trahir l'impression qu'elle en reçut. Le prince s'excusa et expliqua les motifs qui lui avaient fait préférer une

entrevue à un long échange de lettres. Sur sa demande, on envoya un exprès à maître Rémy, qui arriva avec le triste dossier confié à ses soins. Alors la conférence s'ouvrit : l'aïeule, encore souffrante, y assistait dans son fauteuil ; Adrienne, assise à ses côtés, se partageait entre les soins qu'exigeait son état et l'attention qu'elle prêtait à cet inventaire rapide des charges de sa fortune. Le prince passait chaque pièce en revue, comme l'eût fait un homme de loi consommé, n'hésitant pas sur le caractère d'un acte et les classant tous dans un ordre qui y jetait quelque clarté. A mesure qu'il avançait dans cet examen, on voyait sa physionomie s'assombrir et jaillir de ses yeux comme des éclairs de colère. C'était l'attitude d'un médecin averti trop tard, et qui entrevoit un cas désespéré ; c'était aussi celle d'un homme de bien qui s'indigne d'égarements coupables. Cependant il évitait, autant que possible, de se trahir, et lorsque Adrienne tournait vers lui un regard attentif, il se déroba à cet examen par une phrase évasive ou un mot dit avec grâce.

Quand ce dépouillement fut achevé, il s'agit d'adopter une marche qui pût amener un résultat. Le premier point était d'arrêter Armand dans ses excès ; autrement tout effort devenait infructueux. Le prince se chargea de cette mission délicate ; il y emploierait, disait-il l'autorité de son caractère et de son nom, parlerait au cœur et à la raison du jeune homme, lui ferait entendre au besoin de ces paroles sévères qui sont un dernier et solennel avis. S'il cédait, s'il s'amendait, il ne s'agirait plus que de conduire à bien une liquidation difficile, et là encore le prince ne devait pas s'épargner. S'il persistait, s'il y mettait une opiniâtreté incurable, alors le prince conseillera à Adrienne, dans l'intérêt de son enfant, une de ces mesures douloureuses qui sont là dernière ressource des âmes trahies et brisées : il lui conseillera une séparation. Et comme, à ces mots, Adrienne relevait vers lui des yeux égarés et noyés de larmes, le prince ajouta qu'il espérait n'être pas obligé d'en venir là, et obtenir d'Armand une satisfaction qui les empêchât de recourir à ces moyens extrêmes.

L'entretien finit sur ces paroles ; c'étaient les dernières possibles. Le prince avait résolu de partir le jour même, et c'est à peine si l'on obtint qu'il restât pour le repas. Dès qu'il fut achevé, il prit congé de madame de Beaufort et de la jeune femme ; sa voix était altérée, et Adrienne n'était pas moins émue que lui :

— Adieu, madame, lui dit-il en lui baisant la main avec respect. Je vous écrirai bientôt.

— Que le ciel vous aide, répondit Adrienne, en faisant sur elle un grand effort ; nous allons, ma grand'-mère et moi, le prier pour vous. Quand je dis pour vous, prince, c'est pour nous que je devrais dire.

Pendant trois jours on n'eut ni à Verberie, ni au château des Ageux, des nouvelles de Paris ; le quatrième jour seulement Adrienne reçut une lettre étrange, écrite à la hâte et dans des termes mystérieux :

« Madame,

Partez dès que vous recevrez ces lignes ; partez sans retard, quelque part que vous soyez et comme vous serez, il y va d'un motif très-grave.

Je vous envoie une chaise de poste avec deux de mes gens ; elle vous ramènera à l'instant même ; c'est de toute nécessité.

Ne vous mettez point en peine de savoir pourquoi je vous envoie chercher ainsi ; partez, c'est tout ce que je puis vous dire. La moindre hésitation serait fatale.

Vous descendrez à l'hôtel de ***, où je serai à vous attendre. Une fois arrivée ici, vous apprendrez tout.

PRINCE WLADIMIR. »

Adrienne ne savait que penser de cette dépêche, ni comment expliquer le motif qui l'avait dictée. Elle avait trop de grandeur pour soupçonner un piège, et plaçait le prince trop haut pour en concevoir même la pensée. Après avoir dit adieu à sa grand'-mère, elle se jeta dans la chaise de poste et partit.

XXII — UNE VIE D ENFER.

A peu près vers le même temps où l'on disposait du sort de Courtenay dans un salon de Verberie, voici de quelle façon il se gouvernait lui-même sans écouter de leçons ni recevoir de conseils de qui que ce fût.

Le malheureux inclinait de plus en plus du côté où il devait tomber. Il avait commencé par prendre la vie du fils de famille aussi haut que possible, dans les régions où elle couvre la trivialité par la richesse et le perversissement par l'éclat ; il en était peu à peu conduit, degré par degré, chute par chute, à la limite inévitable où cette existence quitte sa dépouille d'emprunt et reste ce qu'elle devrait toujours être, ce qu'elle est au fond, nue et repoussante, sans fard ni oripeaux. On l'a vu, au début, marcher à sa ruine par les grands procédés, l'éducation du cheval, l'art des paris, le commerce des divinités de théâtre et des nymphes de l'Olympe inférieur ; le voici maintenant dénué, blasé, ne sachant où se rattacher au milieu de ce qui lui échappe, changeant d'appui à mesure que tout cède sous ses pieds, et finissant, en désespoir de cause, par demander au démon du jeu des ressources et des émotions.

C'est là qu'en était arrivé Armand ; de ses penchants, de ses travers, celui-ci seul était resté et avait pris des proportions redoutables. Il avait joué sans doute, dès son entrée dans ce monde de dissipateurs, joué beaucoup et souvent, engagé des sommes énormes sur les jambes et l'haleine d'un animal ; mais ce jeu était celui d'un homme que l'occasion entraîne et qui n'y attache pas un intérêt exclusif, d'un homme qui peut perdre sans gêne ce qu'il aventure sans y regarder ; on pouvait y voir un goût, une fantaisie, un vice même ; mais ce n'était point encore une passion. Non, Armand n'avait alors aucun de ces signes auxquels se reconnaît le véritable joueur, l'idée fixe et dominante, la résignation dans la perte et la philosophie dans le gain, l'opiniâtreté incessante dans la poursuite. Il ne traitait pas le jeu avec cette conscience qu'y apportent les initiés, et ne lui élevait pas dans son cœur un autel où fumait un perpétuel encens. Son heure n'était pas encore venue.

Quand elle vint, il s'y prit de manière à réparer le temps perdu ; son ardeur n'y eut pas de limites. Cependant, il n'alla jamais jusqu'à l'idéal du

joueur, du joueur dans la pure acception du mot. Au-delà du jeu il voyait les sommes qu'il devait y gagner et l'emploi qu'il voulait en faire ; il se promettait d'avance de les appliquer ou à des largesses ou à des plaisirs. Il ne gagnait pas pour gagner et ne perdait pas pour perdre ; les vétérans en arrivent seuls à cet état de perfection. Pour Armand ce n'était qu'un changement de main et une nouvelle manière de faire de l'argent. Il avait autrefois battu monnaie avec ses terres ; il espérait battre encore monnaie avec le jeu. Toute son invention était là, et il n'avait pas pris de brevet. Ajoutons que l'essai ne fut pas des plus encourageants.

A l'époque dont nous parlons, la fièvre du jeu avait encore de grands courants, qui ont disparu depuis lors dans un jour d'assainissement moral. Des établissements publics étaient ouverts à cette infirmité humaine, et abandonnés à l'exploitation privée, moyennant un tribut annuel. Bien des personnes doivent avoir gardé le souvenir de celui qui existait au coin des boulevards et à l'extrême limite de la rue Richelieu. C'était le salon de Frascati, dont le nom est encore vivant, quoique l'institution soit depuis longtemps éteinte ; véritable temple de ce culte suspect, dont les deux numéros du Palais-Royal étaient les chapelles. Qui ne l'a pas vu ne saurait se former une idée de l'aspect du local et du monde étrange qu'on y coudoyait. Il y en avait de tous les costumes, de tous les rangs, de toutes les conditions ; de riches et de pauvres, de jeunes et de vieux, et jusqu'à des philosophes qui risquaient leur pièce de cent sous, en se cachant le visage du pan de leur manteau. Ça et là des femmes, légèrement vêtues, épiaient les joueurs heureux et cherchaient à leur arracher, sous forme d'emprunts, de petites sommes qu'elles jetaient sur le tapis vert afin d'y tenter la fortune.

Armand et l'oncle Séverin étaient devenus deux habitués de l'établissement. Pour mettre à couvert sa dignité parlementaire, l'oncle affectait de se tenir à l'écart des tables de jeu, et quand il déposait quelques louis ou un billet de banque sur la rouge ou la noire, il avait bien soin d'attendre le moment où aucun regard n'était fixé sur lui. On eût dit un prince du sang craignant de trahir le secret de son origine. D'autres fois, il poussait les précautions plus loin, et s'adressait à quelqu'un de ces assistants équivoques dont la fonction et le bonheur semblaient être de juger des coups et de poursuivre, une carte et une épingle en main, la réalisation de leurs mystérieuses martingales. C'est dans ce corps d'officieux que l'oncle Séverin choisissait un agent, quelquefois un guide ; et quand la

veine était heureuse, il lui abandonnait quelques écus en retour de ses soins ; de cette façon, il sauvait les apparences, et conciliait la passion et le devoir. Que si un visage connu entraît dans le salon, à l'instant ses allures changeaient : il prenait des airs menaçants et détachés, tranchait du moraliste outré de ce spectacle, déclarait à haute voix qu'il ne souffrirait pas plus longtemps cette atteinte aux principes sociaux, et qu'au premier jour la tribune retentirait de ses réclamations.

Armand n'avait pas besoin de le prendre sur le même pied ; il n'était pas homme public, et pouvait aller directement au but ; aussi ne s'en gênait-il guères. Toutes les fois qu'après de longs efforts, il était parvenu à se procurer quelque argent, il se rendait à Frascati avec l'espoir de le centupler et n'en sortait jamais sans y avoir laissé ou son dernier louis ou son dernier billet de banque. Il avait dans les chances du biribi une confiance toujours trompée et toujours inaltérable ; à l'en croire, une revanche lui était ménagée par le sort, et sans cesse il croyait y toucher. Les croupiers avaient beau attirer vers eux, au moyen de leurs terribles rateaux, toutes les valeurs qui s'échappaient de ses mains, il n'en persistait pas moins à croire qu'ils auraient à rendre compte de tout cela et que la banque des jeux, à un moment donné, capitulerait devant lui, ruinée de fond en comble. Telles étaient les nouvelles déviations de ce cerveau lésé, et là, comme en toute chose, Armand cédait à l'emportement de ses instincts.

En moins de deux semaines, il devint un joueur effréné, condamné d'avance parce qu'il manquait de sang-froid, et offrant une proie facile aux habiles gens qui vivent de cette industrie. L'occasion s'en offrit bientôt.

Depuis quelques jours le docteur Raoul avait annoncé à ses amis qu'il donnerait une soirée dans son logement d'outre-Seine. C'était un excès auquel il se livrait rarement ; mais, quand il s'en mêlait, ce n'était point à demi. On citait ses fêtes pour le choix des invités, le goût des dispositions et l'originalité du programme. Il y régnait du luxe autant qu'il en fallait, et surtout un luxe choisi ; mais ce n'était pas là qu'il plaçait l'honneur et l'orgueil de sa maison. Il savait bien que, dût-il s'y épuiser, il trouverait ses maîtres dans une lutte de magnificences. Où il entendait fixer plutôt sa supériorité, c'était dans les choses que les relations procurent et que l'argent ne saurait obtenir ; c'était dans les jouissances exquises où le salaire n'intervient pas en brutal, pour en dénaturer la grâce ou en altérer le parfum. Voilà sur quel terrain le docteur Raoul voulait se maintenir ; il traitait ce détail comme tous ceux de sa vie, en raffiné, et n'eût pas convié

les gens à des plaisirs moins délicats que ceux auxquels il était accoutumé pour lui-même.

Les relations du docteur Raoul étaient de deux sortes : il avait un pied dans le grand monde, un autre pied dans le monde des artistes. On citait des personnes d'une véritable distinction qu'on ne voyait que chez lui, et qui, en sa faveur seulement, consentaient à rompre un séquestre obstiné. Quant aux artistes, ce qu'il en recevait était du premier rang et comme mérite et comme renommée ; ils se plaisaient dans sa maison ; ils s'y trouvaient à l'aise et rendaient en complaisances ce qu'on leur accordait en égards. A aucun prix, ils n'eussent fait ailleurs ce qu'ils faisaient pour le docteur Raoul avec un élan, et un abandon infinis. Nulle part ils ne chantaient mieux que là ; nulle part ils n'y mettaient plus de verve ; s'ils avaient un morceau réservé, c'est à ses conviés qu'ils en donnaient la surprise ; s'il y avait excès de chant sérieux, ils passaient au bouffon, afin de varier leur programme, choisissaient les airs les plus piquants, et ne comptaient pas avec leurs amis. Jamais de façons, jamais de refus ; ils se prodiguaient et cherchaient à plaire ; ils se montraient charmants, bons et désintéressés, comme le sont tous les grands artistes livrés à leur naturel.

Ainsi entendues, les soirées du docteur Raoul étaient de véritables satisfactions de gourmets ; on devine sans peine qu'elles étaient fort courues. Quelques dames du monde avaient été curieuses de s'en ouvrir l'accès, afin d'y voir de près ces célébrités de la danse et du chant, dont elles étaient séparées par les préjugés d'état et les feux de la rampe. Le docteur se prêta à ce désir et contenta ce petit sentiment de curiosité. Ce fut pour ses fêtes un attrait et un relief de plus. Tout ce qu'il y avait d'un peu élevé dans la diplomatie et dans la politique tenait à être admis ; le docteur fit un choix et s'y montra sévère. Le bruit de ses rigueurs se répandit au dehors et ajouta un nouveau prix à la préférence dont les invités étaient l'objet. Il s'en suivit un véritable siège autour de ses salons, et ses soirées, conduites avec ce soin, menées avec cet art, prirent de grandes proportions dans l'estime du monde et la recherche des connaisseurs.

Le logement du docteur n'était pas grand ; il ne comprenait pas plus de pièces qu'il n'en faut à un garçon, pour employer le mot usité. Mais la distribution en était heureuse, et l'espace n'y manquait pas. Il est vrai que les apprêts de la fête l'embrassaient tout entier, et que chaque partie avait sa désignation assignée ; le salon pour le concert, la salle à manger pour le souper ; la chambre et le cabinet pour le jeu. Tout cela était inondé de

lumière et garni de meubles que le savant et l'homme de goût pouvaient avouer, et où la sévérité du style n'excluait pas l'élégance de l'exécution. La salle à manger était surtout remarquable par cette tenue où se reconnaissent les maisons habituées aux jouissances de la bouche et où une grande part est faite à ces sensualités. Les buffets, les dressoirs et jusqu'aux chaises, d'une simplicité antique, indiquaient nettement qu'en l'honneur du local et de ses solides attributs, aucune concession n'avait été faite à l'esprit de superfluité. Le salon accordait davantage à ce goût de décorations futiles ; c'était le domaine de l'art et il pouvait s'y épanouir. Les cheminées étaient garnies de bronzes d'un grand prix, et les tentures portaient la double empreinte du goût et de la richesse. Le docteur Raoul avait, au plus haut degré, le sentiment de ce qui convient ; chez lui rien ne faisait disparate.

Au jour et à l'heure fixés, la grande compagnie de Paris fit irruption dans ces salons, trop petits pour la contenir. Ce qu'on y voyait, en fait de plaques et de cordons étrangers, était prodigieux ; dans quelques relations, livrées aux journaux du temps, il fut dit qu'on y avait aperçu des Jarretière, des Saint-Esprit et des Toison-d'Or. C'était évidemment une imagination ou une raillerie des nouvellistes ; mais en dehors de ces grands ordres inaccessibles au commun des humains, les autres se trouvaient tous ou presque tous représentés à la fête. On eût dit un congrès ou une Babel, car toutes les langues s'y confondaient. A ces personnages, réunis de tous les points de l'univers, se joignaient une élite d'invités, prise dans le monde comme il faut, puis les amis particuliers du docteur : le vicomte Gaston de Montluel, Armand Courtenay et l'oncle Séverin, enfin toute la société de la Miranda. La Miranda s'y trouvait aussi, belle à faire damner un saint, et dans une de ces toilettes dont seule elle avait le secret. C'était le modèle achevé de la beauté sous les armes. Courtenay ne pouvait pas en détacher sa vue et la poursuivait d'un regard de feu ; il éprouvait des rages sourdes à penser qu'un moment il avait eu cette proie sous la main, et qu'elle lui avait échappé sans motif, dans une minute d'inadvertance. Mais il se promettait bien d'y revenir lorsqu'il aurait obtenu de la fortune l'éclatante revanche dont il avait le pressentiment.

Le concert commença, et il est inutile d'ajouter qu'il fut digne du lieu, digne de la société réunie pour l'entendre. Avec les procédés du docteur Raoul, il était impossible de ne point arriver à la dernière limite d'une brillante exécution ; les grands artistes s'y surpassèrent. C'était un temps où ils abondaient et où des noms illustres occupaient toutes les scènes avec un

éclat qui ne se renouvellera plus. Le souper vint ensuite et ne le céda en rien au concert. On sait quelles études le docteur avait poursuivies sur les grands vins de France, et quelle expérience personnelle il apportait dans ces appréciations comparées. En goûtant à ceux dont la table était couverte, on pouvait s'assurer que sa main n'avait pas faibli, et que même dans l'échelle des crûs distingués, il maintenait une place pour ses observations particulières. Le seul inconvénient d'un choix si parfait, c'était de fournir une excuse aux intempérants. L'oncle Séverin s'en autorisa pour perpétuer son séjour à table, Armand pour noyer ses peines de cœur dans les flots d'un madère violent. Ils ne se retirèrent tous deux que devant des bouteilles vides ; c'était une retraite où l'honneur était sauf, si ce n'était la raison.

Quand le souper fut fini, ce fut le tour du jeu. Les salons s'étaient dépeuplés, et il n'y restait plus que ce résidu opiniâtre qui ne quitte un concert ou un bal qu'après y avoir épuisé la somme entière des émotions ou des spéculations aléatoires. Parmi ces obstinés, les plaques et les cordons figuraient en assez grand nombre ; il va sans dire qu'Armand et l'oncle Séverin s'y trouvaient aussi. Les tables de jeu avaient été d'abord reléguées dans la chambre et le cabinet ; il fallut bientôt leur donner plus d'espace et les répandre dans tout l'appartement. C'était l'écarté qui était alors le moyen le plus général de hasarder son argent sur la couleur d'une carte ; on en a trouvé depuis cette époque de plus simples et de plus expéditifs. Celui-là semblait suffire aux besoins du temps. Derrière les joueurs assis se tenaient des flots pressés de parieurs, appelés de temps à autre à donner une opinion sur la manière de conduire la partie. Armand était au premier rang et parmi les plus ardents de ces conseillers ; il menait à lui seul plus de bruit que la compagnie entière. Quand il voyait du côté opposé une mise qui n'était pas couverte, il la tenait à l'instant, sans s'inquiéter de la somme ; et, à défaut d'argent, il déposait sur la table un objet pour la représenter, un cachet de montre, une clef, un porte-crayon. Or, le hasard voulut qu'après quelques alternatives de perte et de gain, il entrât dans une veine heureuse et se trouvât à la tête d'un monceau d'or qui fit reculer les plus hardis. Comme il arrive en pareil cas, les pontes s'arrêtèrent ; on ne tint plus les mises, on n'engagea plus que de minces appoints. Armand eut beau s'en indigner ; rien n'y fit ; encore quelques instants, et le jeu allait cesser, malgré ses dépits et ses impatiences mal contenus. Lé malheureux croyait qu'en s'abstenant on lui faisait manquer sa fortune.

En face de lui se tenait, depuis le début de la partie, un personnage étranger, porteur de plaques qui annonçaient un rang et des fonctions d'un ordre élevé. C'était un plénipotentiaire, à ce qu'on disait dans le salon ; mais c'était en outre un joueur plein de sang-froid, et d'habileté, comme il le prouva bientôt. Au moment où l'exaspération de Courtenay était à son comble, il s'assit, prit les cartes, et avec un calme parfait l'invita à faire son jeu. Qu'on juge des joies de notre héros ! Il était en grande veine, et une victime lui arrivait. Il ne voulut pas néanmoins jeter le découragement dans le cœur de son adversaire, et avança une somme qui n'était pas de nature à l'épouvanter. L'étranger la tint et perdit. Armand triomphait ; il eut encore deux ou trois coups où la chance resta de son côté, et où il arrondit le capital déjà considérable qu'il avait devant lui. Il était vraiment curieux à voir dans ce moment-là ; animée par le jeu et par le souper, sa physionomie exprimait bien l'arrogance du vainqueur, et volontiers, il eût fait passer les roues de son char sur le corps de l'infortuné plénipotentiaire.

Cependant, celui-ci ne paraissait pas s'émouvoir ; à l'aide d'un portefeuille bien garni, il réparait promptement ses pertes et se présentait de nouveau au combat. Il gagna enfin, une première fois, puis une seconde, balança les chances pendant quelque temps, et finit par entrer dans une période suivie de bonheur. Ce fut au tour d'Armand à panser ses blessures. Tout l'or qu'il avait réuni et qu'il croyait acquis à toujours disparut peu à peu de devant lui ; la neige ne fond pas plus rapidement sous un soleil d'avril. On eût dit que les louis avaient des ailes, tant ils étaient pressés de déguerpir et de changer de camp. Armand avait eu une période d'enthousiasme, il en arriva à une période d'exaspération. Dans les accès de son humeur, il se montra de très-mauvais goût, déchira les cartes et en demanda d'autres, comme s'il eût été au cabaret, se conduisit comme un enfant mal élevé. Le sang-froid du plénipotentiaire ne se démentit pas pour cela ; et lorsque Courtenay, à bout de ses propres fonds, lui demanda de continuer le jeu sur parole, il s'y prêta avec une politesse exquise et un tact achevé.

Le malheureux Armand faisait pitié ; ce n'était plus le même homme. Il suivait les cartes d'un œil égaré comme s'il eût voulu les fléchir par le spectacle de son désespoir, elles furent impitoyables. Coup sur coup, il perdit des sommes énormes, demandant avec une sourde rage des revanches qu'on lui accordait toujours, et creusant de plus en plus l'abîme sous ses pieds. Avec quelle joie sa fureur concentrée eût choisi un prétexte pour

éclater ! Son adversaire ne lui donna pas cette satisfaction ; il combla la mesure des procédés et ne se refusa à aucune des demandes que lui fit Courtenay. Si forte que fût la somme, il se prêtait à une nouvelle épreuve, acceptant tout, ne réservant rien et paraissant désirer lui-même une liquidation en bloc, faite par un coup du sort. Mais le sort ne désarma point, bien au contraire, et, dans une dernière série de revers, Armand en arriva à trois mille louis perdus sur parole. Quand il en fut là, de lui-même il suspendit le jeu ; décemment il ne pouvait pas aller plus loin.

— Monsieur, dit-il en se levant, vous serez payé demain.

— Comme vous voudrez, Monsieur, répondit l'étranger sans se départir de son sang-froid et de sa politesse.

Courtenay sortit en s'appuyant sur l'oncle Séverin et chancelant comme un homme ivre. Ils gagnèrent la rue, prirent les quais et passèrent les ponts. En voyant la lune projeter ses rayons sur les eaux de la rivière, et y tracer un sillon lumineux, Armand s'arrêta tout à coup :

— Parbleu ! dit-il, il doit faire bon dormir là dedans : c'est un lit comme un autre.

— Quelle idée ! s'écria l'oncle Séverin ; où as-tu donc la tête mon neveu ?

— Cela n'empêche pas, mon cher oncle, dit Courtenay en lui serrant la main à le faire crier, qu'il me faut trouver trois mille louis aujourd'hui même ou je suis un homme déshonoré.

XXIII — LE DERNIER COMBAT.

Courtenay n'en était pas arrivé à ce degré d'endurcissement qu'il ne ressentît ce que sa situation avait d'affreux et presque de désespéré. Il est des moments dans la vie où la conscience sommeille, d'autres où elle perd son ressort : c'est le début et la fin, quand l'âme s'ignore ou quand elle est affaissée, quand la jeunesse jette son premier feu ou quand l'âge a dit son dernier mot. Pour notre héros, le problème n'en était, pas un ; il avait obéi à une nature emportée, irréfléchie et qui manquait de contrepoids ; il avait été violemment entraîné vers des plaisirs nouveaux pour lui et auxquels il s'était livré avec une ardeur intempérante. Telle fut la force à laquelle il céda ; pour résister il eût fallu une solidité de raison qui ne lui était point échue. Il est à croire que, plus d'une fois, dans cette période agitée, le cri du remords s'échappa de son cœur ; mais ce cri se perdait au milieu du mouvement et du bruit et n'éveillait en lui que des impressions passagères.

Désormais il n'en pouvait, plus être ainsi ; l'heure fatale avait sonné. Tout excès renferme sa peine qui s'en dégage avec le temps et éclate au moment fixé. C'est à ce jour d'expiation qu'en était arrivé Armand. Aucun moyen d'y échapper, aucune porte pour s'y soustraire ; l'inexorable nécessité pesait sur lui. Dans la journée même, il avait à acquitter une dette d'honneur, une de ces dettes qu'on ne diffère pas, et que le code à l'usage des joueurs a qualifiées de sacrées. Il était permis à Courtenay de laisser se morfondre au seuil de son hôtel un de ses créanciers ordinaires, un fournisseur chargé de famille ou pressé d'engagements ; il était même de bon goût de ne pas se hâter en pareil cas, et d'attendre que la requête prît un caractère d'importunité. Ainsi se passaient les choses, dût la famille en pâtir et le commerce en être affecté. Mais une dette de jeu, c'était autre chose ! Toute minute de retard devenait une tache ; sous peine de passer pour un homme qui ne sait pas vivre, il ne fallait pas que le soleil se couchât sans qu'elle ne fût acquittée. Qu'Armand hésitât seulement, renvoyât au lendemain, et c'était un être déclassé, hors de rang, au ban du grand monde, comme ces castes de l'Inde vouées à un mépris sans trêve et à une éternelle abjection.

Voilà par quelles réflexions Courtenay fut assailli quand il se retrouva seul dans son appartement. En vain essaya-t-il de prendre un peu de repos ; le sommeil ne visita pas sa paupière. La conscience agissait enfin ; elle réveillait toutes les ombres du passé, et, en première ligne, le spectre de la nuit, armé de son chiffre formidable. Le malheureux n'en pouvait détacher son esprit. Tantôt il s'imaginait avoir été le jouet d'un rêve et que rien dans ce souvenir n'avait de fondement sérieux. Une somme pareille, était-ce croyable ? sur une carte et en si peu de temps ? Allons donc ! Puis aurait-il vraiment consenti à s'oublier ainsi ? Sa raison se serait-elle égarée à ce point ? Non, c'était impossible, il y avait là-dessous une illusion, un fantôme ; rien de plus. D'autres fois, cédant à l'évidence des faits, il s'interrogeait avec épouvante et se demandait à quel parti il allait s'arrêter. Comment se tirer de ce pas fâcheux ? Où trouver ces trois mille louis qui ne lui appartenaient plus et qui déjà auraient dû être dans les mains de leur possesseur légitime ? Quelque disposé qu'il fût à s'abuser sur ses ressources, il sentait bien qu'elles n'iraient pas jusque-là et qu'il avait engagé plus qu'il n'était en mesure de réaliser. Même dans l'hypothèse où il eût entrevu les moyens de réunir cette somme, le temps lui manquait ; et, pour en obtenir, il fallait descendre à des aveux d'impuissance qui équivalaient à un déshonneur. S'il voulait que son nom en sortît sans dommage, il n'y avait qu'un moyen, le remboursement dans la journée même, et encore avait-il déjà trop attendu.

C'était la première fois que Courtenay consentait à s'étudier et à lire dans son âme. Il y trouva, à défaut d'un repentir sincère, la volonté très-arrêtée de s'acquitter par la mort, si tous les autres moyens lui échappaient. Sa fierté se révoltait à l'idée de marcher la tête basse dans le monde où il avait l'habitude de porter le front si haut ; de demander grâce, lui dont la bouche était si prompte aux défis ; de voir les yeux se détourner de lui après les avoir attirés si longtemps ; de devenir un objet de dédains après avoir été un ; objet d'envie. Non, à aucun prix, il ne supporterait un sort pareil ; il lui semblait plus facile de mourir que de déchoir. Après tout, n'était-ce pas là une des chances de la vie ? Soldat, il aurait trouvé une balle sur son chemin ; c'était encore une balle qu'il allait trouver, moins glorieuse peut-être, mais tout aussi sûre. Question de point d'honneur des deux côtés, mieux placé ici, là plus mal, et se vidant par le seul moyen digne des gens de cœur, le sacrifice de la vie. Sans doute il était triste de la quitter si jeune, mais la sienne était assez gâtée pour qu'il n'eût pas à la regretter beaucoup.

D'ailleurs tout se réduisait à ceci : pouvait-il, ne pouvait-il pas payer dans les vingt-quatre heures ? S'il pouvait payer ; il n'avait aucun motif raisonnable de sortir de ce monde ; s'il ne pouvait pas, aucun motif honorable d'y rester. Tel est l'argument suprême que cet insensé s'était posé, et dont aucune force humaine n'aurait pu le faire dévier.

Ce que c'est que le cœur de l'homme et que de contradictions il renferme ! Quand il s'est agi d'une sainte résolution, d'un de ces retours salutaires où il eût trouvé le repos et le bonheur, Courtenay a manqué d'énergie et de volonté ; il s'est toujours arrêté en chemin, ne sachant pas revenir au bien d'une manière formelle, ni expier ses torts par un sincère repentir ; il s'est montré faible, hésitant, sans puissance sur lui-même. Aujourd'hui qu'il s'agit d'un acte fatal, interdit, condamné par la conscience et par la voix de Dieu, il trouve dans son âme une inébranlable fermeté, une persévérance que rien ne fléchit, un courage calme et à toute épreuve. Cette force qu'il n'avait pas à l'appel du devoir, il l'a et en use à l'appel du point d'honneur. Contrastes étranges ! Tristes infirmités de l'esprit humain ! Quand notre vie d'ici-bas quitte la voie des problèmes, c'est pour se jeter dans celle des démentis.

Cependant, avant d'exécuter son dessein, Courtenay ne voulut pas qu'il lui restât un doute ni un regret ; il voulut que la nécessité en fût manifeste. La journée lui demeurerait pour courir après sa rançon ; il allait l'employer tout entière à cette recherche, et, s'il y échouait, il prendrait congé dans la nuit même d'un monde où il ne pouvait plus rester décemment. Ce plan une fois arrêté, Armand retrouva son sang-froid et reprit ses habitudes comme si rien n'eût été dérangé dans sa vie. L'oncle Séverin vint le voir ; le propos échappé à son neveu dans le cours de la nuit l'avait préoccupé ; il craignait un coup de tête, et ne trouvait pas superflu d'exercer en passant un peu de surveillance. Rien ne lui sembla de nature à accroître ses inquiétudes ni à aggraver ses soupçons. Courtenay achevait sa toilette et allait sortir ; son cabriolet était à la porte ; il n'avait aucune des allures d'un homme qui nourrit de tristes projets. Pour le mieux pénétrer, l'oncle Séverin lui parla de sa dette : c'était de l'huile bouillante sur une plaie vive. Armand ne sourcilla pas, et répondit qu'il allait se mettre en quête, et que, selon toute probabilité, il parviendrait à s'en procurer le montant.

Dès qu'il fut libre, il partit et suivit son programme très-consciencieusement. Il frappa à diverses portes et ne négligea rien pour réussir dans une poursuite dont il désespérait lui-même. Partout il essuya

des refus ou n'obtint que de très-médiocres satisfactions. Les hommes d'argent se récriaient dès le premier mot, et ne voulaient à aucun prix s'engager dans de nouvelles affaires ; ils en étaient presque aux regrets d'avoir poussé les avances si loin, et commençaient à redouter les chances d'une liquidation. Ainsi, de ce côté, le malheureux ne rencontra qu'un accueil glacial. Il songea alors à quelques amis qu'il avait, à diverses fois, aidés de sa bourse, avec un abandon et une générosité dont ils auraient dû se montrer reconnaissants. Ce fut encore pour lui une douloureuse déception. Le plus grand nombre l'éconduisirent poliment, et sous des prétextes à peine spécieux ; quelques-uns y mirent plus de bonne volonté ; mais leurs ressources étaient restreintes, et, en les ajoutant les unes aux autres, Armand arrivait à peine à une insignifiante addition. On devine combien de pareilles démarches coûtèrent à son cœur, et quels efforts il dut faire pour dompter les révoltes de son orgueil. Il ne négligea rien pourtant, n'omit rien, ne s'épargna ni dans les courses, ni dans les importunités. C'était le fiel du calice, il l'épuisa jusqu'au bout.

Il rentra navré, ulcéré, et déjà : avec un pied dans la tombe ; ces épreuves l'y préparaient mieux ; il y voyait une revanche contre cet abaissement. Que faire encore ? Il avait tout épuisé. Le prince était le seul ami qu'il n'eût pu rejoindre ; deux fois il s'était rendu chez lui, deux fois il l'avait trouvé absent. Le soleil venait d'accomplir sa révolution, la journée était terminée et il n'avait pas tenu sa parole ; il n'entrevoyait même pas les moyens de la tenir. Le mot fatal commençait à se graver sur son front ; il était déshonoré. Déshonoré ! Mais, du moins, il ne le serait pas longtemps, il ne donnerait pas ce spectacle aux désœuvrés, il saurait en priver cette foule d'envieux si avides d'exécutions ! Encore quelques heures, et l'on verrait comment il avait porté le poids de son destin et lavé sa honte avec une fierté digne de lui.

C'était dans le courant de la nuit qu'il devait en finir ; la soirée lui restait encore. Afin de ne point éveiller de soupçon, il résolut de l'employer comme il avait coutume de le faire, se contenant avec soin et ne laissant rien paraître de sa préoccupation. Ce soir-là, on le vit partout, chez la Miranda, au club et à l'Opéra ; il y porta le même visage que s'il eût payé sa dette et se fût mis en règle avec le plus strict point d'honneur. Il causa gaiement, se mêla à ce qui se fit et se dit, comme un homme à qui la vie est encore souriante, et qui n'est nullement jaloux de la quitter. Cependant, à bien l'observer, on eût pu remarquer dans les plis des lèvres et l'expression

du regard, un certain fond de contrainte qui ne lui était point habituel. Quelque bien joué qu'il fût, le rôle avait des points faibles. Il y eut même un moment où Courtenay manqua se trahir. A l'Opéra et sur le premier banc d'une loge, il aperçut un visage qui le terrifia, c'était celui de son créancier. C'était sa statue du Commandeur, qui venait lui adresser un dernier appel, et quoiqu'il en fût éloigné, il crut voir errer sur ses lèvres un sourire sardonique et venimeux. Il n'y tint plus, quitta la place et alla passer dans les coulisses les dernières heures de la représentation.

Quand il rentra il était près de minuit ; son valet de chambre l'attendait, absorbé en apparence par quelques détails du service. Il le congédia une première fois ; celui-ci fit semblant de n'avoir pas entendu, et dirigea à droite et à gauche des regards préoccupés. Pour se délivrer de lui, il fallut que son maître y mit de l'insistance et usât d'autorité. Une fois seul, il ferma la porte au verrou, et s'assit sur un fauteuil. Pendant une heure environ, il y resta plongé dans ses pensées. De temps à autre, il relevait la tête pour écouter les derniers bruits de la rue ou les mouvements de l'hôtel. Il voulait attendre que tout le monde fût couché et qu'un silence profond se fût établi autour de lui. Vers une heure du matin, il acheva ses préparatifs. Ses pistolets de combat étaient suspendus au mur, dans une espèce de panoplie qui en formait la décoration. Il les détacha, s'assura qu'ils étaient chargés, et, par un surcroît de précaution, vérifia et changea l'amorce, puis les plaça sur sa table, à portée de sa main. Quand ce soin fut pris, il se mit à écrire avec feu, avec rapidité, comme si le temps lui eût manqué pour faire passer sur le papier toutes les impressions de son âme. Il acheva ainsi trois ou quatre lettres, qu'il pliait et cachetait à mesure et déposait sous un presse-papier. Cette correspondance employa une heure, au bout de laquelle il jeta les yeux sur la pendule, afin de s'assurer de la somme des minutes qui lui restaient à vivre, après quoi il s'accouda sur la table, tenant son front à deux mains, et immobile comme un bloc de pierre.

Sans doute alors il reporta ses pensées vers ceux qu'il allait abandonner, vit leurs images se réfléchir devant lui, et entendit leurs voix pleines de reproches affectueux. L'égoïste et l'insensé ! En tout ceci, il n'avait compté et calculé que pour lui seul ! Il ne s'était pas même inquiété des vides que son brusque départ pouvait causer et des souffrances qui en pouvaient naître. Il avait tout mis aux pieds d'un faux point d'honneur, il ne s'était pas demandé s'il était libre de disposer ainsi d'une existence à laquelle d'autres êtres que lui avaient attaché un intérêt, un sentiment, et, qui le sait ? leur

propre vie peut-être ! Non, il n'y avait pas même arrêté sa pensée ; il avait considéré comme au-dessous de son attention tout ce qui ne touchait pas son misérable orgueil ; il avait oublié sa femme, si dévouée et si pure, son enfant en bas âge, à qui ses soins allaient manquer. Qu'était-ce que cela auprès d'une dette de jeu, d'une dette sacrée ? Il y a une heure encore, il eût rougi d'accorder une place à de si petites considérations. Mais, au suprême moment, elles se firent jour, elles dominèrent malgré lui, et il eut alors un retour sur lui-même.

Ce retour fut profond, à en juger par les larmes qui coulaient de ses yeux. Il se sentait bien faible dans sa force, et bien chétif dans ses vanités ; les vrais sentiments reprenaient le dessus, et l'écrasaient de tout leur poids. Le timbre de la pendule put seul l'arracher à cette crise où éclataient ses remords.

— Point de faiblesse, dit-il ; l'heure arrive ; je ne puis plus reculer.

Le courage brutal parla de nouveau ; il ne pouvait reculer : c'est ainsi que tous les actes de désespoir s'excusent. Arrivé si près de la mort, il ne voulait pas que l'on pût dire qu'il en avait eu peur. Il porta donc la main sur son pistolet, arma froidement la détente et l'éleva à la hauteur de son front. C'en était fait de lui, lorsqu'un bras pesa fortement sur le sien et l'obligea à baisser son arme. Courtenay se retourna vivement ; il se trouvait en présence de sa femme, qui, debout devant lui, pâle comme si elle eût été vêtue de son suaire, surveillait ses mouvements d'un regard sévère et vigilant.

— Adrienne ! s'écria-t-il en laissant échapper son pistolet.

— Oui, Adrienne, dit celle-ci ; vous ne l'attendiez pas, Armand. Vous croyiez que tout ceci se passerait sans elle et qu'une part suffisante lui serait faite quand elle apprendrait avec le public l'accident lugubre dans tous ses détails.

— Vous ici, Adrienne, ici, dans ma chambre ? Mais comment ? répéta Courtenay, en cherchant de toute part comment elle avait pu s'introduire.

— Comment ? dit-elle, il importe peu ; l'essentiel, c'est que j'y sois. Voyons, ne cherchez plus, monsieur ; j'étais là, ajouta-t-elle en montrant un cabinet sombre ; j'y ai passé quatre mortelles heures. En savez-vous assez ? Votre valet de chambre pourra vous dire le reste. J'étais là, que cela vous suffise ; je suis arrivée à temps, grâce au ciel ! Quel spectacle vous m'avez donné, Armand ! quelle agonie ! quel supplice !

— Si vous en saviez le motif, Adrienne, dit le jeune homme, qui de la surprise passait à la confusion.

— Mon Dieu, je sais tout, mon ami, et je veux tout oublier. Point d'explications, point de récriminations ; elles viendront plus tard, s'il y a lieu, et plaise au ciel qu'elles ne viennent jamais. Je ne vous reproche pas votre trahison, ne me reprochez pas ma surveillance. J'ai pu arrêter votre bras, voilà l'essentiel. Vous êtes sauvé et vous n'avez pas perdu votre âme ; que me faut-il de plus ? D'ailleurs, voyez-vous, ce n'est ici ni le temps, ni l'endroit ; allons au plus pressé, Armand. Et d'abord, ajouta-t-elle avec un accent empreint d'autorité, remettez ces pistolets à leur place.

Ce langage, ce ton, étaient si nouveaux dans la bouche d'Adrienne, que Courtenay ne put contenir un geste d'étonnement. Il la regarda pour bien s'assurer que ce fût la même femme. Elle soutint ce regard avec une dignité souveraine et ajouta :

— Écoutez, Armand, jusqu'ici j'ai accepté, dans notre vie en commun, le partage des rôles tel que la nature l'a fait. J'ai obéi, vous avez commandé. J'en atteste vos souvenirs pour dire si vous avez été assez libre, et moi assez soumise. C'était mon devoir, je ne m'y épargnais pas. Aujourd'hui, l'épreuve est faite et vous voyez où elle a abouti. Laissez-moi donc changer les situations, et que votre orgueil ne s'en révolte pas. Laissez-moi obéir un peu moins et commander un peu plus ; nous y gagnerons tous deux.

En tout autre temps et sous l'empire d'autres circonstances, Armand eût fait à une pareille sommation un accueil de nature à en tromper l'effet et à en prévenir le retour. Rien ne pouvait le blesser davantage, ni le toucher au plus vif. Mais les événements qui venaient de se succéder, la crise à laquelle il échappait, ce froid de la mort dont il avait senti les approches, cette insomnie de deux nuits qui pesait sur son corps et sur son esprit, tous ces motifs réunis enlevaient alors à son caractère ce qu'il avait d'âpre et de fier, à sa volonté ce qu'elle avait d'impérieux, et ce qu'Armand avait perdu, Adrienne semblait, en revanche, l'avoir retrouvé. Il était impossible de lire sur un visage une résolution plus calme et plus ferme à la fois, un dessein mieux arrêté et une volonté plus virile. Courtenay avait raison ; ce n'était plus la femme résignée du château des Ageux, la patiente victime de tous ses écarts, l'humble gardienne du foyer ; c'était une divinité vengeresse qui se révélait tout à coup, portait l'éclair dans ses yeux et le nuage sur son front ; qui venait, non pas supplier d'une voix timide, en tremblant, à deux genoux, mais exiger, ordonner à voix haute et avec des airs qui ne

souffraient pas le refus. Aussi le jeune homme restait-il frappé d'immobilité.

— Mais, Madame ! dit-il, au hasard et sans avoir le sentiment précis de ce qu'il voulait.

— Il en sera ainsi, Monsieur, reprit-elle plus sévèrement encore ; avec vous, si vous y consentez ; sans vous, si vous n'y consentez pas. La mesure est comblée ; les choses ne peuvent pas aller plus loin ; vous avez tendu le ressort jusqu'au point où tout se brise. Vous nous avez conduits à cette limite où le deuil et le désespoir restent seuls assis au seuil d'une maison. Il n'en sera plus ainsi : je ne le veux plus, je ne le souffrirai plus. Il faut que vous me cédiez.

— Voyons, mon ami, reprit-elle d'un ton plus doux, essayez-en. Avez-vous été si heureux dans l'exercice de votre souveraineté, que vous n'ayez le désir d'y faire quelque trêve ? Avez-vous peur que je n'abuse de ma puissance contre vous ? Non. Eh bien ! remettez ces pistolets en place ; je vous en supplie : ils me font peur.

Armand obéit par un mouvement machinal : il cédait à l'action de cette voix tour à tour sévère et caressante. Adrienne continua :

— Bien, mon ami, bien ; vous me soulagez le cœur. Mais ce n'est pas tout ; on devient exigeant à mesure que l'on obtient. Cet air de Paris n'est pas bon, n'est pas sain pour vous ; nous allons le quitter ensemble. Dans quelques minutes une chaise de poste sera là-bas ; ne vous mettez en peine de rien, tout est prêt. Avec quelques dispositions que vous allez prendre, d'ici une demi-heure nous pourrons partir, et dans quatre heures nous serons aux Ageux. Voyons, Armand, ajouta-t-elle avec un élan parti du cœur, après ce qui vient de se passer, n'éprouves-tu pas que quelque chose te manque ? Ne te tarde-t-il pas d'embrasser ton enfant ? et moi donc ? Et ta femme ?

Armand se jeta dans ses bras, et des sanglots lui coupaient la parole. Il avait bien encore quelques objections à élever, sa dette à payer, ses affaires à mettre en ordre. Adrienne arrangea tout, trouva réponse à tout. Il fut convenu qu'ils quitteraient Paris à l'instant même. Comme la jeune femme l'avait annoncé, la chaise de poste arriva ; ils descendirent ; le prince les attendait. Le moment des adieux fut triste et court ; à peine Adrienne et lui purent-ils échanger quelques mots.

— Soyez heureux, dit mélancoliquement le prince ; j'en souffrirai moins.

— Du courage, mon ami, lui dit Adrienne, non moins affectée que lui ; nous en avons tous besoin. Et venez nous voir.

XXIV. — LE RETOUR A LA VIE

Les premières semaines qui suivirent le retour d'Armand dans le château paternel, furent employées à un examen de sa situation et à une liquidation générale de ses folies. Comme on le devine, la main du prince s'y fit sentir. Depuis qu'il avait été investi de la confiance d'Adrienne, il n'avait rien épargné pour la justifier. C'est lui qui, prévenu par l'oncle Séverin et à l'aide d'un valet de chambre, avait pu la faire arriver à temps sur le lieu même où Armand devait attenter à ses jours. C'est lui qui se chargea de mettre son nom à l'abri des plus pressantes atteintes, lui, encore, qui se dévoua à suivre en détail une opération que l'incurie de Courtenay avait entourée de grandes difficultés.

Adrienne avait eu l'espoir que ce travail amènerait le prince aux Ageux, l'espoir et la crainte, puisqu'il faut tout dire. Il avait trop de droits sur son cœur, elle lui devait trop pour que sa présence fût sans danger. Il ne voulut ni l'y exposer ni s'y exposer, et s'abstint d'y venir. Tout se borna à une correspondance d'affaires, dans laquelle une phrase de loin en loin, trahissait le côté discret de la pensée. Quand les circonstances l'exigeaient, maître Remy faisait les voyages de Paris, s'y abouchait avec le prince ou avec l'homme de loi que celui-ci avait chargé de la conduite de cette liquidation. Pas un mot d'ailleurs ni sur les embarras qu'elle présentait, ni sur les soins qu'elle exigeait. Il régnait là-dessus une sorte de mystère que le vieux fermier ne parvint jamais à pénétrer. Le prince l'avait voulu ainsi. Adrienne renaissait au repos ; il écartait d'elle tout ce qui aurait pu troubler cette situation et répandre dans son esprit de nouveaux nuages.

Un, deux mois, s'écoulèrent ainsi, sans que le prince se départît ni de sa sollicitude, ni de sa réserve. Ses lettres devenaient moins fréquentes, et il s'y livrait moins ; on y sentait seulement une peine plus contenue. Enfin un jour, un exprès arriva aux Ageux, avec un pli qu'il ne devait remettre qu'à la jeune femme et en ses mains. Celle-ci le reçut et ne le décacheta qu'avec une certaine émotion. Voici ce qu'elle y lut :

« Adrienne, je pars ; ma sentence d'exil vient d'être révoquée, je suis libre de rentrer dans ma patrie et j'y vais chercher les consolations que l'air et le sol natal procurent aux affligés.

Je pars sans vous voir ; j'ai craint l'épreuve des adieux. Vous connaissez l'état de mon cœur : rien n'est changé dans la lutte qu'il soutient, ni dans le ferme désir qu'il a de se vaincre. Je ne dis pas que la cure ait fait des progrès ; mais, à vous revoir, le mal eût certainement empiré. Vous m'avez permis de vous dire tout cela, Adrienne ; c'est la seule grâce que je vous aie demandée, et, vous me rendrez cette justice, que je n'ai pas poussé la permission jusqu'à l'abus. D'ailleurs, je pars ; c'est mon excuse aujourd'hui ; je vais mettre entre nous des distances qui écarteront jusqu'à l'ombre d'un péril, et d'où mon amour ne vous parviendra que comme un écho ou un parfum lointains apportés par les brises de nos plaines.

J'ai bien souffert à vous aimer, j'en souffre plus que jamais, et pourtant cette souffrance m'est chère. J'y ai mesuré la force que je puis exercer sur ma volonté, et elle est grande ; j'y ai goûté les joies qui s'attachent à une adoration discrète, recueillie, et dont on n'attend rien de plus. C'est, je vous l'assure, un aliment très-vif pour le cœur et qui peut suppléer les autres ; c'est en outre la partie la plus pure de nos sentiments, la moins susceptible d'altération. Aussi je défie le temps et les distances de rien enlever à ce que je ressens pour vous ; je défie même l'absence, cette épreuve où succombent tant d'amours.

Vous le voyez, Adrienne, je vous parle longuement de moi et de mes chimères. Comme les fanfarons, j'ai le verbe plus haut à mesure que je m'éloigne davantage du danger. Quand vous me lirez, je serai bien près de la frontière de Prusse et par conséquent à l'abri de ces brusques assauts que j'ai essuyés, lorsque douze lieues à peine nous séparaient et qu'en un petit nombre d'heures je pouvais être à vos pieds. Que de fois j'ai lutté ! que de fois j'ai vaincu ! Souvent la chaise était à la porte, et je la renvoyais ; j'ai fait jusqu'à la moitié du trajet et j'ai eu la force de revenir sur mes pas. Ce serait toute une histoire que celle de mes combats ; mais quel intérêt y prendriez-vous, Adrienne ?

Que je vous dise où en sont vos affaires : c'est bien plus essentiel. Tant que j'ai habité Paris, je n'ai pas voulu qu'on vous en fatiguât les oreilles. Il y a eu bien du travail et bien des soins dans tout cela. La gestion de votre mari n'était pas des plus simples ; d'un côté il ne calculait pas, de l'autre il avait affaire à de terribles calculateurs. Vous jugez sans peine de l'embarras où nous étions et des précautions qu'il a fallu prendre contre les pièges des aigrefins. Toutes les créances ont été vérifiées une à une et par des hommes entendus ; on a payé ceux-ci intégralement, on a transigé avec ceux-là. Vous

verrez, par un état que je vous envoie, comment les choses ont été réglées définitivement. C'est un homme de confiance qui l'a dressé, et vous pouvez l'accepter les yeux fermés.

« J'ai eu le bonheur, après bien des efforts, de pouvoir rester votre seul créancier ; tous les autres ont été payés ; leurs titres n'existent plus ; vos deux domaines sont libres. Maintenant, en ce qui me regarde, il en ira de la façon que vous l'entendrez. Mon notaire a des ordres formels pour n'agir qu'en raison de votre convenance et comme bon vous semblera. Pour les intérêts, pour le capital, il n'en sera qu'à votre gré et aux termes qu'il vous conviendra de prendre. Je n'ose pas dire que ce qui est mon bien est votre bien ; vous pourriez en éprouver de l'humeur, Adrienne, et me trouver impertinent ; mais faites-en d'après votre guise, je vous en supplie, et pardonnez-moi d'avoir dit sans détour ce que je pense avec sincérité. Je suis un frère pour vous, rien de plus ; reconnaissez mon titre et traitez-moi comme tel.

« Hélas ! vous aurez assez d'embarras sans y ajouter ceux que pourraient faire naître des susceptibilités excessives. Le passé vous a légué un poids bien lourd, et qui sait si l'avenir ne vous réserve pas de nouvelles épreuves ? Marchez donc, pauvre et sainte femme, marchez dans les ronces et les pierres du chemin, et souvenez-vous qu'à défaut d'autre appui, vous avez ici un bras qui vous appartient et dont vous pouvez disposer.

Prince WLADIMIR. »

Cette lettre ne passa point sous les yeux d'Adrienne sans lui causer une vive émotion ; elle la relut à plusieurs reprises, et ne chercha plus à se défendre du sentiment que lui inspiraient une grandeur si naturelle et de si nobles procédés. Le prince était le sauveur des siens, et la reconnaissance qu'elle en ressentait, prit des proportions dont elle s'effraya. Aussi ne répondit-elle qu'au bout d'un certain délai, et lorsque le calme fût revenu dans son âme : Voici sa lettre :

« Vous avez eu raison de partir, mon ami ; il était temps de mettre entre vous et moi la garantie des distances. Vous avez ainsi couronné vos générosités ; vous leur avez donné le seul caractère qui fût digne de nous ; soyez-en béni.

Écoutez ; il est des épreuves que la Providence n'envoie qu'aux cœurs d'élite, et une seule fois dans le cours de la vie ; quand ils les traversent

sans faiblir, la palme est acquise, et c'est notre lot ; mais ce sont là de rudes creusets pour les âmes, et il ne faudrait pas les y exposer tous les jours. Ne tentons pas Dieu.

Que de grâces nous avons à vous rendre et de quel secours vous nous avez été ! Sans vous, il ne resterait rien d'intact de notre nom, de nos biens et de nôtre honneur ! Vous avez tout sauvé du plus triste des naufrages. Je sais que nous avons encore beaucoup à réparer, et que cette tâche sera longue ; que, pour bien des années, nous sommes voués à la gêne et à la privation ; que la moindre rechute peut nous remettre au point d'où vous nous avez tirés ; mais le ciel, qui a fait un miracle et vous a choisi comme instrument, ne souffrira pas que son œuvre soit compromise ; il fera descendre sur nous son esprit de sagesse, et nous donnera la force d'achever ce que vous avez si bien commencé.

Déjà les choses marchent au gré de mes désirs ; je suis satisfaite, très-satisfaite d'Armand. Tout ce que je crains de lui, c'est que, dans la voie du bien, il n'aille encore vers l'excès ; vous n'ignorez pas que c'est le fond de son caractère ; il ne sait rien prendre à demi. Vous l'avez connu élégant comme on l'est peu ; c'est aujourd'hui un campagnard renforcé. Vous l'avez connu dissipateur ; il est économe et menace de devenir avare. J'essaie bien d'enrayer tout cela et d'y mettre un peu de mon calme ; mais je n'ose trop insister, tant le sentiment est bon en lui-même et mérite d'être encouragé. Armand sait ce qu'il vous doit, et il prétend acquitter au plus tôt sa dette ; il veut y concourir de ses mains et par ses efforts. De là d'autres folies, mais plus innocentes que celles d'autrefois.

Par exemple, il s'est mis en tête d'acquérir toutes les qualités d'un bon cultivateur, et veut absolument que maître Remy le forme à cette rude école. Ce n'est pas, comme par le passé, de la culture de savant à laquelle il vise, mais de la culture solide, faite à la sueur du front et sur le terrain. L'autre jour, n'a-t-il pas essayé de conduire une charrue ! Notre vieil et digne fermier en mourait de rire en me le racontant. Les choses, comme vous le pensez, allaient fort de travers au début ; mais Armand s'y est opiniâtre et a fini par tracer un sillon passable. Il en était plus fier que d'une conquête à l'Opéra. C'est de tout ainsi et, à vous parler franchement, je lâche un peu les rênes de ce côté. Après tout, il vaut mieux qu'il passe son feu à ces amusements-là, que s'il retournait aux extravagances qui ont ruiné une première fois sa maison.

Au fond, il y a du cœur, de l'honneur chez lui ; la vie du monde les avait étouffés ; ils reparaissent à l'air libre des champs. Maître Remy prétend qu'on le lui avait changé là-bas et qu'il retrouve son vrai Courtenay. Le fait est qu'il y a en lui l'étoffe d'un campagnard, destiné à vivre et à mourir sur ses terres ; il s'y occupe d'un rien et trouve toujours un aliment à son activité. Où surtout je le crois guéri, et le meilleur des signes que j'aie reconnus chez lui, c'est qu'il a Paris en horreur et n'y veut plus retourner pour aucun motif. Il s'est rencontré vingt occasions, toutes très-plausibles, où il aurait pu y aller ; je m'attendais à ce qu'il les saisît, et j'aurais eu toutes les peines du monde à trouver, pour l'en détourner, quelque apparence de raison. Eh bien ! je n'ai pas même eu ce souci ; il a tout fait de son chef, de son propre mouvement : il a arrangé les choses de manière à se faire suppléer ; il a déclaré d'une manière expresse que ces déplacements lui répugnaient, et que de trois ans il ne quitterait pas les Ageux. Jugez du plaisir que j'ai eu à recueillir ces mots de sa bouche !

Je vous entretiens beaucoup d'Armand, mon ami, et j'ai peur, en y insistant comme je le fais, de vous causer de l'humeur et d'exciter votre impatience. Que voulez-vous ? C'est mon malade ; il me prend mon temps, il a mes soins, et j'y suis trop absorbée, pour que ma lettre ne s'en ressente pas. Puis, il est tant pour nous, et il y va d'un si grand intérêt pour notre maison ! Suivant qu'il tournera d'une façon ou d'une autre, nous allons trouver le repos ou être encore rejetés en pleine tempête ; ma vie en dépend, celle de ma fille aussi ; cela vaut bien la peine d'y donner quelque attention. Vous-même en devez être préoccupé également. Qu'est-ce qu'Armand, sinon votre ouvrage ? Il était perdu pour moi quand vous me l'avez rendu ? je l'ai reçu de vos mains ; vous en avez fait un autre homme ; vous devez tirer quelque orgueil d'un acte si beau, et désirer qu'il porte des fruits durables. Rassurez-vous ; les choses vont bien ; je suis satisfaite de ce que je vois ; j'ai confiance. Le vieux Remy, qui a l'esprit soupçonneux du paysan, répond déjà de lui ; ma grand'mère n'a plus de rancunes, et, l'excellente qu'elle est, elle vient de nous le bien prouver ; enfin, pour tout résumer dans un seul mot, Armand réussit. En pouvait-il être différemment ? Était-il raisonnable de désespérer si tôt de lui ? A vingtquatre ans, jugez donc ! Puis, l'épreuve a été si rude !

Je vous ai parlé de ma grand'mère ; que je vous raconte une surprise qu'elle m'a faite ; aussi bien cela vous concerne autant que moi. Ecoutez-moi donc ; je je vais prendre mon ton le plus grave ; il s'agit d'intérêts.

Figurez-vous, mon ami, que j'étais l'autre jour seule dans ma chambre, lorsque maman Beaufort est entrée, arrivant de Verberie, et avec des airs de mystère que je ne lui avais jamais vus. Elle s'est assise à mes côtés, et a tiré solennellement de ses poches je ne sais quel nombre de billets de banque, qu'elle s'est mise à compter devant moi. Je l'examinais en silence, et ne savais que penser quand elle a abordé le chapitre des explications. Depuis qu'elle jouit de la part d'usufruit que ma pauvre mère lui a léguée, elle s'est fait un scrupule de toucher à ce qu'elle regarde comme un simple dépôt. Chaque année, et il s'en est beaucoup écoulé, elle a mis sa somme de côté et a vécu sur son propre revenu, qui lui suffit et au delà. De billet en billet, de rente en rente, avec le temps et un ordre parfait, elle est ainsi parvenue à réunir une somme de cent trente mille francs qu'elle cachait à tous les yeux et qu'elle est venue m'offrir. Comme vous pensez bien, j'ai d'abord refusé ; mais elle y a mis tant d'insistance et tant de bonne grâce, qu'il a fallu lui céder. — C'est à toi, m'a-t-elle dit, à toi, ma fille ; un peu plus tôt, un peu plus tard, ils devaient te revenir.

J'aime mieux que tu les prennes tout de suite. Que font-ils dans mes tiroirs ? Rien, ils y dorment, ils n'y portent pas d'intérêts ; tandis que tu peux les appliquer à dégager les Roziers ; ce sera un très-bon emploi. Prends, ajouta-elle en déposant sur mon tablier cette masse de billets, prends, mon Adrienne, et n'en dis rien à ton mari. Il va mieux, mais ces chiffons sont d'un effet terrible sur les hommes qui en ont usé comme lui. Défions-nous des rechutes.

Voilà, mon ami, ce qui s'est passé entre ma grand'-mère et moi. J'ai donc, recueilli les cent trente mille francs de son épargne ; une jolie bague au doigt, comme vous le voyez. Quelque secret que j'aie gardé à ce sujet, le bruit s'en est répandu dans les fermes ; on a su que nous allions débarrasser les Roziers d'une partie des dettes qui les chargent. Le vieux Remy l'a su et s'en est piqué ; il n'a pas voulu qu'il en fût autrement pour les Ageux. Ce sont des jalousies de domaine à domaine. Bref, à son tour, il est venu me voir. Il en est du mal comme du bien ; il arrive par veines. En entrant, le digne homme était fort entrepris ; il ne savait comment exposer son affaire et roulait son chapeau blanc entre ses doigts, faute de lui trouver d'expression qui lui convînt. Je l'ai mis à l'aise sur-le-champ et il s'est épanché. Moitié en or, moitié en argent, un peu de ses économies, un peu de l'héritage paternel, il a cinquante mille francs à lui qu'il n'a jamais voulu placer faute d'une confiance suffisante en qui que ce soit ni quoi que ce

soit. L'État même n'est à ses yeux qu'un fort médiocre débiteur ; il ne croit pas à sa solidité ; quant aux autres, il n'a jamais daigné y songer. Pour lui, il n'y a au monde qu'une chose sûre, ce sont les Ageux, parce qu'il les tient dans ses mains, comme il y tient son or ; c'est en effet son domaine plus que le nôtre. Il demande donc à placer ses cinquante mille francs sur les Ageux ; le bel exemple de ma grand'mère l'a décidé. D'ailleurs il est satisfait d'Armand ; il croit que le sang a repris le dessus et qu'il deviendra un digne Courtenay, un enfant de la glèbe.

Vous le voyez, mon ami, voilà deux événements survenus dans notre maison, et ils vont avoir quelque influence sur nos comptes. Avant dix jours d'ici, votre notaire aura reçu cent quatre-vingt mille francs. Il est prévenu et prend ses dispositions. Le vieux Remy les lui portera. C'est marcher vite en besogne, n'est-ce pas ? Et nous sommes bien pressés de nous dégager. N'ayez aucune crainte ; c'est un premier feu, le reste ira moins vite, et nous serons vos redevables encore longtemps. D'ailleurs nous pourrions dégager nos terres, que nous ne dégagerions pas nos cœurs. Ainsi, nous n'avons ni le désir ni la faculté de vous échapper ; vous nous tenez sous le poids d'une dette éternelle.

«Que je vous donne maintenant une nouvelle de nature à vous mettre en bonne humeur. L'oncle Séverin est venu passer quelques jours avec nous ; il a eu depuis votre départ des moments assez durs, mais il s'en est tiré à force de philosophie. Aujourd'hui, il refleurit ; le gouvernement, qui est bon prince, vient de lui donner une mission. Il part pour je ne sais quelle affaire et pour je ne sais quel pays. Tout ce que j'ai pu en comprendre, c'est qu'on met un bâtiment de guerre à sa disposition, et qu'on lui donne de pleins pouvoirs sur des tribus affreusement sauvages. C'est à lui de juger quel parti on peut en tirer ; il prétend que ses instructions sont des plus larges que l'on puisse voir. Il a droit de vie et de mort sur ces nouveaux sujets ; il peut même en tâter en grillades, comme c'est l'usage de ces pays-là. Son départ a lieu vers la fin du mois et il y emploie un certain mystère à cause de ses créanciers. Du reste, on peut dire que l'adversité ne l'a pas changé ; c'est bien toujours le même homme et plus jeune que jamais : il emporte des costumes du dernier goût qui feront l'admiration de ces sauvages. J'avais peur d'abord que ces façons d'évaporé n'eussent de l'influence sur Armand et ne lui remissent en mémoire de fâcheux souvenirs. Je l'ai bien observé, bien étudié pendant que l'oncle Séverin parlait de l'Opéra et du ballet, des courses et des salons de jeu ; il n'a pas bronché, il ne s'est pas

démenti ; il s'est montré des plus vifs et des plus railleurs vis-à-vis des manies du cher oncle et de ses prétentions au bel air.

Voilà une lettre bien longue, mon ami, et je sens, au moment de finir, que j'ai encore bien des choses à vous dire. J'aurais à vous parler de ma fille, qui est toujours belle et folle à me ravir ; j'aurais aussi à vous parler de moi, de la vie que je mène, des distractions que je me crée, des sentiments que j'éprouve. Mais, quand j'en suis là, la force me manque, et mon cœur défaille ; je ne sais plus dire, sentir, exprimer qu'une seule chose ; c'est que je ne dois et ne puis plus vous revoir.

Adieu, que le meilleur de ma pensée se fixe dans ces mots et aille vous rejoindre à travers l'espace.

ADRIENNE COURTENAY. »

Cet échange de lettres dura pendant quelques mois et à des intervalles réguliers, sans que rien en variât le fond et en changeât le caractère. La marche du temps n'y apporta qu'un fait nouveau et des plus heureux. La pauvre Vanda avait été recueillie par le prince dans son château du grand-duché de Posen ; elle y vivait sous ses yeux, entourée de soins et déjà plus calme, lorsqu'un médecin allemand se chargea et répondit de sa guérison. Ce fut un événement rempli d'émotions et d'intérêt. La cure fut lente, graduelle, mais sûre ; aucun spectacle n'était plus fait pour toucher le cœur. Avec sa raison, Vanda retrouvait ses charmes, et, à la date des dernières nouvelles, le prince suivait cette métamorphose d'un œil charmé et ébloui.

Ici s'arrête l'histoire que nous avons à raconter ; au delà, les renseignements nous manquent. Il faut ajouter seulement que les destinées de la Miranda n'eurent, avec celles d'Armand, que ce contact insignifiant et passager ; ce fut à peine un grain de sable sous ses pas. Elle appartenait à la vogue et au succès ; elle en eut partout et longtemps, en Europe et au delà des mers. Quant aux deux coryphées des bals publics, leur existence est dépourvue de variété et ne vaut pas qu'on y insiste ; la police ne cesse pas de troubler M. Brindejonc dans l'exercice de ses droits de citoyen, et mademoiselle Tronquette a toujours de grandes faiblesses pour la pâtisserie.

FIN.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

FORMAT IN-18 ANGLAIS.

1^{re} SÉRIE A 2 FRANCS LE VOL

	VOL.
ALEX. DUMAS. Le Vicomte de Bragelonne.....	6
— Mem. d'un Médecin.....	5
— Les Quarante-Cinq.....	3
— Le Comte de Monteleone.....	6
— Le Capitaine Paul.....	1
— Chey. d'Armentières.....	2
— Trois Mousquetaires.....	2
— Vingt ans après.....	3
— La Reine Margot.....	2
— La Dame de Monsoreau.....	3
— Jacques Ortis.....	1
— Le Chey. de Maison-Rouge.....	1
— Georges.....	1
— Fernande.....	1
— Pauline et Pascal Bruno.....	1
— Souvenirs d'Antony.....	1
— Sylvandine.....	1
— Le Malin d'armes.....	1
— Fille du Regent.....	1
— Guerre des femmes.....	2
— Isabél de Bavière.....	2
— Amour.....	1
— Cécile.....	1
— Les Frères Corisés.....	1
— Imprimé de Voyage.....	1
— Suisse.....	3
— Le Corsicolo.....	2
— Midide la France.....	2
— Collier de la Reine.....	3
— Ange Pitou.....	2
GEORGE SAND.. La Petite Fadette.....	1
E. DE GIRARDIN. Etudes politiques.....	1
— Quest. administ. et financières.....	1
— Le Pont et le Contre.....	1
— Bousiers, bonne foi.....	1
— Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale.....	2
EN. SOUVREYRE. Un Philosophie sous les toits.....	1
— Confes. d'un ouvrier.....	1
— Derniers paysans.....	2
— Chron. de la mer.....	1
— Scènes de la Chouanerie.....	1
— Dans la prairie.....	1
— Les Clairières.....	1
— Scènes de la vie intime.....	1
— Le Foyer breton.....	2
— Sous les filets.....	1
— En Quarantaine.....	1
— Histoires d'autrefois.....	1
— Nouv. et romans.....	1
— Derniers Bretons.....	2
PAUL FEVAL .. Le Fils du diable.....	4
— Myst. de Londres.....	3
— Amours de Paris.....	2
L. VITET..... Les Elus d'Orléans.....	1
BAB.-LANIERI.. Histoire de l'Assemblée nationale constituante.....	2

GAB. RICHARD.. Voy. autour de ma maîtresse.....	1
LOUIS REYBAUD. Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques.....	4

2^e SÉRIE A 3 FRANCS LE VOL.

LAMARTINE..... Geneviève.....	1
— 8 mois au Pouvoir.....	1
JULES JANIN... Hist. de la littérature dramatique.....	2
PR. MERIMÉE... Nouvelles (3 ^e edit.).....	1
— Episode de l'Hist. de Russie.....	1
— Les Deux Héritages.....	1
— Etudes sur l'Hist. romaine.....	1
— Melange. Historiques littéraires (sous presse).....	1
DE STENDHAL.. De l'Amour.....	1
— Promen. dans Rome.....	2
— Châtresse de l'Amour.....	1
— Rouge et Noir.....	1
— Romans et Nouvelles.....	1
— Histoire de la peinture en Italie.....	1
— Vie de Rossini.....	1
CH. DE BERNARD. Le Nœud Gordien.....	1
— Gerfaut.....	1
— Le Paravent.....	1
— L'Écuyer.....	1
— Les Ailes d'Icare.....	1
— La Peau du Lion.....	1
— Un Homme sérieux.....	1
HENRI BLAZE.. Ecrivains et Poètes de l'Allemagne.....	1
— Souv. et Recits des Camp. d'Autriche.....	1
— Episode de l'Hist. du Hanovre (s. pr.).....	1
JOHN LEMOINNE. Etudes critiques et biographiques.....	1
GUST. PLANCHÉ. Portraits d'artistes.....	2
F. PONSARD... Théâtre complet.....	1
— Etudes antiques.....	1
EMILE AUGIER.. Poésies complètes.....	1
A. DE BROGLIE. Etudes morales et littéraires.....	1
LOUIS REYBAUD. Mœurs et Portraits.....	2
— Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.....	1
— Nouvelles.....	1
— Romans.....	1
— La Comtesse de Mauticon.....	1
— La Vie à rebours.....	1
— Mœurs et voyages.....	1
Mme E. GIRARDIN. Marguerite.....	1
— Nouvelle.....	1
— Le Vic. de Launay.....	1
— Le marquis de Pontatiges.....	1
ALPH. KARR.... Agathe et Cécile.....	1
— Les Femmes.....	1
— Soirées de Sainte-Adresse.....	1

TH. GAUTIER... Les Grotesques.....	1
— Constantinople.....	1
— En Grèce et en Afrique (s. presse).....	1
MÉRY..... Les Nuits anglaises.....	1
— Les Nuits italiennes.....	1
— Les Nuits indiennes.....	1
DE PONTMARTIN. Contes et Nouvelles.....	1
OCT. FEUILLET.. Scènes et proverbes.....	1
— Bellah.....	1
— Scènes et Comédies.....	1
LEON GOZLAN.. Hist. de 130 femmes.....	1
— Les Vendanges.....	1
— Nouvelles.....	1
D'HAUSSONVILLE. Histoire de la politique extérieure du gouvernement franç. 1830-1848.....	2
EUG. FORCADE. Etudes historiques.....	1
HENRY MURGER. Scènes de la Vie de jeunesse.....	1
— Le pays Latin.....	1
— Scènes de campagne.....	1
— Les Buvards d'eau.....	1
CUVILL-FLEURY. Portraits politiques et révolutionnaires (2 ^e edit.).....	2
— Etudes historiques et littéraires.....	2
JULES SANDEAU. Catherine.....	1
— Nouvelles.....	1
— Sacs et Parchemins.....	1
— Un Héritage.....	1
E. TEXIER..... Critiques et Recits.....	1
— Contes et Voyages.....	1
A. DUMAS FILS. La Dame aux Camélias (5 ^e edit.).....	1
— Contes et Nouvelles.....	1
— La Vie à vingt ans.....	1
— Avent. de 4 femmes (sous presse).....	1
— Antonine (s. presse).....	1
AMÉDÉE ACHARD. Les Châteaux en Espagne (s. pr.).....	1
AUGUST. MAQUET. Nouvelles (s. pr.).....	1
ARNOULD-FRÉMY. Journal d'une jeune Fille.....	1
L. RATISBONNE. L'enfer de Dante (trad. en vers).....	1
— Texte en regard.....	1
PAUL DELIUP.. Contes royaux.....	1
P. DE MOLENE.. Caractères et Recits du temps.....	1
— Aventures du temps passé.....	1
THÉOD. PAVIE.. Scènes et Recits des Pays d'opinion.....	1
— Etudes de l'opinion (sous presse).....	1
CH. REYNAUD... D'Athènes.....	1
— Epîtres.....	1
— Pastorales.....	1
HECT. BERLIOZ.. Les Sources.....	1
— L'éclaircie.....	1
F. DE CONCHES.. Léonide.....	1
L. P. D'ORLANS. Mon Journal.....	1
— en-101 des Franç. neiges.....	1
DE GROISEILLIÈRE. Histoire de la France de 1815 à 1848.....	1



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Vie à rebours, par Louis Reybaud

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57081312>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr